

WEEK-END Retrouvez nos pages Images, Livres, Food, Radar...

PAGES 20-45

# Libération

## JULIETTE BINOCHE «CANNES ? EXCITATION, PROVOCATION, ETONNEMENT»

La présidente du jury  
du Festival de Cannes,  
qui commence mardi, défend  
dans «Libération» le cinéma  
d'auteur et revient sur la  
révolution #MeToo. PAGES 2-4

En juin 2020. PHOTO JEAN-FRANCOIS ROBERT MODDS



PUBLICITÉ



### TNS Comedy Club

13 - 15 mai 2025

4 rendez-vous 8 artistes de stand-up

Laura Domènec Panayotis Pascot

Merwane Benlazar Le Plato Comedy Club

**TNS**  
Théâtre national  
de Strasbourg

tns.fr

## EDITORIAL

Par  
DOV ALFON

## Intrépidité généreuse

La fameuse édition de mai 1968 risque-t-elle de se reproduire ? Car le Festival de Cannes se déroulera cette année sur fond de bouleversements géopolitiques, culturels et sociaux d'une ampleur inédite, qui seront difficiles à éviter dans les salles de projection et en dehors.

On se demandait qui pourrait présider le jury avec assez d'autorité et de

bienveillance pour éviter un possible embrasement, et la réponse paraissait soudain évidente. Juliette Binoche – on vous a dit que la réponse était évidente – a répondu aux questions de notre journaliste avec sa candeur habituelle, et avec cette intrépidité généreuse qui la guide depuis toujours. Cannes ? «*Un lieu de provocation, d'étonnement*», dit-elle, acceptant donc

d'emblée de diriger une instance où tout peut arriver. La preuve, le Festival s'ouvre mardi et Donald Trump a déjà dégainé, définissant les films étrangers comme «une menace pour la sécurité nationale» des Etats-Unis. La présidente du jury 2025 est la preuve du contraire, ayant reçu un oscar à Hollywood pour *le Patient anglais*. Si ce débat est dépassé,

d'autres attendent leur tour, comme l'importance des séries au Festival, l'utilisation de l'intelligence artificielle dans les films et les conditions de tournage pour les acteurs et certainement pour les actrices. Il y a un an, Juliette Binoche révélait dans *Libération* les multiples agressions en tout genre auxquelles elle a dû faire face dans ses débuts au

cinéma, un monologue #MeToo glaçant qui résonne encore dans ce milieu du cinéma trop souvent froid et apathique. Pansant ses blessures, elle a continué sa montée des marches en récoltant pratiquement tous les honneurs possibles, illuminant au passage des films que son talent a transformés en chef-d'œuvre. Alors, l'agitation à Cannes, ça va, elle connaît. ♦

# Juliette Binoche

## «Le cinéma d'auteur, il faut le défendre»

C'est elle qui annoncera le 24 mai, au terme d'un marathon de projections comprenant 22 films, qui succède à *Anora* de Sean Baker pour la convoitée palme d'or. Les récompenses, Juliette Binoche connaît, qui détiennent avec de rares comparses (dont Julianne Moore) le brelan gagnant de prix dans les trois plus importants festivals de cinéma que sont Cannes, Venise et Berlin. Prix de la meilleure interprétation féminine à la Mostra en 1993 dans *Trois Couleurs : Bleu* de Krzysztof Kieslowski, ours d'argent de la meilleure actrice (puis oscar de la meilleure actrice dans un second rôle en 1997) pour le *Patient anglais* d'Anthony Minghella, prix d'interprétation féminine en 2010 sur la Croisette pour *Copie conforme* d'Abbas Kiarostami. Elle présidera donc à partir de mardi le jury de la 78<sup>e</sup> édition du Festival de Cannes qui l'a pour ainsi dire vu naître à la notoriété quand elle est acclamée en 1985 pour son rôle au côté de Lambert Wilson dans *Rendez-vous* d'André Téchiné, présenté en compétition.

Il y eut pour elle un avant et un après Cannes et elle sait donc de quoi il retourne quand il s'agit d'accorder ou non une récompense, comment une trajectoire s'en trouve durablement modifiée. Au fil d'une carrière internationale jalonnée de grands noms (elle a tourné avec

Premières émotions cinéphiles, révolution #MeToo... A quelques jours de la cérémonie d'ouverture du Festival de Cannes, rencontre avec la présidente du jury, actrice multiprimée qui a construit une carrière internationale intimement liée au grand raout du cinéma.

Recueilli par DIDIER PÉRON

Michael Haneke, Abel Ferrara, Claire Denis, Hirokazu Kore-eda, David Cronenberg...) mais en étant aussi à l'affiche de grosses productions populaires telles que *le Chocolat* de Lasse Hallström, *le Hussard sur le toit* de Jean-Paul Rappeneau ou même *Godzilla*, elle s'est frayé une route d'exigence artistique, tout comme elle a utilisé son nom pour défendre des causes qu'elle sera sans doute amenée d'ailleurs à reconstruire au cours de ce mandat. En particulier parce qu'elle a été une des porte-voix lors de l'incarcération de l'Iranien Jafar Panahi à Téhéran afin qu'il soit libéré, le cinéaste se retrouvant cette année en compétition avec *Un simple accident*. Choisie par Thierry Frémaux

pour succéder au poste occupé l'an dernier par la réalisatrice et comédienne américaine Greta Gerwig, elle repique donc par ailleurs à un exercice qu'elle a déjà pratiqué puisqu'elle a mené les débats du jury berlinois en 2019, qui avait couronné *Synonymes* de l'Israélien Nadav Lapid. Nous l'avons rencontrée à Paris chez elle à quelques jours de la cérémonie d'ouverture.

### Le Festival de Cannes revêt-il une importance particulière à vos yeux ?

Quand vous avez un film en sélection officielle, vous sentez immédiatement la différence avec les moments où vous n'y êtes pas. Ce qui arrive, hélas, y compris pour des films dont vous êtes sûr qu'ils y se-

ront (rires). Le Festival donne une visibilité, génère une excitation, un enthousiasme qui est précieux. Il pousse toujours vers le nouveau, un lieu de provocation, d'étonnement. C'est le mouvement qu'avait initié Gilles Jacob et que Thierry Frémaux a encore poussé plus loin: choisir des films qui seraient réservés, a priori, selon les critères du marché, à un circuit plus cinéophile pour les placer au centre de la plus grosse manifestation de cinéma au monde. Quelque chose s'est déplacé dans la perspective globale, donnant un poids symbolique à la recherche auteuriste, et ce à l'international, qui sinon pouvait tout à fait passer au second plan et s'étioyer. Cannes a jalonné ma carrière, *le Ballon*

rouge, *Code inconnu*, *Ma Loute*, *Copie conforme...* et *Un beau soleil intérieur* à la Quinzaine des réalisateurs. Je suis venue régulièrement pour y montrer un film. Mais la toute première fois, c'était en 1985 pour le film d'André Téchiné, il y a quarante ans pile.

### Etiez-vous un peu éberluée pour votre première montée des marches, à l'époque ?

Pas seulement sur les marches (rires). Je me disais tous les jours: «Mais qu'est-ce que je fais là?» Il y a eu un avant et un après à la suite de la projection dans la grande salle des Lumières du Palais des festivals. Les demandes d'interviews sont tombées de partout. Mais il faut se souvenir qu'à l'époque, il y a eu des découvertes en série de jeunes actrices: Sandrine Bonnaire, Sophie Marceau, Valérie Kaprisky, Maruschka Detmers, Emmanuelle Béart... Chaque année, il y avait une nouvelle actrice qui surgissait et j'ai fait partie de ce mouvement. J'étais très étonnée d'être désirée de cette façon parce que pendant deux ou trois ans j'avais fait des petites tournées de théâtre, couru les castings, il fallait que je gagne ma vie car je n'avais pas d'aide extérieure. J'étais la première surprise de ce qui arrivait dans ma vie comme une bourrasque, et à la fois c'était léger, joyeux. Le personnage que j'interprète dans *Rendez-vous* Suite page 4



Juliette Binoche au Festival de Cannes le 14 mai 2024. PHOTO KRISTY SPAROW.GETTY IMAGES.AFP

## «Libé» à Cannes, suivez le guide

Les succès et récompenses glanées ces deux dernières années par les palmes d'or *Anatomie d'une chute* et *Anora* indiquent à quel point Cannes propulse désormais plus qu'aucune autre manifestation un cinéma indépendant de qualité à des niveaux stratosphériques.

Comme chaque année, *Libération* sera donc à Cannes pour couvrir dans les grandes larges la 78<sup>e</sup> édition du plus grand festival de cinéma au monde.

Comme chaque année, une équipe d'envoyés spéciaux, journalistes et photographes seront déployée d'une extrémité à l'autre de la Croisette et sous les écrans des différentes sélections pour rendre compte de la vivacité et de la diversité de la création du cinéma.

Chaque jour, au fil des heures, nous actualiserons notre page Cannes sur le site avec des critiques des films importants du jour, reportages, portraits et interviews, news et éditoriaux sur les polémiques et drames qui ne manqueront pas d'accompagner les projections des films tous liés, d'une façon ou d'une autre, à l'état du monde.

Le récit complet de la journée rassemblant tous ses articles se retrouvera dans le «journal de bord» quotidien que vous pourrez lire en tête de home à partir de 20 heures et qui vous donnera un brief complet de ce qu'il ne fallait pas louper et un aperçu du programme du lendemain.

Chaque matin, les abonnés à la newsletter Culture de *Libération* recevront une édition spéciale Cannes dans leur boîte aux lettres.

La photographe Marie Rouge couvrira l'événement pour *Libération* pendant deux semaines, à la fois en portraiturant les personnalités qui créent la sensation au jour le jour mais aussi à travers ses impressions au gré des rues de la ville, dans les palaces ou les fêtes, sur le fameux tapis rouge du Palais... Elle donnera régulièrement de ses nouvelles à travers des séries de diaporamas, à découvrir aussi sur nos réseaux.

SERVICE CULTURE

**Suite de la page 2** vous est une actrice qui dit : «C'est ma chance et je ne la laisserai pas passer.» C'est ce qui se passait dans ma vie. Mais paradoxalement je n'avais aucune visibilité sur ce qui était en train de se passer, sans plan de carrière, sans référence non plus dans ce monde du cinéma où je n'avais pas mes repères et qui n'était pas du tout celui dont j'avais rêvé puisque je me suis toujours projetée, dès l'enfance, dans le théâtre où mes parents travaillaient.

**Halle Berry, Payal Kapadia, Jeremy Strong, Hong Sang-soo... Comment voyez-vous la présidence de ce jury dont les membres viennent d'horizons très différents ?**

C'est comme avec un metteur en scène, il faut être tellement dans le présent pour sentir, pour presque renifler ce qui se passe et ça devient plus intéressant parce qu'on crée ensemble une relation. Comment va-t-on échanger à travers des univers différents, des émotions différentes, des pensées différentes, qu'est-ce qui va résonner en nous ? C'est difficile à l'avance de savoir ce qui va se passer. Je n'y pense pas trop, j'ai confiance en la bienveillance et l'intelligence de chacun, à l'esprit du groupe. Avant un concert les instruments s'accordent, il y a un temps d'adaptation, comme sur les tournages. La sélection a plus de films que de prix, donc à la fin, on le sait, plus de malheureux que d'heureux élus. Mais quand un film n'est pas dans un palmarès, ce n'est pas le signe qu'il n'a pas plu ou qu'il n'est pas bon, simplement la synergie du groupe, les choix n'ont pas permis qu'il trouve sa place dans les récompenses qu'on doit attribuer.

**Quel genre de spectatrice de cinéma êtes-vous ?**

Je ne parviens pas vraiment à dissoier ce que je ressens face aux films, de ce qui peut être des émotions de théâtre, d'expos, de lecture. Face aux œuvres, on est touchés en soi, dans un lieu intime, secret, et qui n'appartient pas pour moi à la nature du support, au caractère plus ou moins vivant ou enregistré de l'œuvre. Donc, c'est davantage l'entièreté, la prise de risque et la vérité qui vont faire la différence. Comment c'est raconté, comment c'est écrit, comment c'est filmé, éclairé, ce qui est montré et, peut-être plus important encore, ce qui n'est pas montré.

**Mais tout de même, y a-t-il eu un ou plusieurs films vus très tôt et**

**qui ont opéré comme une bascule personnelle ?**

Quand j'ai vu à 6-7 ans les courts métrages de Charlie Chaplin, j'étais tellement subjuguée qu'il puisse lier le tragique et le comique ensemble. Des émotions contradictoires, ou qui de l'extérieur paraissent contradictoires, et qui, tout d'un coup, fusionnaient. Ça a été un choc. Je me souviens aussi que mon père m'avait emmenée voir *West Side Story*. J'avais 7 ans, je portais une robe rose à volants et, quand la lumière s'est rallumée, elle était complètement trempée tellement j'avais pleuré (rires). Plus tard, à 16 ans, il y a eu le film de Dreyer, *la Passion de Jeanne d'Arc*. Un choc à nouveau, j'ai été retournée par cette vérité à travers ce visage nu de Renée Falconetti en gros plan, et puis la beauté du montage, du découpage. Sans un mot, par le miracle d'une écriture visuelle. Mais pour moi, ces rencontres marquantes sont aussi associées à des découvertes fondamentales au théâtre comme ce fut le cas quand à 14 ans, avec ma mère, nous sommes allées voir *Ubu roi* de Peter Brook où le souffle de liberté dans

la distribution des rôles entre acteurs de plusieurs nationalités, la manière de casser les conventions du plateau, et en même temps une simplicité dingue m'ont subjuguée... A la fin, tout le monde s'est mis debout pour applaudir et je me suis dit : «Si ceux qui sont sur scène peuvent donner autant de joie que ce que je ressens maintenant, alors c'est ça que je veux faire.»

**Le monde du cinéma est traversé depuis la révélation de l'affaire Weinstein par une profonde remise en question dans son rapport d'emprise sur le corps des actrices. Vous vous êtes longuement exprimée sur le sujet dans Libération, que s'est-il passé pour vous après cette parution ?**

De nombreux metteurs en scène masculins m'ont écrit, touchés par ce qu'ils avaient lu. Je ne me souviens pas d'avoir eu des retours d'acteurs. Quelques actrices m'ont également écrit, mais peu. Je suis étonnée par le manque de manifestations de la part des acteurs dans la presse, comme si leurs voix étaient figées, comme s'ils attendaient que ça passe.

**Pensez-vous que l'on est dans une forme de révolution ou au fond, ça reste justement un effet de surface où les changements de regards, de comportements se jouent à la marge ?**

On est face à une révolution. Pour le cinéma, qui a longtemps été un milieu essentiellement masculin sauf pour les scénaristes, les monteuses et les actrices, les hommes sentent un danger. Le fait qu'il y ait beaucoup plus de femmes qui surgissent, notamment du côté de la mise en scène, qu'elles ont du succès et des prix, ça change la donne. Beaucoup d'hommes d'une certaine génération se sentent bousculés. Le mouvement #MeToo n'est pourtant pas dirigé contre les hommes mais pour la conscience des hommes, pour un réveil général. Les femmes ont besoin d'exprimer des décennies de comportements déplacés, des abus de pouvoir, dans certains cas possibles de prison. Quand il y a un retour, une voix qu'on peut entendre, il y a alors un chemin possible de réconciliation, de guérir un peu, d'avoir au moins le soulagement d'avoir été entendue et considérée. Quand des femmes s'expriment, on continue d'entendre qu'elles en font trop, qu'elles exagèrent, que c'est plus compliqué. C'est vrai que c'est compliqué, mais on ne doit pas retourner la situation contre elles, en disant : «Elles l'ont bien cherché, elles étaient ambitieuses, elles n'auraient pas dû monter dans la chambre», etc. C'est trop facile de dire ça. Tous les artistes sont ambitieux, mais quand on est une fille, c'est plus dangereux. C'est vrai que c'est difficile de définir le désir dans un art collectif. La jeune actrice désire se donner, mais où définir la limite de ce désir ? Le metteur en scène est responsable de cette limite, car tout d'abord l'actrice est souvent trop jeune pour le savoir. C'est vrai que le metteur en scène peut être emporté par son propre désir, et ne plus savoir où est la limite. C'est pour cette raison que sa responsabilité est immense, il a la place du capitaine de bateau, il doit savoir où va son bateau ou quand il doit s'arrêter. Aujourd'hui ce virage de conscience est nécessaire, les douleurs passées doivent être entendues et reconnues de la part de ceux qui les ont provoquées ou faites. C'est incontournable pour guérir des deux côtés et évoluer.

**Autres changements du secteur, côté production, l'explosion de l'offre audiovisuelle avec les plateformes. Cannes ne présente**

**pas les œuvres qui ne sortent pas en salle. On vous a vue dans deux séries, *The New Look*, où vous interprétez Coco Chanel, et *The Staircase*. Faites-vous une même distinction entre le travail pour le cinéma et celui pour les séries ?**

Quand on vient du cinéma, le tournage d'une série vous oblige à composer avec des changements de réalisateurs qui permutent au bout d'un certain nombre d'épisodes. Parfois le showrunner est très présent, parfois on ne le voit jamais. C'est souvent le chef opérateur et son équipe qui détiennent la clé du style visuel de la série. *The New Look* s'est tournée sur huit mois et même si on peut discuter de choses, se battre un peu pour ce qu'on croit, il y a quand même le poids de l'industrie derrière, surtout dans les séries américaines. Il faut que ça marche, que ce soit dans des critères déterminés par un collectif de décideurs qui ont un droit de regard qui n'a rien à voir avec le final cut de l'auteur tel qu'on le pense et le pratique au cinéma. Le rythme qu'impose la série est très exigeant, on reçoit les scènes à jouer au fur et à mesure, il faut tout apprendre à toute vitesse et jouer sur de longues périodes.

**En 2023 aux césars, tandis que Jamel Debbouze faisait rire l'assistance en préconisant plus d'effets spéciaux et de Tortues Ninja dans les films d'auteur pour qu'ils marchent mieux, vous avez protesté dans la salle. Ça ne vous faisait pas rire ?**

J'aime beaucoup Jamel, ce n'est pas le sujet, mais c'est un certain état d'esprit qui flotte en continu qui me déplaît, même si j'aime rire, je vous rassure. On est vraiment un des pays qui font quand même les films les plus récompensés en Europe et dans le monde, et donc je trouve qu'il ne faut pas cracher dans la soupe. Evidemment, il existe une partie du cinéma qui ne se sent pas assez considérée par la critique ou écartée des distributions de prix. Mais faire des gros chiffres d'entrées dans des films à gros budget et vouloir encore se venger en écrasant de quelques blagues la part la plus risquée et difficile à financer... Mon corps s'est levé tout seul (rires). Le cinéma d'auteur, il faut le défendre, il ne découle pas d'une logique de pure rentabilité. Je trouvais que sa blague était trop facile. C'est nécessaire d'être vivant et de réagir. Je pense rétrospectivement que c'était utile d'intervenir, ne pas rester passifs tous endimanchés, assis à écouter sagement des conneries... ◀



Juliette Binoche on the beach au Festival de Cannes 1985. AFP

## LES VINGT-DEUX FILMS EN COMPÉTITION À CANNES

Le 13 avril, Thierry Frémaux, délégué général du Festival, dévoilait une liste de 19 films en compétition. Trois autres sont venus s'ajouter, dont, jeudi, *Resurrection* de Bi Gan, projet du jeune prodige chinois, opportunément placé dans la grille de

projection à la toute fin car le cinéaste serait encore au travail. Le comité de sélection a déclaré avoir visionné cette année 2909 longs métrages (1127 premiers films pour 156 pays représentés), un record. ■ *Affeksjonsverdi* (Valeur sentimentale) de

Joachim Trier ■ *Alpha de Julia Ducourneau* ■ *Die My Love* de Lynne Ramsay ■ *Dossier 137* de Dominik Moll ■ *Eagles Of The Republic* (les Aigles de la République) de Tarik Saleh

■ *Eddington* de Ari Aster ■ *Fuori* de Mario Martone ■ *Jeunes Mères* de Jean-Pierre et Luc Dardenne ■ *Kuang Ye Shi Dai* (Résurrection) de Bi Gan ■ *La Petite Dernière* de Hafsatia Herzi ■ *Nouvelle Vague* de Richard Linklater ■ *O Agente Secreto*

(l'Agent secret) de Kleber Mendonça Filho ■ *Renoir* de Hayakawa Chie ■ *Romería (Romeria)* de Carla Simón ■ *Sirat* de Oliver Laxe ■ *Sound of Falling* de Mascha Schilinski ■ *The History of Sound* de Oliver Hermanus

■ *The Mastermind* de Kelly Reichardt ■ *The Phoenician Scheme* de Wes Anderson ■ *Two Prosecutors* (Deux Procureurs) de Sergei Loznitsa ■ *Un simple accident* de Jafar Panahi ■ *Zan O Bacheh* de Saeed Roustaei

# EDITOS /

## Mélenchon traité de Goebbels, une outrage inutile

Par JONATHAN BOUCHET-PETERSEN  
Chroniqueur politique

Sur le fond comme sur la forme, il y a bien des (bonnes) raisons de critiquer Jean-Luc Mélenchon et le fonctionnement de La France insoumise, comme le documente le livre *la Meute* coécrit par notre collègue Charlotte Belaïch et notre confrère du *Monde* Olivier Pérou. Mais manier l'insulte, comme l'a fait l'avocat Alain Jakubowicz, président d'honneur de la Licra (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme), jeudi sur BFMTV, en affirmant voir «*un parallèle*» entre le triple candidat à l'élection présidentielle française (22 % en 2022) et celle du nazi Joseph Goebbels, ministre de l'Education du peuple et de la Propagande de Hitler, voilà qui n'a aucun sens. Et qui aurait dû provoquer un recadrage en direct d'Apolline de Malherbe qui l'interviewait. Sa réaction a posteriori, face à l'émoi suscité par ces propos indignes, fut bien timide et tardive. Celle de sa chaîne, qui a une responsabilité à maîtriser ce qui se dit sur son antenne, fut, elle, bienvenue.

Jean-Luc Mélenchon a bien raison de porter plainte – pourquoi s'en priverait-il ? – pour «*injure publique*», car c'est bien de cela qu'il s'agit. Et Alain Jakubowicz aurait mieux fait de présenter illico ses excuses pour cette outrage honteuse, plutôt que de tenter une pirouette en proposant au leader insoumis un débat public en forme de duel au petit matin. Voilà une séquence absolument navrante et une sacrée occasion pour Mélenchon et les siens de se poser légitimement en victimes dans une séquence qui ne leur était pas favorable.

Avec cette sortie de route où il qualifie en outre LFI de parti «*fasciste*», Alain Jakubowicz fait office d'«*idiot utile*» d'un camp politique qu'il entend combattre. En déversant sa haine des insoumis en général et de Jean-Luc Mélenchon en particulier, il a choisi la pire des manières, et cela apparaît encore plus abject un 8 mai, jour de la commémoration de la victoire des alliés sur l'Allemagne nazie. La vie médiatique est ainsi faite que cela permet aux insoumis de ne pas répondre sur le livre – dont ils esquivent le fond en le qualifiant de «*fiction*» et de «*tissus de ragots*» – et même de trouver dans cette scandaleuse sortie de route d'un de leurs contemporains la preuve que tout ce qu'on peut dire sur eux est hors de propos.

Voilà qui n'a rien à voir avec le travail journalistique minutieux et étayé du livre qui les met en porte à faux, questionnant leur stratégie politique comme leur manque de démocratie interne. Une enquête fouillée et peu flatteuse pour les insoumis et leur chef de file. A ce propos, voir les médias de droite et d'extrême droite s'en repaître à bon compte n'est pas étonnant. C'est même assez logique. Mais cela vient toutefois souligner que ces titres et chaînes de télévision ne font, eux, jamais ce travail d'enquête avec LR, la sphère Zemmour ou le RN. Une différence de taille entre la droite et la gauche. ◀



Delphine Horvilleur à Paris, en juin 2023. PHOTO LAURA STEVENS

## Gaza: le réveil salutaire d'Anne Sinclair et Delphine Horvilleur

Par THOMAS LEGRAND  
Chroniqueur politique

Il s'agit d'un début de prise en compte de la réalité de terrain, du crime de masse en cours à Gaza, des crimes de guerres, des crimes contre l'humanité au moment (avec l'utilisation de la famine) où les critères juridiques qui définissent le génocide sont sérieusement discutés par les juristes internationaux. Delphine Horvilleur, rabbine progressiste et humaniste, explique qu'elle ne peut plus se taire. Celle qui est aussi une écrivaine populaire ressent, comme de nombreux Juifs de gauche, une terrible brûlure intérieure. Elle va certainement se faire agonir d'injures par les avocats-commentateurs des chaînes d'infos, polémistes, défenseurs inconditionnels d'Israël depuis le 7 Octobre. Et par l'extrême droite qui a mis son antisémitisme atavique sous cloche, le temps qu'Israël massacre impunément des Arabes. Horvilleur va aussi recevoir nombre de messages méchamment ironiques en provenance de l'autre côté : «Trop tard, trop peu». Voilà pourquoi il faut saluer cette prise de parole importante : «*J'ai ressenti souvent cette injonction au silence, dit-elle. J'ai parfois bâillonné ma parole, pour éviter qu'elle ne nourrisse les immondices de ceux qui me menacent [...]. J'ai censuré mes mots face à ceux qui trouvent des excuses à une déferlante antisémite "ici" au nom d'une justice absente "là-bas".*

Avant Delphine Horvilleur, en mars dans *le Point*, Anne Sinclair (qui vient

de le réitérer de façon plus nette encore sur son compte Instagram) avait opéré ce salutaire revirement : «*Les conditions de destructions, de mort, de famine qu'endure la population civile de Gaza sont insupportables. Le calvaire des mères ou des vieillards, la mort et la mutilation des enfants ne peuvent nous laisser, nous, Juifs, indifférents et silencieux. Il est temps que cela s'arrête. Rien au monde ne peut venger les atrocités du 7 Octobre, et en tout cas pas l'écrasement et la famine d'une population civile.*» Une bonne partie de la gauche qui se définit elle-même comme républiqueaine, universaliste et laïque, celle qui n'a pas supporté les toutes premières réactions sous-calibrées (refus du terme «*terroristes*», acceptation du terme «*résistance*» pour le Hamas) des insoumis, a commis une faute intellectuelle. Elle a laissé à LFI le monopole de la radicalité de la critique des crimes d'Israël à Gaza et en Cisjordanie. Il aura fallu attendre Trump et sa folle idée de Riviera et l'officialisation de la guerre par la famine pour que certains à gauche (politiques, intellectuels, artistes) ouvrent les yeux. Tous les reporters, les ONG, les organisations internationales, la plupart des services de renseignement des pays démocratiques, le journal *Haaretz* en Israël documentaient la dérive de Nétanyahou depuis longtemps. Mais de peur de nourrir la bête antisémite qui se réveillait, beaucoup à gauche et au centre droit se sont voilé la face. Cette cécité volontaire n'a rien produit de bon en matière de lutte contre l'antisémitisme et n'a fait que nourrir l'argu-

ment suprême de la compétition victime «*le deux poids, deux mesures*». Le moindre étudiant qui arborait le keffieh palestinien était traité d'antisémite.

Au début de l'offensive de Tsahal sur Gaza, de trop nombreux commentateurs, depuis Paris, sous-estimaient le nombre des victimes. Les connaisseurs du terrain, diplomates, reporters, ONG savaient, eux, que les chiffres fournis par le Hamas sont généralement crédibles. Non pas parce que le Hamas serait vertueux mais parce que ce chiffre est le fruit d'un compromis interne. Compromis entre ceux qui, au sein du Hamas, estiment qu'il faut surestimer le nombre de morts civils pour mieux se victimiser et ceux qui pensent qu'il faut le minimiser pour ne pas être accusé par les Gazaouis de les avoir conduits dans cet enfer. Le mieux, dans ces situations, pour les intellectuels, les éditorialistes et les politiques, tous ceux qui font profession de commenter loin du terrain, c'est d'écouter les professionnels chargés de récolter l'info. Le simple fait qu'Israël impose un implacable black-out à Gaza, que les journalistes palestiniens (oui, il en existe et oui ce sont de vrais journalistes qui souvent ont eu maille à partir avec le Hamas) sont assassinés un par un par Israël depuis le début du conflit était un signe évident de la dérive. Maintenant, le constat est largement partagé. La vraie question, dès lors, est : que faire pour que cesse le massacre et pour empêcher Nétanyahou de continuer à dénaturer Israël? ◀

# Tortures Un prêtre ukrainien dans l'enfer des geôles russes

Recteur de la cathédrale de la Sainte-Trinité d'Odessa, Vasyl Vyrozub a subi humiliations, violences sexuelles et physiques dans une prison près de Belgorod en 2022. Trois ans après sa libération, il revient sur sa captivité dans un témoignage exceptionnel.

Par  
**KRISTINA BERDYN SKYKH**  
Envoyée spéciale à Odessa  
Photo **IGOR ISHCHEUK**

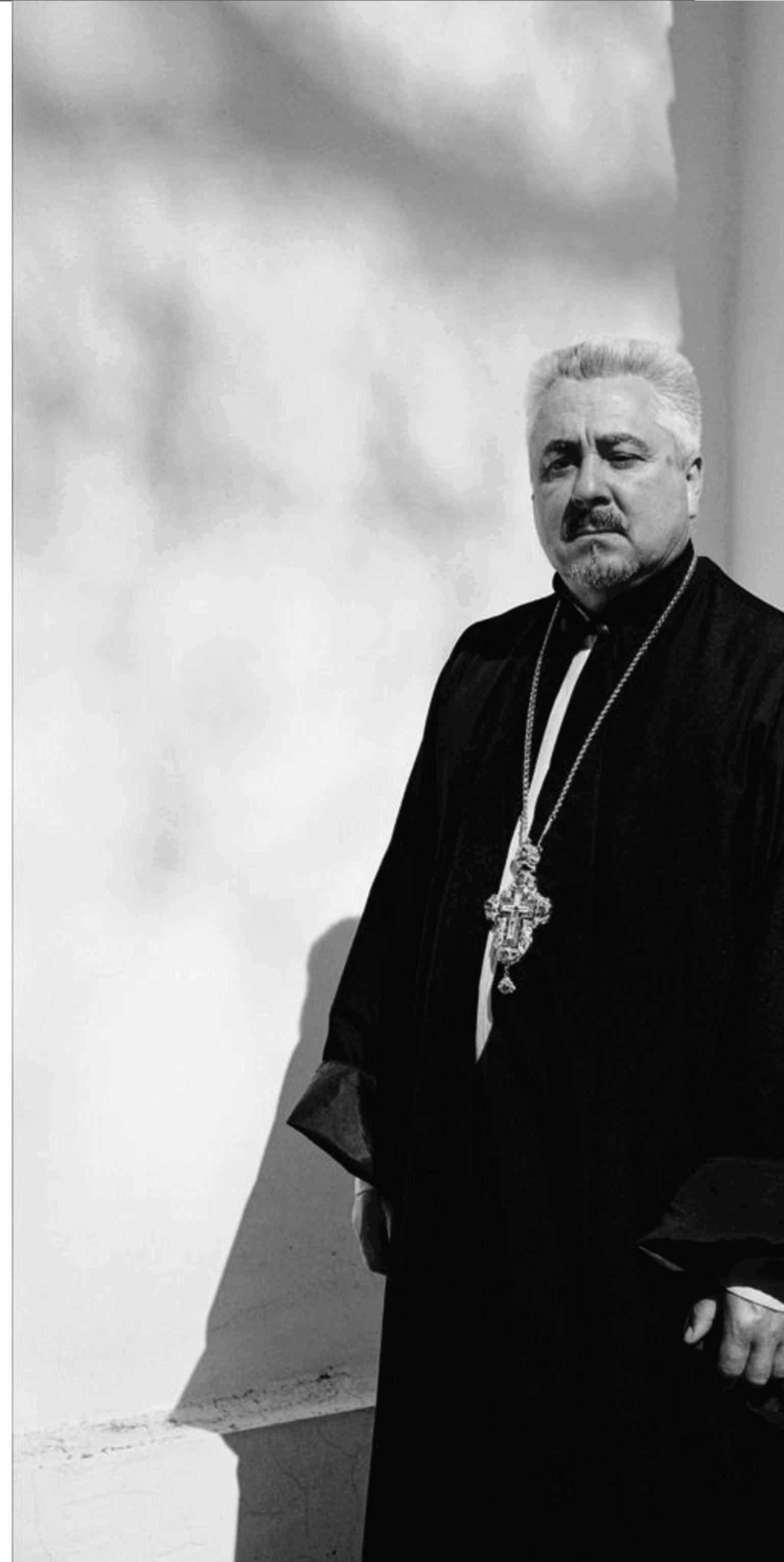
**L**es murs de la petite pièce, située dans un sous-sol froid, sont entièrement recouverts de caoutchouc. Elle n'a ni fenêtre ni système de ventilation. Le sol est recouvert d'urine et d'excréments. L'odeur insupportable provoque rapidement des vomissements. «Au début, tu restes debout pendant des heures, en essayant de réchauffer avec tes pieds le seul endroit sec», raconte Vasyl Vyrozub, prêtre orthodoxe ukrainien qui a été détenu dans ce sous-sol du centre de détention provisoire numéro 2, à Stary Oskol, dans la région de Belgorod, en Russie. Pendant trois jours, du 30 mars au 2 avril 2022, nu, sans eau ni nourriture. «Le deuxième jour, tu essaies de te mettre à genoux, tu t'endors, tu perds connaissance et tu tombes dans ton urine. Et puis on t'emmène pour te torturer.»

Cheveux gris, coupe soignée, Vasyl Vyrozub, 54 ans, est le recteur de la cathédrale de la Sainte-Trinité à Odessa, dans le sud de l'Ukraine. Il y a trois ans, il a passé soixante-huit jours en captivité en Russie. Debout dans son église, au milieu des icônes, il raconte, sans omettre les détails les plus cruels, les cellules et les salles de torture de Stary Oskol. «A un moment donné, j'ai pensé que c'était la fin. Que je ne supporterai plus ces tortures», avoue père Vasyl. Autrefois, il avait les cheveux longs, qu'il attachait en queue-de-cheval, mais ils lui ont été coupés en prison: «En captivité, on m'a dit: "Tu n'as plus de nom, plus de prénom, et ton Dieu n'est pas ici. Maintenant, tu es simplement le numéro 27."»

Vasyl Vyrozub est né dans la ville de Borchtchiv, dans la région de Ternopil, dans l'ouest de l'Ukraine, et a officié pendant treize ans dans une église du village de Krovynka, plus au nord. En 2001, il s'installe à Odessa, où il vit depuis. En 2013, il se rend à Kyiv pour participer aux manifestations du Maidan et, à partir de 2014, en tant que volontaire et aumônier, il parcourt le front dans le Donbass. C'est pourquoi, lorsque le 25 février 2022, au deuxième jour de l'invasion par la Russie, le capitaine des forces armées ukrainiennes l'appelle pour lui demander d'aller récupérer les corps de treize gardes-frontières tués par l'armée russe sur l'île des Serpents, à 130 kilomètres au large d'Odessa, le prêtre accepte immédiatement. Trois heures après le coup de fil, il est à bord du navire civil *Saphir* avec deux pasteurs protestants, un médecin et l'équipage. «Je n'avais emporté qu'une soutane, une croix et ma foi», se souvient-il.

**«VA TE FAIRE FOUTRE»**  
Les Russes ont attaqué l'île des Serpents en mer Noire depuis le croiseur lance-roquettes *Moskva* le 24 février 2022, lançant un ultimatum aux militaires de la brigade frontalière : soit ils se rendaient tous, soit ils seraient tués. La réponse radio de l'un des Ukrainiens a été brève et mythique : «Navire militaire russe, va te faire foutre.» En Ukraine, on pensait qu'après ces mots, tout le monde avait été fusillé sur l'île, et le père Vasyl était en route pour récupérer les corps. Mais à 6h30 du matin le 26 février, le *Moskva* a ordonné à l'équipage du *Saphir* de jeter l'ancre et d'attendre l'équipe d'inspection. Vyrozub explique aux Russes qu'il s'agit d'une mission civile de recherche et de sau-

vetage, rien de plus. «Quels corps ? Vos gars sont tous vivants», s'étonnent les Russes. «Si vous vous rendez délibérément dans une zone de combat, vous êtes soit des idiots, soit des immortels», se moque un marin russe. «Nous ne sommes certainement pas idiots», réplique le prêtre. Les trois aumôniers et le médecin sont séparés de l'équipage du *Saphir* et emmenés dans un bateau blindé jusqu'à la garde nationale à Sébastopol, en Crimée annexée. C'est



Le père Vasyl Vyrozub lundi à la cathédrale de la Sainte-Trinité d'Odessa.

«En captivité, on m'a dit: "Tu n'as plus de nom, plus de prénom, et ton Dieu n'est pas ici. Maintenant, tu es simplement le n° 27."»

mais que l'Eglise n'est pas, en soi, une branche des services secrets en Ukraine (contrairement à une vieille pratique russe de collaboration).

En Crimée, les prisonniers n'étaient pas battus, mais on exerçait une pression morale sur eux en leur disant que l'Ukraine avait déjà perdu la guerre, qu'Odessa était occupé et que le Président, Volodymyr Zelensky, s'était enfui à l'étranger. Ils sont transférés à l'école Nakhimov, où sont également détenus les gardes-frontières de l'île des Serpents: cette fois, les Russes n'avaient donc pas menti, ils étaient bien vivants et heureux de voir les prêtres, pensant que l'heure de l'échange était venue.

Environ 200 Ukrainiens, civils et militaires, ont alors été transportés par avion à Chebekino, dans la région russe de Belgorod, dans un camp de filtration. Dès la descente de l'avion, les prisonniers ont pris des coups de crosse de fusils et des chiens de garde ont été lâchés pour leur mordre les mollets. Il faisait -22 °C.

#### «BRISER LE MORAL ET LA DIGNITÉ»

Après avoir passé plus de quatre heures à genoux dans la neige, la tête baissée et les mains derrière le dos, le père Vyrozub pensait avoir vécu le pire. C'était en réalité le début d'un terrible calvaire. A Chebekino, on lui a enfoncé un clou sous l'ongle, on l'a torturé aux électrochocs, on l'a battu. Mais le véritable enfer a commencé plus tard, à Stary Oskol. Les larmes ruissent sur sa joue rugueuse quand il raconte mais il se contient : «*Ils ont appris à torturer. Mais ils n'ont pas appris à construire, à aimer et à être bons.*» Le 5 mai 2022, amaigri de 15 kilos, Vasyl Vyrozub rentre de captivité et retrouve son épouse. «*Chez nous, en Ukraine occidentale, on nourrit mieux les cochons que les gens là-bas*», dit-il. Dans le centre de détention provisoire, le menu était invariable. Entrée: eau chaude avec du chou. Plat de résistance: la même chose, avec deux pommes de terre. Après sa libération, les médecins l'ont averti qu'il devait désormais faire attention à son alimentation et réintroduire progressivement des aliments. «*Mais à la maison, il y a du bortsch à la viande de bœuf, des soupes au poulet, des vareniki à la crème. De quel régime peut-on parler?*» s'exclame le prêtre, retrouvant le sourire.

La faim n'est pas le pire supplice que Vyrozub ait enduré. Dans le centre de détention numéro 2, rue Lénine, il y avait deux pièces qu'il ne pourra jamais oublier: la «chambre en caoutchouc» (celle aux excréments) et la «salle des gardes», où il a été emmené ensuite pour être torturé. Tout en racontant, le prêtre mime la scène. Il écarte les jambes et s'appuie contre le mur avec les mains levées. C'est dans cette position qu'il se tenait là-bas, mais complètement nu. Deux gardiens l'ont frappé aux reins, à l'arrière de la tête, lui ont cogné la tête contre le mur jusqu'au sang, lui ont écarté les jambes comme pour le mettre en grand écart et l'ont violé avec un balai. Tout cela était accompagné de cris: «*Parle! Ne te tais pas!*» Mais il n'avait rien à dire, il n'avait jamais eu connaissance de secrets militaires. Vyrozub a refusé d'enregistrer une vidéo appelant les soldats ukrainiens à se rendre aux Russes. Après toutes ces humiliations, le prêtre a été aspergé d'eau froide. Pendant une seconde, il a pensé que son calvaire était enfin terminé. Mais c'est à ce moment qu'on lui a appliqué un électrochoc sur les fesses. «*Et ils m'ont électrocuté. Boum! J'ai perdu mes dernières forces.*» Quand il a repris conscience, on l'a emmené au polygraphe et cessé de le torturer. Seule bonne nouvelle ayant filtré dans cette obscurité, car les gardes du centre de détention écoutaient la radio: l'attaque par l'Ukraine, le 14 avril 2022, du Moskva avec des

missiles Neptune, qui l'ont coulé. Dans sa joie, père Vasyl, qui chante magnifiquement depuis son enfance, a réussi à entonner avec ses codétenus un couplet d'une vieille chanson ukrainienne, *Chervona kalyna*. Ce qui lui vaut un nouveau passage à tabac.

Revenir à ces terribles souvenirs est un traumatisme, mais Vasyl Vyrozub a décidé de ne pas se taire, car son cas n'est pas unique: «*Moi, je ne tenais qu'une croix dans mes mains. Ils se comportent encore pire avec les gens qui ont combattu au front.*» Essuyant ses larmes, il reprend ses esprits, sourit à nouveau. Immédiatement après sa libération, il a retrouvé son église, célébrant un mois plus tard la messe de Pâques qu'il avait manquée pour la première fois de sa vie, en captivité. L'aumônier rend désormais souvent visite aux soldats ukrainiens blessés à l'hôpital et célèbre les funérailles de ceux tombés au combat.

Le 5 mai 2025, trois ans jour pour jour après la libération du prêtre, l'enquêteur Alexandre Snischouk, chargé des affaires particulièrement importantes au sein de la Direction générale des enquêtes de la police nationale, est venu en voiture depuis Kyiv pour annoncer à Vasyl Vyrozub que tous ceux qui l'avaient torturé à Stary Oskol avaient été mis en examen les jours précédents. L'enquête sur son affaire est terminée. Selon les informations que *Libération* a pu réunir, la police a réussi à identifier trois agents du centre de détention provisoire qui ont participé à ses tortures. Le traitement inhumain des prisonniers civils et les violences sexuelles sont malheureusement une pratique courante en Russie, note Alexandre Snischouk. «*C'est comme ça qu'ils tentent de briser le moral et la dignité des pro-Ukrainiens*», explique-t-il.

Vyrozub a conscience que ses bourreaux ne pourraient se retrouver sur le banc des accusés que dans plusieurs décennies, mais il est prêt à attendre. «*Je ne mourrai pas avant d'avoir eu le fin mot de cette histoire*», déclare le prêtre avec conviction. La religion enseigne que la haine et la colère ne sont nécessaires que sur le champ de bataille, rappelle-t-il, et qu'il faut aussi savoir pardonner et ne pas laisser la rancœur envahir son cœur. Mais, prévient Vasyl Vyrozub, «*nous devons nous souvenir à jamais de ce qu'ils nous ont fait subir*». ◀

LIBÉ.FR

#### ■ En quête d'une paix «durable», **Volodymyr Zelensky réunit les dirigeants européens ce samedi.**

Emmanuel Macron a déjà confirmé la participation de la France à cette réunion de la «coalition des volontaires».

#### ■ A Moscou, l'internationale des illibéraux s'est rassemblée autour de Poutine pour les célébrations du 9 Mai. La Chine a profité de la commémoration des 80 ans de la victoire sur l'Allemagne nazie pour réaffirmer ses liens avec le président russe.

■ En Ukraine, à Lviv, la création d'un tribunal spécial afin de juger les responsables russes de l'agression lancée en 2022 a été annoncée, en présence de 35 délégations étrangères.

**Libération**  
ABONNEZ-VOUS DÈS MAINTENANT!



**Offre intégrale**  
**34,90€** par mois  
au lieu de 76,60€  
prix de vente  
au numéro

- Le journal papier livré chez vous
- L'accès à tous les contenus du site et de l'application

Abonnez-vous ici



ou par téléphone  
au 0155 56 71 40  
du lundi au vendredi  
de 9H à 18H

# Pollution des nappes phréatiques Va-t-on perdre les eaux minérales ?

Alors que de nombreuses sources sont mises à mal par les activités humaines, des sites de captage sont contaminés. En première ligne, ceux exploités par Nestlé, accusé de fraude dans ses sites du Gard et des Vosges.



Affiche de Jean Carlu en 1949. PHOTO LES ARTS DECORATIFS.PARIS JEAN THOLANCE. AKG IMAGES. ADAGP

Par  
**NINA GUÉRINEAU  
DE LAMÉRIE**

**A**ssiste-t-on à la disparition d'un trésor écologique ? Les eaux minérales naturelles, prélevées dans certaines nappes phréatiques, sont réputées pour leur pureté exceptionnelle, leur richesse en oligo-éléments et leurs vertus pour la santé. Une notoriété bien en peine aujourd'hui : depuis quarante ans, ces sources pures sont de plus en plus mises à mal par les activités humaines. La répétition et l'intensification des sécheresses ainsi que des inondations, ou encore la généralisation d'un modèle agricole basé sur l'épandage de produits chimiques ont entraîné, en France, la contamination d'innombrables sites de captage.

«Entre 1980 et 2020, 4000 captages ont été fermés pour des motifs de qualité, soit 10 % du total de sites captés», présente Thomas Thiebault, chercheur en géochimie environnementale et spécialiste des contaminants organiques dans les nappes et les rivières. Ces pollutions sont certainement sous-estimées, car «les polluants éternels sont encore absents des normes» de contrôles des sources, poursuit-il. Cette dégradation «évidente» de la qualité des eaux souterraines, selon Thomas Thiebault, est indirectement illustrée par les affaires qui touchent certains industriels exploitant ces ressources, censées être pures. C'est le cas de Nestlé Waters, filiale du géant de l'agroalimentaire suisse, derrière les marques Perrier, Contrex, Vittel et Hépar, aujourd'hui empêtré dans un scandale de «fraude» et de «pratiques commerciales trompeuses».

## STOPPER LA PRODUCTION

Pendant au moins vingt ans, l'entreprise a, en secret, traité au charbon et aux ultraviolets – soit le procédé de désinfection de l'eau du robinet – plusieurs sources alimentant ses bouteilles de Perrier, Contrex et Hépar, en particulier dans le Grand-Est et en Occitanie. La preuve que la société cherchait «à éliminer quelque chose qui ne devrait pas y être», commente un hydrologue préférant rester anonyme. Forcée d'arrêter, Nestlé Waters a ensuite installé un système de microfiltration de 0,2 micron, bien en deçà des seuils autorisés (0,8 micron).

Mais mercredi, le préfet du Gard a ordonné à la société de retirer ces

filtres à mailles trop fines de son site Perrier à Vergèze. Contrex et Hépar dans les Vosges font également l'objet d'une mise en demeure préfectorale. Car tout cela est illégal et modifie la flore microbienne de l'eau embouteillée : «Le consommateur d'une bouteille d'eau minérale naturelle n'achète pas une eau désinfectée», a rappelé le 5 mars l'ancien directeur général de la Santé, Jérôme Salomon, lors d'une audition devant la commission d'enquête du Sénat sur les pratiques des industriels de l'eau en bouteille.

De fait, cet or bleu, ayant pour origine une nappe ou un gisement souterrain tenu à l'abri de tout risque de pollution, doit se distinguer par sa pureté originelle. L'argument, encadré par une directive européenne de 2009, justifie notamment son prix presque cent fois plus élevé que l'eau du robinet. L'an dernier, Nestlé Waters a été forcé à plusieurs reprises de stopper la production de bouteilles Perrier à Vergèze voire de détruire la future marchandise, après la révélation de plusieurs épisodes de contaminations d'origine fécale.

Pour ces raisons, Nestlé pourrait perdre l'appellation «eau minérale naturelle» sur ces célèbres bouteilles vertes. La préfecture du Gard rendra sa décision «avant le 7 août». Des hydrogéologues, sollicités par les autorités, ont d'ores et déjà rendu un avis négatif concernant la poursuite de l'exploitation. Face à cette menace, la multinationale a promis mercredi de trouver «une solution technique» afin de maintenir la pureté des eaux minérales tout en veillant à la potabilité du liquide. Mais les doutes persistent sérieusement du côté de certains scientifiques, des agences de santé et du côté du Sénat. «Comment produire de l'eau minérale naturelle alors que la pureté originelle de l'eau n'est plus assurée ? Comment assurer, désormais, une sécurité sanitaire optimale avec un système de filtration par définition moins efficace ?» s'interroge Alexandre Ouizille, élu du Val-d'Oise et rapporteur de la commission d'enquête qui rendra ses conclusions le 19 mai.

Pour le géochimiste Thomas Thiebault, le site de captage gardois, qui s'enfonce à plus de 100 mètres dans le sous-sol, ne peut plus être considéré comme à l'abri de diverses pollutions : «Une eau minérale contaminée par des matières fécales, soit on l'arrête, soit on la traite», dit le maître de conférences. Le problème ne concerne pas uniquement Nestlé

Waters: en 2022, près de 30 % des usines de conditionnement de bouteilles d'eau utilisaient des pratiques non conformes et ne remplissaient pas les conditions pour commercialiser des eaux minérales naturelles, d'après un rapport de l'Inspection générale des affaires sociales. Et la situation risque d'empirer: «La vulnérabilité des eaux souterraines est importante, notamment celles situées en zones calcaires, comme en Loire-Atlantique, où les grandes failles filtrent mal les eaux de surface chargées en pesticides ou autres bactéries, éclaire-t-il. Les sources très profondes ou dans des secteurs montagneux sont a priori les mieux préservées. Mais veut-on les livrer aux industriels et vendre leurs eaux plus chères alors que la ressource s'amenuise à cause du changement climatique?»

#### «LA FÊTE POUR LES BÉBÈTES»

En plus d'une diminution des quantités d'eau potable, la crise environnementale multiplie les événements extrêmes, notamment les pluies diluviales qui entraînent le mélange des eaux usées (d'où proviennent les matières fécales) aux sources souterraines. La hausse des températures, elle, pourrait faire exploser la microbiologie au cœur des humides et fraîches nappes phréatiques. «Une eau brute qui dépasse 25°C, c'est un peu la fête pour les bêtes», précise l'hydrologue anonyme. Au-delà de la surchauffe du globe, «l'affaire Nestlé illustre toutes les dérives de nos modes de vie, poursuit-il. Les nappes sont exploitées pour leur eau, l'agriculture, l'embouteillage, l'industrie... Il y a tout un tas de pollutions qui vient se fixer sur ces nappes. Les eaux minérales sont en danger si on continue de ne rien faire pour les sauvegarder».

Des solutions existent pour sauver ce patrimoine écologique. Selon Sophie Ressouche, responsable du pôle eaux souterraines de l'Etablissement public territorial de bassin Vistre Vistrenque, dans le Gard, le développement de l'agroécologie et la diminution de l'artificialisation des terres sont deux pistes à privilégier. «La restauration de la qualité de la ressource utilisée pour l'eau potable constitue une tâche difficile, surtout dans un contexte de changement climatique où la diminution des recharges impacte la qualité de l'eau. En outre, les décisions politiques récentes sur l'utilisation des pesticides» a-t-elle alerté lors d'une audition au Sénat en janvier. Elle complète en rappelant que la forte dynamique d'urbanisation risque aussi de dégrader la situation. Préserver ces nappes phréatiques signifierait conserver le millier d'emplois qui dépendent de Perrier dans le Gard, sinistré par la désindustrialisation. «L'Etat ne peut pas abandonner Perrier», veut croire la maire de Vergèze, Pascale Fortunat-Deschamps, reflétant le sentiment général de la population. Dans la commune, rapporte Céline Zug, sa première collaboratrice, même si l'image de la marque d'eau gazeuse s'est un peu ternie, «personne n'a arrêté de boire du Perrier». ♦



L'usine Perrier située à Vergèze, dans le Gard, en 2001. PHOTO DOMINIQUE FAGET. AFP

# «Maison Perrier» ou comment Nestlé veut rester à flot

## Dans la tourmente, l'agroalimentaire suisse parie sur le développement d'une autre marque proposant des boissons aromatisées.

**A** dieu Perrier, bonjour Maison Perrier? L'eau minérale à la bouteille verte est plus que jamais en danger, alors que Nestlé Waters est sommé par la préfecture du Gard de changer son mode de filtration de l'eau d'ici trois mois. Faute de quoi, la multinationale suisse, au cœur d'un scandale lié à l'utilisation frauduleuse de traitements sur ses eaux minérales naturelles, risque de devoir dire adieu à sa marque plus que centenaire du sud de la France. Mais le groupe n'a pas dit son dernier mot avec le lancement, l'an dernier, d'une nouvelle marque: Maison Perrier.

**«Stratégie».** Reprise du nom, du vert emblématique, et puis surtout des petites bulles: Maison Perrier capitalise sur sa grande sœur, mais sans s'embarrasser des mêmes obligations. Nestlé a trouvé le moyen de se libérer de la réglementation liée à l'exploitation de l'eau minérale naturelle, en proposant uniquement des boissons aromatisées. Le coup d'envoi, à grand renfort de publicité jouant sur le chic français (avec comme égérie Lily Collins, interprète de la série Netflix *Emily in Paris*) et de partenariats avec des influenceurs, comme Léna Situations, a fait mouche. Maison Perrier a réussi son lancement. Et ce malgré les révélations du *Monde* et de France-Info, et les auditions de la commission d'enquête du Sénat qui ont nourri le feuilleton sur

les manœuvres de Nestlé pour continuer à vendre son eau gazeuse, alors que la qualité de la source historique située à Vergèze (Gard) était en cause. Seule marque de boissons à avoir intégré le top 10 des meilleures innovations 2024 dans le secteur des produits de grande consommation selon NielsenIQ, Maison Perrier a vendu en un an «plus de 375 millions de bouteilles sur 80 marchés», a indiqué Philippe Fehrenbach, l'ancien directeur de l'usine du Gard, lors de son audition au Sénat. A cette occasion, celui qui est désormais directeur de Nestlé Waters Supply Sud a insisté sur «l'équilibre actuel» entre Source Perrier et Maison Perrier. Et d'ajouter: «La seconde ne pourrait exister sans la première.»

En promouvant Maison Perrier sur la promesse d'une boisson premium, Nestlé «capitalise sur le nom de marque très connu sur le plan national et international en se détachant de l'eau minérale», observe Gaëlle Pantin-Sohier, professeure des universités en marketing agroalimentaire à l'IAE Angers. Une façon de «conserver un marché en se dédouanant», estime-t-elle. Contacté, Nestlé Waters affirme que le lancement n'a pas été «réalisé pour anticiper un retrait du label "eau minérale naturelle"». Le fait que la création de Maison Perrier fasse partie du plan de transformation lancé pour tenter de sauver le site du Gard, en 2021, serait simplement lié à la réallocation de certains puits et à des «travaux importants réalisés à l'usine». Une version remise en cause par la commission d'enquête. Pour la journaliste Marie Dupin, à l'origine de nombreuses révélations sur le groupe qui a été auditionnée par les sénateurs, «cette nouvelle marque a bien été lancée afin que Nestlé puisse continuer d'utiliser des puits à ce point contaminés qu'il n'était plus

possible d'y recourir pour continuer à produire de l'eau minérale naturelle».

Les différentes spécialistes en marketing s'accordent: la création de Maison Perrier est un bon coup. «C'est la stratégie de la marque ombrelle pour étendre son territoire», développe Laure Ambroise, directrice de l'école de management de l'université Jean-Monnet de Saint-Etienne. «Maison Perrier porte la diversification de Perrier, ils déplacent le business vers d'autres catégories de produits qui sont porteurs», analyse Gachoucha Kretz, professeure de marketing à HEC. Le segment des boissons pétilantes «a quasiment doublé [en volume], [au cours des dix dernières années], avec des perspectives importantes chez les plus jeunes consommateurs et dans beaucoup de nos marchés à l'international», indique Nestlé Waters.

**«Gen Z».** Rien d'étonnant pour Gachoucha Kretz. Le groupe suisse très financiarisé «regarde à la fin ce que ça génère comme profit ou perte pour ensuite arbitrer». Nestlé s'est inspiré de «toutes les tendances très appréciées des Gen Z». Chaque produit est une déclinaison d'une tendance: les eaux pétilantes rafraîchissantes aux agrumes, celles hyperfruitées sans sucre, les cocktails sans alcool et les boissons énergisantes dans une version moins chimique. «On pousse le consommateur amateur de Perrier à consommer plus, tout en touchant aussi les amateurs de boissons exotiques plus saines», abonde Léa Riposa, consultante en marketing et communication. Un moyen aussi de toucher le marché international, moins sensible aux questions de minéralité de l'eau et sûrement complètement passé à côté de l'affaire qui préoccupe Perrier en France.

EMMA DONADA

Les crédits dédiés ont reculé cette année de presque 14 % par rapport à 2024.  
PHOTO GETTY IMAGES



# Transition écologique Face à l'inertie, des agents démunis

**C**haque sensibilité sondée la nomme à sa manière. Frustration, déconvenue, blues, sinistrose, déprime. Le degré de ressenti varie, mais le constat est unanime : les agents du ministère de la Transition écologique traversent une période de désillusion. «Je défie quiconque parmi mes collègues de dire que son moral n'est pas en berne, lâche une chargée de mission. Comment cela pourrait-il aller alors qu'on se retrouve au fin fond des oubliettes ?»

## «FORTERESSE ASSIÉGÉE»

Dans les bureaux, sur le terrain, chez les opérateurs, les forces vives du ministère piloté par Agnès Pannier-Runacher s'enfoncent dans une crise silencieuse à mesure que l'ambition environnementale de la France se délite. «Au début du premier quinquennat Macron, notre ministère était à la troisième place du rang protocolaire. Sous Bayrou, on est douzième et ce n'est pas que symbolique, exprime cette agente d'une direction régionale de l'environnement, de l'aménagement et du logement (Dreal). On n'existe plus, on se fait marcher des-

Affronts politiques, «écolo-bashing», coupes budgétaires... Alors que l'écologie est reléguée par l'exécutif et attaquée par la droite et le RN, hauts fonctionnaires comme opérateurs de terrain racontent leur mal-être sur fond de crise silencieuse.

Par ANAÏS MORAN

sus.» Tous les fonctionnaires qui ont accepté de partager leur ressenti s'accordent à dire que le «momentum» de l'écologie a été balayé. Qu'après un élan «enthousiasmant» ayant atteint un pic en 2022 et 2023, le «souffle est retombé» avec le départ d'Elisabeth Borne de Matignon en janvier 2024. «Depuis, la situation ne fait qu'empirer, analyse un haut fonctionnaire. On se prend le contre-cycle.»

Le mal-être des agents n'a pas échappé aux représentants du personnel qui ont dû patienter pour obtenir un rendez-vous avec la ministre. Dans une motion adoptée fin janvier, les cinq organisations syndicales présentes au ministère, inquiètes de «l'absence de vision» du Premier ministre, avaient demandé la tenue en «urgence» d'un comité social d'administration ministériel (CSAM, l'équivalent

du CSE pour le public) exceptionnel en présence d'Agnès Pannier-Runacher. Faute de réponse, elles avaient réitéré leur requête le 10 avril, pointant les «alertes graves et argumentées formulées sur l'avenir même des politiques publiques» environnementales. Faute de réponse encore, elles avaient boycotté le CSAM ordinaire du 29 avril. La ministre vient tout juste de leur répondre : elle rencontrera les syndicats – excédés – le 4 juin.

«On vit une situation de forteresse assiégée, cernée de tous les côtés par les tenants de l'écolo-bashing, de l'austérité budgétaire, du "oh ça va, ça suffit les normes" et notre ministre reste seule dans son donjon au lieu de faire front commun avec ses agents», dénonce Benjamin Briant, à la tête de la Fédération nationale de l'équipement et de l'environnement CGT. Véronique Caraco-Giordano, secrétaire générale du Syndicat national de l'environnement (SNE-FSU), précise qu'Agnès Pannier-Runacher «n'a pas reçu une fois» les organisations depuis l'arrivée de François Bayrou. «C'est le vide sidéral», résume Laurent Janvier, de la Fédération de l'équipement de l'envi-

ronnement des transports et des services (FO). «Nous n'avions pas assez d'éléments en début d'année pour répondre à toutes leurs questions. Nous attendions des clarifications, tente de rassurer l'entourage de la ministre. La période n'est pas porteuse, il y a un côté Sisyphe et cela peut être dur pour des agents. Mais nous sommes là pour nous battre.»

Y compris au sommet de l'appareil, impossible de nier la tendance actuelle : l'exécutif a relégué l'environnement sur un strapontin. «Il y a une époque pas si lointaine où lors des réunions d'arbitrages interministériels, on arrivait, on gagnait, relate un cadre de l'administration centrale. Tout semblait urgent, on était en mode "hôpital de campagne", et on se retrouve aujourd'hui complètement démunis face au manque d'unité du gouvernement sur la question écologique.» Une agente en poste dans un parc national raconte qu'elle «fait l'escargot» depuis des mois, réfugiée dans sa «coquille» pour ne pas évoquer son travail avec ses proches. «Pas envie de leur expliquer qu'on me demandait en début d'année de ne pas aller contrôler les agriculteurs pour pas mettre de l'huile sur le feu alors qu'il y avait des manifestations», lâche-t-elle. Un haut fonctionnaire : «On a le cafard car on ne vient pas travailler dans ce ministère par hasard. Les agents sont des techniciens, mais bossent avec le cœur.»

#### **«VUS COMME DES KHMERS VERTS»**

Pris dans une mécanique grippée, les fonctionnaires ont la sensation de tourner à vide. «On écope les fuites d'une politique à la dérive, qui ne semble plus valide, mais dont la suivante n'est ni vraiment arbitrée ni assumée», résume un cadre. Les services centraux se désespèrent de voir sans cesse repoussée l'adoption par décret de la stratégie nationale bas carbone et de la programmation plurianuelle de l'énergie, documents cruciaux pour planifier la trajectoire climatique et énergétique de la France sur lesquels ils ont travaillé d'arrache-pied. Le premier devrait être soumis à consultation publique avant l'été, dit le cabinet d'Agnès Pannier-Runacher, le second est repassé sous la houlette du ministère de l'Industrie et de l'Energie.

Au sein des Dreal, plusieurs dossiers commandés à des fonctionnaires dorment dans les tiroirs. «On nous a demandé de faire une carte nationale des zones humides, j'ai rendu celle de ma région à la hâte, mais on n'a eu aucun retour du ministère et cela fait un an», témoigne un agent. «On m'a mandaté pour répertorier les sites Natura 2000 où il y a un risque de pression phytosanitaire, mais ça traîne car le ministère de l'Agriculture fait pression», abonde un autre.

La sensation d'inertie n'est pas seule à nourrir le dépit. Car les agents du ministère ne souffrent pas uniquement d'un immobilisme forcé ; ils font face à des assauts tous azimuts. A commencer par la salve d'attaques parlementaires en cours. Menée par la droite et l'extrême droite, l'offensive ratisse si large qu'elle ne revêt parfois que les oripeaux d'une posture «anti» – le 17 février, les députés ont par exemple rejeté l'interdiction de vendre des véhicules thermiques neufs à partir de 2035, mais la mesure s'appliquera quand même car elle découle du droit européen, qui prévaut. Toutefois le nombre d'affronts est étourdissant et il y a de réels risques de détricotage. Démantèlement des zones à faibles émissions, nouvel affaiblissement du zéro artificialisation nette, retour des néonicotinoïdes (insecticides très toxiques surnommés les «tueurs d'abeilles»), assouplissement de l'interdiction de mise en location des passoires thermiques les plus énergivores... Tout se dispute actuellement au Parlement.

«C'est assez désespérant pour toutes les personnes qui ont cravaché sur ces dossiers,

**«On entend dire qu'on emmerde les Français et qu'ils en ont marre de l'écologie. Moi je crois qu'ils en ont surtout marre d'être seuls face aux contraintes et nous en sommes les premiers navrés.»**

**un cadre du ministère de la Transition écologique**

déplore Dominique Vincent, secrétaire général de la CFDT-Union fédérale de l'environnement, des territoires, des autoroutes et de la mer. Ce sont plusieurs années de travail, ponctuées de beaucoup de dévouement, qui sont remises en cause du jour au lendemain par des visions court-termistes. Etre tributaires des politiques est le lot des fonctionnaires. Mais personne ne s'attendait à vivre un backlash aussi puissant en si peu de temps. «A l'heure où nous nous parlons, les avancées d'hier l'emportent encore sur les reculs d'aujourd'hui. Sauf qu'il est difficile de dire jusqu'à quel point les choses peuvent continuer à se dégonfler...», analyse un ancien membre du cabinet. A l'effritement des objectifs écologiques initié par sénateurs et députés s'ajoute la remise en cause d'entités publiques rattachées au ministère. Il y a bien sûr l'Office français de la biodiversité, en crise depuis que François Bayrou a accusé le 14 janvier les agents de la police de l'environnement de «commettre une faute» en allant contrôler des fermes avec leur arme à la ceinture. Les ténors du parti Les Républicains s'en prennent à l'Agence de la transition écologique (Ademe), chargée notamment de gérer le fonds chaleur renouvelable. «On avait l'habitude des remarques désobligeantes du maire LR de Cannes, David Lisnard, un coup à l'encontre de Météo France, une autre fois envers les Dreal, mais on entend désormais une musique de fond bien plus dangereuse et généralisée», s'alarme un agent spécialisé dans l'inspection des installations classées pour la protection de l'environnement.

Pour ne rien arranger, la ministre des Comptes publics, Amélie de Montchalin, a annoncé fin avril le projet d'un grand «ménage» prévoyant la suppression ou la fusion d'un tiers des agences et des opérateurs de l'Etat pour dégager des économies. Cette restructuration, qui s'appuiera sur les travaux lancés en février par Matignon (il a été demandé aux administrations centrales et aux opérateurs de faire un inventaire de leurs missions) et sur les conclusions d'une commission d'enquête sénatoriale dédiée au sujet, fera l'objet d'un vote dans le cadre du projet de loi finances pour 2026. «Le ministère de l'Ecologie et ses opérateurs sont en première ligne, ce n'est un secret pour personne, souffle un cadre de l'administration centrale. On est vus comme des Khmers verts par des préfets ou des membres du gouvernement actuel. A l'Agriculture, au Budget, à l'Intérieur... Aux yeux de certains, on empêche le monde de tourner rond, alors que nous sommes là pour rendre service aux populations et développer un cadre de vie écologique, économique et social capable de résister aux crises.» La crainte de ce haut fonctionnaire : qu'au nom du déficit, l'exécutif en profite pour «fragiliser un peu plus les politiques publiques environnementales».

D'autant que les coupes budgétaires sont déjà à l'œuvre. Les crédits dédiés au volet écologique reculent cette année de presque 14 % par

rapport à ceux de 2024. Cette baisse a été aggravée le 26 avril lorsque le gouvernement a publié le détail des 3,1 milliards d'euros d'économie supplémentaires à réaliser sur le budget 2025 (en autorisations d'engagement), entérinant une nouvelle ponction de 549 millions d'euros à la mission «Ecologie, développement et mobilité durable», la plus lourdement touchée. «Certes il y a une baisse dans cette mission, mais d'autres traitent des sujets environnementaux et certaines ont vu leur budget augmenter, ce qui conduit, au final, à une hausse de 600 millions d'euros pour le budget vert par rapport à l'an passé», assure le cabinet de la ministre. En 2024, les montants alloués aux aides à l'acquisition de véhicules propres, à MaPrimeRénov, ou au fonds vert avaient déjà été grignotés au moment où Bercy cherchait à «freiner en urgence» les dépenses.

#### **«DES ENJEUX EXISTENTIELS»**

Chez certains opérateurs, cette tension financière se ressent jusque dans le fonctionnement quotidien. Au Cerema, contraint d'aller puiser dans le dispositif de financement dédié normalement aux réparations des ouvrages communaux pour couvrir ses dépenses courantes en 2025, des «directions territoriales ont prévenu leurs équipes qu'il y aurait moins de déplacements à partir de septembre», assure Bruno Piel, secrétaire général du syndicat CGT. Chez des gens dont le cœur de métier est d'aller faire des mesures de terrain, c'est forcément mal vécu.

Même situation à Météo France. En 2024, l'institution a été secouée par la mise en place laborieuse d'une nouvelle base de données automatique afin de pallier le manque d'effectifs. Ici aussi, les sorties hors des bureaux

sont plus encadrées. «On dit non à ceux qui veulent aller en séminaire européen et apprendre de leurs homologues. Demain, on refusera à un collègue de rendre visite à la sécurité civile», s'inquiète un prévisionniste. Passer du temps avec les différents partenaires est précieux : «En cas de gros orages ou d'alertes inondations, la réactivité sera bien meilleure», poursuit l'agent. Au plus haut niveau de l'Etat, ils pensent que ces frais de déplacements sont superflus, mais c'est oublier que les événements extrêmes vont se multiplier.»

Outre la pression financière sur les services, nombreux sont ceux qui dénoncent les coupes budgétaires et fiscales qui compromettent l'accélération de la transition écologique. «Pour justifier les amputations, Bercy nous dit qu'on avait reçu une somme d'argent colossale début 2024 [une hausse de 10 milliards, ndlr] et donc qu'on n'a aucune raison de pleurer», résume un haut fonctionnaire. Selon lui, les crédits devraient augmenter car «on est sur des enjeux existentiels».

Si des entreprises assurent que «trop de normes leur sont imposées», que des particuliers se sentent «accablés par ces histoires de diagnostic de performance énergétique», que des agriculteurs «refusent de sortir des pesticides», c'est parce qu'il n'y a pas assez d'argent dans «l'accompagnement vers un nouveau modèle». Estime ce cadre chevronné du ministère. «On entend dire qu'on emmerde les Français et qu'ils en ont marre de l'écologie. Moi je crois qu'ils en ont surtout marre d'être seuls face aux contraintes et nous en sommes les premiers navrés, s'épanche-t-il. Le gouvernement doit retrouver du courage politique. Une fois qu'on fixe un cap, l'important, c'est de s'y tenir. Il n'y a rien de pire que les retours en arrière.»

# Lyon CLIMAT TOUR

DJ set Molécule Débats Agnès Buzyn, Etienne Klein, Marie-Charlotte Garin, Robert Vautard, Vinz Kante, Quentin de La Vie partout, Loup Espargilière, Thomas Huchon et le service Checknews de Libération Lieu H7

23/24

mai

# Coups, isolement, piqûres au sel... Le calvaire des pensionnaires sanitaires

Des années 50 aux années 80, des centres accueillaient des enfants pour des cures au grand air. Le livre-enquête d'une journaliste indépendante révèle que de nombreux mineurs y ont subi des violences sous couvert de soins médicaux, loin du regard de leurs parents.

Par  
**EVA FONTENEAU**  
 Correspondante à Bordeaux  
 et **CAROLE SUHAS**  
 Correspondante au Pays basque  
 Photo **MARION PARENT**

**S**oixante ans ont passé, mais il a fallu seulement quelques secondes à Brigitte Chelle-Baillet pour voir de douloureux souvenirs ressurgir au pied du domaine de Bordaberry, une résidence nichée au cœur d'un parc de douze hectares sur la corniche basque, à Hendaye. Elle l'a connu sous le nom de «l'Enfant-roi». «Je suis venue à l'automne, avec mon mari. Après toutes ces années, j'en ai ressenti le besoin. Ça a été un pic au cœur d'émotion», décrit la septuagénaire, qui habite désormais en périphérie de Bordeaux. J'ai reconnu les allées, les fleurs. Puis plus rien. Je suis rentrée dans le hall, tout a changé. C'est devenu un centre de vacances.» Brigitte Chelle-Baillet n'y avait jamais remis les pieds depuis 1964. Elle avait 9 ans. Cette année-là, le médecin de famille lui prescrit un séjour en centre héliomarin pour des motifs encore obscurs. Entre les années 50 et 80, des centaines d'enfants sont envoyés dans l'établissement hendayais financé par la Sécurité sociale, héritier de la lutte contre la tuberculose. D'autres centres, ailleurs en France, fonctionnent sur un modèle similaire. Autorisés par l'Etat à enfermer des enfants mineurs, hors de tout contrôle, sous couvert de les

soigner, ils sont le plus souvent situés sur le littoral ou en montagne. A l'abri des regards, des pensionnaires âgés de 2 à 12 ans y subiront des violences, aussi bien sur le plan physique que psychique. Durant deux ans, la journaliste indépendante Fanny Marlier a enquêté sur la face cachée de ces huis clos, alertée par les témoignages d'anciens. Son livre, *les Enfants sacrifiés des pensionnats sanitaires. Enquête sur un passé oublié* (JC Lattès, 2025), est un travail édifiant, qui s'appuie sur des heures d'entretien, des centaines de documents d'archives, des blogs ou des vieux forums exhumés des tréfonds d'Internet. Depuis la publication, elle continue de recevoir de nouveaux témoignages. «J'en ai tous les deux-trois jours, c'est impressionnant. Certains d'entre eux font également état de violences sexuelles de la part de médecins ou de directeurs durant leur séjour», rapporte Fanny Marlier, qui envisage de donner une suite à son enquête, convaincue qu'il reste des «manques à combler».

**Plongée dans une «histoire éparpillée»**  
 Pourtant, lorsqu'elle a commencé à se pencher sur le sujet, ce qu'on lui décrivait lui a paru être «d'une telle gravité» qu'elle a pensé qu'il avait déjà été traité, rembobine la journaliste de 33 ans, toujours très étonnée de voir à quel point l'affaire a été occultée. Plongée dans une «histoire éparpillée», elle fait la

rencontre «décisive» de Maialen Berasategui, historienne et chercheuse, spécialisée dans l'histoire des enfants et les rapports d'âge. Au début des années 2010, celle dont la mère a été pensionnaire, à 7 ans, d'un préventorium en Corrèze, et la grand-mère apprentie dans un préventorium au Pays basque, s'était elle aussi penchée sur l'affaire, collectant des témoignages terribles mais sans être en mesure de les publier. «Rencontrer Fanny a été un soulagement pour elle et pour moi», raconte Maialen Berasategui. Elle oriente la journaliste vers la documentation utile pour dessiner la trame derrière ces récits de vie. Articles de médecins, thèses en architecture, littérature syndicale des établissements, tout y passe pour «reconstituer le puzzle» de l'histoire sociale de ces lieux, détaille Fanny Marlier. Car la journaliste avait rapidement cerné l'enjeu : les dérives répondent à une «mécanique de violence systémique institutionnelle». La multiplication des témoignages, sur des périodes différentes et avec une diversité d'auteurs interroge «l'environnement institutionnel en lui-même», selon elle. «Le fait d'enfermer des enfants, pendant des mois, à des centaines de kilomètres de chez eux pose vraiment question», souligne l'autrice. Les établissements sur lesquels elle a concentré son travail se trouvent au Pays basque, en Corrèze mais aussi en Normandie. Ils s'appellent aérium, préventorium ou centres

héliomarins, tous sont des établissements de repos et de cure au grand air, principalement destinés aux enfants et aux adolescents menacés de tuberculose ou de rachitisme.

## «Plaquée de force sur le dos»

Ces lieux accueillent des enfants pour des traitements lourds, sans contact ou presque avec leurs parents. Grâce à l'apparition des premiers antibiotiques dans les années 50, puis des premiers vaccins, les familles les plus aisées suivent leur cure à domicile. Le critère social prend alors le pas sur l'aspect sanitaire. Dans son enquête, Fanny Marlier décrit ce qui s'apparente à un «business» dans l'envoi d'enfants

issus de classes populaires dans ces centres, pour des soins remboursés. «On a parfois des familles monoparentales, des veuves ou des familles précaires auxquelles on explique que ça va les soulager d'avoir leur enfant quelques mois loin de chez eux», explique la journaliste. Les arguments d'autorité des assistantes sociales ou des médecins font le reste. «Il y a une idée assez nette qui consiste à dire que séparer un enfant des classes populaires de ses parents, c'est moins grave», résume Maialen Berasategui.

Derrière les murs feutrés des pensionnats, la souffrance des enfants est un puits sans fond. Sur plus de 250 pages, Fanny Marlier dépeint les traitements qui leur sont réservés, leur terreur. «On m'aurait demandé : est-ce que tu préfères mourir? J'aurais répondu oui», résume dans un soupir Maurice, 11 ans à l'époque.

Dès leur arrivée, ces jeunes, à qui on avait promis de voir la mer ou de profiter du grand air, ont l'obligation de revêtir un uniforme, le plus souvent sans sous-vêtements. Les jouets, les livres, les photos personnelles sont confisqués. Isolés de leurs proches, les petits pensionnaires sont contraints de prendre des douches collectives et de faire leurs besoins à la vue de tous, puis sont entassés dans des grands dortoirs insalubres, propices à toutes sortes d'infections.

Les «cures de silence», ces très longues siestes avec l'interdiction de bouger en plein soleil, où la peau fi-



Brigitte Chelle-Baillet, ancienne pensionnaire victime de violences.

**«Exactement comme dans l'affaire Bétharram, il y avait déjà eu des lanceurs d'alerte. [...] Les violences ont été complètement ignorées par de nombreuses institutions.»**

Fanny Marlier  
 autrice de l'enquête



La résidence de l'Enfant-roi, à Hendaye, qui a accueilli des enfants dans les années 60. PHOTO ARCHIVES FAMILIALES D'YVELINE TACHON

nit parfois par brûler et cloquer, reviennent à de nombreuses reprises dans les récits. Brigitte Chelle-Baillet en garde de terrifiants souvenirs où elle se revoit «plaquée de force sur le dos» ou «frappée» si elle ne se tournait pas assez vite. Les douloureuses piqûres au sel dans le ventre ou les expérimentations médicamenteuses sont aussi légion. Lorsqu'ils tentent de prévenir leurs familles par courrier, les enfants sont censurés. Au quotidien, documente la journaliste avec une grande justesse et beaucoup de précision, les insultes, les intimidations et les violences physiques pleuvent pour un oui ou pour un non. Pour punir, le personnel soignant et les surveillants ont, entre autres, recours aux douches glacées, aux coups de balai. Il leur arrive aussi de maintenir la tête des enfants sous l'eau ou de les enfermer entièrement nus dehors ou dans les toilettes durant la nuit, notamment lorsqu'ils urinent dans leurs lits. Fanny Marlier a été particulièrement touchée par les témoignages de jeunes enfants contraints de «ravaler leur vomé» s'ils refusaient de manger.

Mus par ce que l'autrice décrit comme un «puissant instinct de survie», certains pensionnaires, parfois très jeunes, se rebellent et tentent de s'enfuir, loin du joug des adultes. «Contre l'injustice de leur sort et dans une énergie quasi vitale, certains entrent en résistance», analyse Fanny Marlier dans son ouvrage. C'est le cas de Brigitte Chelle-

Baillet. A tout juste 9 ans, l'enfant chétive, originaire du Gers, prépare minutieusement son évasion après s'être vue dans un miroir, sans se reconnaître. En vain. Le petit Jean, lui, réussit. A 6 ans, il s'échappe en

creusant un tunnel sous les grillages qui encerclent le parc du château. Des parents, alertés par des marques de violences ou l'état de santé dégradé de leurs enfants, les ont parfois enlevés de ces lieux.

Mais le plus souvent, quand ils n'accusent pas leurs enfants d'exagérer, les adultes ne se doutent pas un instant de leur calvaire. Le déni des pouvoirs publics de l'époque vient renforcer l'omerta qui entoure les pensionnats sanitaires.

Fanny Marlier documente aussi les conséquences de ces maltraitances, au premier rang desquelles figurent la déscolarisation et la régression des enfants, une fois de retour dans leur environnement familial habituel. Les cures sont synonymes d'un temps d'apprentissage réduit et les retards scolaires s'accumulent. Pour beaucoup, l'image de «cancre» leur colle à la peau. «Il y a aussi des comportements vraiment transformés comme des terreurs nocturnes, des enfants qui redévient énurétiques à 8 ou 9 ans, des troubles alimentaires, qui les poursuivent encore pour la plupart», remarque Fanny Marlier. Certains enfants sont tombés dans de lourdes dépressions après leur passage à L'Enfant-roi ou au Glandier en Corrèze. «Il y a des enfants pour lesquels ça s'est bien passé», veut nuancer Maialen Berasategui, mais parce qu'ils étaient dans des structures beaucoup plus familiales ou qu'ils étaient ados et que les rapports avec l'encadrement sont très différents.»

### «Le système n'a rien fait»

Pour beaucoup, l'expérience vécue à un (très) jeune âge dans ces centres a été enfouie. C'est le cas de Christo-

phe Gorski, archiviste passionné et improvisé, qui s'est souvenu de son passage à l'Enfant-roi à travers des flashs, en 2013, après un burn-out professionnel. «Pour moi, le livre de Fanny a été dur à lire, les témoignages me faisaient monter les larmes aux yeux et je devais m'arrêter régulièrement», dit-il aujourd'hui.

En 2020, Christophe Gorski est retourné à l'Enfant-roi, dont le bâtiment fait aujourd'hui partie d'un complexe de résidences Pierre et Vacances. Il y a loué un appartement, et a retrouvé l'air iodé qu'il aime tant. «C'est paradoxal, je sais, je m'y suis retrouvé chez moi. C'est peut-être une thérapie non avouée.» Avec ses blogs, au fil des années, il a pu recoller de nombreux morceaux, mais garde une question: «Pourquoi les monitrices se comportaient-elles comme ça envers les enfants?» Les récits concordants lui laissent penser qu'il y a eu des consignes. «Quelles étaient-elles? Qui les donnait?» s'interroge-t-il toujours, soixante ans plus tard. Avec ce livre, il estime que «la boucle est bouclée». Mais que faire de ces récits, quand on sait que les rares plaintes déposées par le passé sont restées lettre morte et que de nouvelles seraient aujourd'hui prescrites? Brigitte Chelle-Baillet, elle, «espère que cette enquête va libérer d'autres paroles d'enfants sacrifiés», comme elle a «libérée d'un poids». En Allemagne, où des établissements similaires ont existé, une association d'anciens pensionnaires s'active depuis 2021, pour faire reconnaître les victimes, obtenir des excuses de l'Etat et demander de la recherche sur le sujet, fait remarquer Fanny Marlier.

Pour Maialen Berasategui, la publication de cette enquête met en lumière l'importance des archives. «Il n'y a pas du tout de politique d'archivage systématique, regrette-t-elle, et quand j'ai appris que Le Glandier allait être vendu, j'ai écrit au département de Corrèze pour qu'ils récupèrent les documents sur place.» Plus compliqué quand il s'agit d'établissements privés, concède-t-elle. Fanny Marlier a aussi voulu battre en brèche l'idée que c'était «une autre époque». «Ce que je documente c'est que, exactement comme dans l'affaire Bétharram, il y avait déjà eu des lanceurs d'alerte, les violences n'étaient pas banalisées, mais elles ont été complètement ignorées par de nombreuses institutions.» En résumé, «tout le système autour aurait pu réagir et n'a rien fait».

En filigrane, l'ouvrage questionne le rapport entre adultes et enfants, dont la parole est régulièrement censurée, minimisée, invisibilisée. «Parce qu'ils ne sont pas âgés, on peut les contraindre à rester dans un endroit qui les fait souffrir. Ils n'ont aucun moyen de refuser. C'est la société qui les coince», observe Maialen Berasategui. Par ses recherches, l'historienne interroge le rôle des adultes, ceux qui, parfois, «placent des enfants en situation d'être abusés», «même avec la meilleure conscience du monde». Pour être entendus et crus, il leur a fallu grandir. ◆



La journaliste Fanny Marlier. PHOTO MARIE ROUGE. JC LATTÈS



LIBÉ.FR

**«Bien sûr que nous avons fêté cela !» : le cardinal Vesco raconte les coulisses du conclave**

L'archevêque d'Alger estime que le choix du nouveau pape était une «évidence». «Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas pris conscience dès le premier jour que c'était lui. Il a fallu ce moment mystérieux du conclave, ce rituel, cette atmosphère de prières», a-t-il raconté vendredi à *Libération*. PHOTO REUTERS



Jeudi, devant la cathédrale de Chiclayo, dont Robert Francis Prevost a longtemps dirigé le diocèse. PHOTO ERNESTO BENAVIDES. AFP

# Léon XIV : le Pérou célèbre un pape «plus péruvien qu'américain»

**En tant que missionnaire, le nouveau souverain pontife a passé une grande partie de sa vie dans le pays sud-américain, dont il a obtenu la nationalité en 2015. Une fierté immense pour de nombreux fidèles à Lima et Chiclayo.**

Par  
**AGATHE FOURCADE**  
Correspondante à Lima

**S**ur le parvis de la cathédrale de Lima, les fidèles ne cachent pas leur joie. «On était à la messe quand on l'a appris», racontent Esther et Eliana, tout emballées à la sortie de l'église jeudi soir. A la fin de l'office, le prêtre nous a dit

*Habemus papam et en plus il est péruvien ! Imaginez-vous !* À quelques pas, dans le vacarme des cloches qui sonnent à la volée pour saluer l'élection de Léon XIV, Isabella opine du chef mais, le cardinal Prevost ayant passé plus de vingt ans dans le pays, elle ajoute en riant : «Il est même plus péruvien qu'américain.»

Car s'il est né à Chicago, Léon XIV a partagé sa vie de prêtre entre le Pérou, Rome et les Etats-Unis, dont il semble ne guère apprécier aujourd'hui la politique et l'administration Trump. Envoyé après ses études, dans les années 1980, comme missionnaire au Pérou, il y reste une dizaine d'années. Il y revient en 2014 pendant près de dix ans, prend la nationa-

lité péruvienne et devient évêque de la cathédrale de Chiclayo, à 700 kilomètres au nord de Lima. «Le seigneur nous a offert un successeur de saint Pierre, et c'est un de nos frères qui est venu sur ces terres», a réagi son successeur à la tête du diocèse, monseigneur Edinson Cordova. Une affiche présente le nouveau souverain pontife accompagné de l'inscription : «Le pape a le cœur chiclayen !» Et à quelques pas de la cathédrale, un restaurant arbore fièrement une pancarte indiquant : «Ici a mangé le pape.»

**Peuple.** A Rome jeudi, les premiers mots du nouveau pape ont été en italien, mais très vite il a glissé une phrase en espagnol : «Si vous me permettez également un mot à

tous ceux qui se trouvent dans mon bien-aimé diocèse de Chiclayo, [...] là où un peuple fidèle a accompagné son évêque, partageant sa foi et a tant donné pour continuer à être l'Eglise fidèle de Jésus-Christ.»

Le missionnaire augustin Prevost s'investit dès son arrivée au Pérou auprès des communautés rurales. Ce qui lui a valu la médaille d'or de Santo Toribio de Mogrovejo, la plus haute distinction de l'épiscopat péruvien. Lors de son départ pour Rome en 2023, il avait adressé un dernier message à ses compatriotes péruviens : «Pendant trente-huit ans, avec quelques interruptions, j'ai été accompagné et j'ai eu la joie et la fierté de m'identifier au peuple péruvien. Cela fait huit ans que je suis à Chiclayo et ça me coûte de partir. [...] Je serai toujours près de vous.»

*de laisser tant de choses, de communautés, de personnes, et une Eglise qui vit vraiment la joie de suivre Jésus Christ. Je serai toujours près de vous.*

L'image qui reste de lui au Pérou est celle d'un homme proche du peuple. En 2017, il a défendu les victimes du conflit armé qui a profondément marqué le pays entre 1980 et 2000, se déso-

**«Cela fait huit ans que je suis à Chiclayo et ça me coûte de partir. [...] Je serai toujours près de vous.»**

Léon XIV en 2023

lant du peu de repentir de l'ancien président Alberto Fujimori, condamné pour crime contre l'humanité.

A Lima, on espère que Robert Francis Prevost continuera de se préoccuper du Pérou, actuellement touché par une grave crise sécuritaire. «Je voudrais qu'avec lui le Pérou change, que le pays soit moins violent, et que le pape intervienne auprès des autorités en ce sens», implore Margarita venue se promener sur la place principale de la capitale. Avec la perspective de la présidentielle de 2026, la moindre parole – ou même le silence – du pape sur la situation de son pays d'accueil pourrait influencer le scrutin dans un pays où plus de 66% de la population se déclare catholique.

**«Accolade».** Une polémique, pourtant, est remontée à la surface à l'annonce de son élection, rappelée par *El País* : en 2022, une plainte est déposée contre Prevost par trois Péruviennes qui accusent l'évêque de ne pas avoir lancé d'enquête après leur dénonciation de violences sexuelles. Certains spécialistes de l'Eglise péruvienne estiment que ces accusations avaient été montées de toutes pièces pour lui nuire. L'affaire n'a en tout cas pas empêché le pape François d'appeler Prevost auprès de lui au Vatican en 2023 pour lui confier un important ministère. Cela n'a pas empêché non plus la très impopulaire présidente péruvienne Dina Boluarte de s'enorgueillir dans un court message vidéo, jeudi soir : «Au nom du gouvernement et du peuple péruvien, nous exprimons notre immense joie et nous envoyons une accolade fraternelle à sa sainteté Léon XIV.»

A la sortie de la cathédrale de Lima, un couple de touristes argentins observe l'agitation des fidèles d'un œil amusé, mais met gentiment en garde les Péruviens : «C'est merveilleux mais regardez ce qu'il s'est passé pour nous avec le pape François. C'était un Argentin d'un pays très catholique, mais il n'est jamais revenu nous voir.» C'est la question que tous se posent au Pérou : Léon XIV reviendra-t-il un jour dans le pays où il a passé un tiers de sa vie ?

**L'HISTOIRE DU JOUR**



LIBÉ.FR

### «Maman, mes Dum-Dums sont là» : un garçon de 8 ans commande 70 000 sucettes sur Amazon

Un colis. Puis, un autre. Et encore un autre... En tout, l'homme empile 22 cartons sur le palier de cette famille du Kentucky (Etats-Unis). Plus de 220 kilos de sucrerie. Liam voulait organiser un carnaval pour ses amis mais a vu les choses en un peu trop grand, contraignant sa mère à régler 4 200 dollars (3 700 euros). Récit sur Libération.fr PHOTO AP

## ÉTATS-UNIS

**145 % → 80 %**

**Le président américain a estimé vendredi qu'une baisse des droits de douane sur les produits venus de Pékin,** des 145% actuels à 80%, lui semblait «juste». «La Chine devrait ouvrir son marché aux Etats-Unis, a également déclaré Donald Trump sur son réseau, Truth Social. Ce serait tellement mieux pour eux! Les marchés fermés ne fonctionnent plus!» La Chine et les Etats-Unis doivent se réunir ce week-end en Suisse pour jeter les bases d'une négociation commerciale, une première depuis l'imposition de droits de douane exorbitants sur les produits chinois et la riposte de Pékin. (avec AFP)

### Trump demande à la Cour suprême de révoquer le statut légal de plus de 530 000 immigrés...

L'administration Trump a demandé jeudi à la Cour suprême de l'autoriser à révoquer le statut légal de 532 000 immigrés vénézuéliens, cubains, nicaraguayens et haïtiens présents au Etats-Unis. Ceux-ci bénéficiaient, jusqu'à son interdiction par le président américain, d'un programme spécial institué sous Joe Biden qui autorisait les ressortissants de ces quatre nationalités à résider dans le pays pour deux ans, en raison de la situation des droits humains dans leurs pays respectifs. Le 14 avril, une juge fédérale de Boston avait toutefois suspendu l'annulation de ce programme. Mais l'administration Trump, à majorité conservatrice, souhaite court-circuiter cette magistrate, l'accusant «d'empêtrer sur les prérogatives du pouvoir exécutif dans la gestion du système d'immigration». Depuis son retour au pouvoir et malgré sa lutte effrénée contre l'immigration clandestine, Donald Trump voit son programme d'expulsions massives contrecarré ou freiné par de multiples décisions de justice. (avec AFP)

### ... mais accueille à bras ouverts les Blancs d'Afrique du Sud, considérés comme discriminés

Les Etats-Unis accueillent bien des réfugiés, mais pas n'importe lesquels. Au rayon des exceptions acceptées par l'administration Trump, les Afrikaners, la principale communauté blanche d'Afrique du Sud, descendants de colons néerlandais arrivés dans la région il y a trois siècles, pour lesquels Washington fait une exception à son implacable politique anti-immigration. De quoi nourrir l'inquiétude de Pretoria, qui a fait partie de sa «préoccupation». Selon le média américain NPR, les Etats-Unis accueilleront 54 réfugiés afrikaners lundi, conséquence directe du décret signé par Donald Trump en février autorisant la création d'une procédure d'asile accélérée pour les membres de cette communauté que le milliardaire estime «victimes d'une discrimination raciale injuste». Trump prend le prétexte d'une loi sud-africaine, votée le 23 janvier, permettant la saisie de terres, parfois sans indemnisation, pour «promouvoir l'inclusivité et l'accès aux ressources naturelles». (avec AFP)

## Traité de Nancy: Paris et Varsovie resserrent les rangs

Pour souligner le rapprochement avec Varsovie, Paris n'a pas lésiné sur les symboles. Vendredi, en cette journée de l'Europe, Emmanuel Macron et le Premier ministre polonais, Donald Tusk, se sont retrouvés à Nancy, ville d'accueil de Stanislas Leszczynski, ancien roi de Pologne exilé en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour signer un «traité d'amitié et de coopération renforcé». L'objectif, indique l'Elysée, est de «consacrer une relation européenne devenue particulièrement dense» et de «renforcer le partenariat bilatéral en matière de sécurité, de défense, d'infrastructures et d'énergie». Dans un contexte européen particulièrement troublé, à la

fois par la guerre en Ukraine et les menaces américaines de désengagement du continent, la disposition clé du traité est militaire. «Pour moi, la question la plus importante est celle des garanties mutuelles de sécurité. Cette clause de soutien mutuel en cas d'agression contre l'un de nos pays est l'essence même de ce traité», a souligné Tusk. Pour la Pologne, l'intérêt pour les dispositions de défense européenne marque une forme de revirement. «L'exécutif précédent [mené par les nationalistes conservateurs de Droit et Justice, ndlr] estimait que la base de la sécurité nationale devait être l'Otan et la relation avec

les Etats-Unis. A l'inverse, le gouvernement de Tusk ne néglige pas Washington mais se tourne aussi vers d'autres partenaires européens, comme la France, mais aussi la Suède ou les Pays-Bas», explique Lukasz Maslanka, chercheur au Centre pour les études orientales. Le traité de Nancy arrive à un moment de convergence entre les deux pays. Avec l'arrivée au pouvoir de Donald Tusk fin 2023, la Pologne a repris toute sa place sur la scène diplomatique européenne. En matière de sécurité, elle est l'un des leaders incontestables du continent: Varsovie dépensera cette année 4,7% de son PIB pour la

### RÉCIT

### «Ces élèves n'ont plus vocation à être accueillis dans le lycée du Golfe de Saint-Tropez.»

#### LE RECTORAT DE L'ACADEMIE DE NICE

Deux lycéens de seconde scolarisés dans le lycée du golfe de Saint-Tropez, mis en cause pour «un comportement totalement inapproprié», ont été de nouveau exclus de leur établissement, a annoncé le 7 mai le rectorat de l'académie de Nice dans un communiqué relayé par la ministre de l'Education nationale, Elisabeth Borne. D'abord exclus en novembre pour des faits de harcèlement, ils avaient été respectivement réintégrés en janvier et en avril. Une décision assortie d'un sursis qui avait suscité l'incompréhension. Au point que près de 100 des 120 profs de l'établissement avaient fait grève le 5 mai. Le mouvement de mécontentement avait reçu le soutien de l'ex-ministre de l'Education Gabriel Attal. «Agir pour que ce soit aux harceleurs de changer d'établissement et non plus aux harcelés, avait réagi le député sur X. C'était ma première décision en tant que ministre de l'Education nationale, prise par décret dès l'été 2023. [...] Le harcèlement scolaire tue. Alors je le demande: ne revenons pas en arrière sur les progrès immenses réalisés ces derniers mois.» Une sortie à laquelle a répondu fermement sa successeure: «Cher Gabriel, le plan interministériel que j'ai lancé [...] et que tu as mis en œuvre [...] se poursuit. Il est entre de bonnes mains, je te rassure!» Selon Ici (ex-France Bleu), les deux ados, âgés de 15 et 16 ans, devraient être finalement rescolarisés dans un autre établissement. D'après l'avocat des lycéens mis en cause, la victime désigne ses agresseurs comme «chefs de file» d'un harcèlement composé de «bruits d'animaux» et de «gamineries» et déplore «un emballement de la machine administrative et disciplinaire». Quant au nouveau «comportement totalement inapproprié», M<sup>e</sup> Sefen Guez Guez assure que les deux lycéens «ne sont pas capables de savoir de quoi il est question».



### Surtourisme L'accès aux falaises d'Etretat restreint par la mairie

Victimes de leur succès. Les falaises d'Etretat, qui attirent près d'1,5 million de touristes chaque année, payent au prix fort leur popularité. La municipalité a ainsi pris, le 28 avril, un arrêté interdisant l'accès à certains sites très prisés des promeneurs, sentiers de falaises ou plages menacées d'éboulement. Parmi les sites, le fameux tunnel du «Trou à l'homme» qui traverse la falaise, dans lequel des imprudents se retrouvent régulièrement piégés lorsque la marée remonte. Les contrevenants sont passibles de 135 euros d'amende, plus le remboursement des frais engagés pour les secours. PHOTO HANS LUCAS

### Extrême droite Les néofascistes du «C9M» vont défilé ce samedi à Paris

Il y a quatre-vingts ans, le régime nazi s'effondrait. Un triste anniversaire pour le «Comité du 9 mai», ou C9M, des nostalgiques de la dictature génocidaire qui défilent chaque année à Paris autour du 9 mai. L'an passé, la manif avait rassemblé au moins 800 militants, venus de toute la France et d'au-delà, transformant le temps d'une journée la Ville lumière en capitale mondiale des suprémacistes blancs. Après son interdiction initiale par la préfecture de police de Paris, la manifestation de cette année, prévue ce samedi dans le VI<sup>e</sup> arrondissement, a finalement été autorisée par la justice.

# IDÉES /



Sarah Vanuxem (au 1<sup>er</sup> plan) avec Nicolas Mémain et Julie de Muer en chemin vers le quartier la Batarelle de Marseille lors du repérage du GR2013 en avril.

## A Marseille, balade avec ces arpenteurs en lutte contre la privatisation des collines et sentiers

**Voilà plus d'une dizaine d'années que des membres du bureau des guides explorent la ville. Ce jour-là, ces marcheurs écolos avaient invité la juriste Sarah Vanuxem pour laquelle il est essentiel de faire du droit de déambuler une «revendication d'écologie politique».**

Par

**NICOLAS CELNIK**

Envoyé spécial à Marseille

Photos

**GEOFFROY MATHIEU**

«C'est privé, là, ou pas?» Conciliabule : nos guides déplient leurs cartes et comparent les indications. Nous ne sommes que sur les collines qui surplombent Marseille, et c'est en consultant le cadastre que l'un d'eux parvient à établir : «Ah oui ! on est en plein milieu de la propriété !» Cela explique les ronches suspicieuses d'un septuagénaire bien mis, polo et lunettes de soleil, qui se demande qui est ce petit groupe de promeneurs qui a pris son pique-nique sous ses fenêtres.

Les membres du bureau des guides commencent à avoir l'habitude de ce genre de réactions. Voilà plus d'une dizaine d'années que cette bande de «poètes qui marchent», comme ils aiment à se décrire, arpente les sentiers urbains pour explorer différents pans de la ville : les infrastructures industrielles, la redécouverte d'un ruisseau disparu ou une visite des bureaux de vote des quartiers aisés qui ont enregistré plus de 50% des bulletins en faveur du Rassemblement national aux législatives.

### L'ÉVOLUTION DES LOIS

L'objectif de la marche du jour est différent : il s'agit de suivre avec les pieds l'évolution des lois. Dans *Du droit de déambuler* (Wildproject,

2025), la juriste Sarah Vanuxem, qui travaille avec le collectif et fait la visite en notre compagnie, constate que le droit occidental moderne menace la liberté de se promener à travers le territoire. Plus précisément, elle fait remarquer que la loi du 2 février 2023 «visant à limiter l'en grillage» a créé une infraction d'intrusion humaine dans les espaces naturels privés – autrement dit, qu'il suffit à un propriétaire de forêt de planter des panneaux indiquant qu'il s'agit d'une propriété privée, pour que le promeneur qui s'y trouve commette une infraction pénale. Il n'en a pas fallu plus pour que des parcelles s'enclosent à tour de bras : 750 hectares dans les Hauts de Chartreuse, 1100 hectares dans les Alpes-Maritimes – et on peut penser

que ce n'est qu'un début, lorsque l'on sait que 75% des espaces forestiers sont des terrains privés.

### UN USAGE COMMUN

Sur les hauteurs du quartier de la Batarelle, pour l'instant, ce ne sont que quelques pâtés de maisons, et les espaces naturels des collines qui mènent au lotissement, qui sont interdits aux promeneurs. Sarah Vanuxem observe un panneau routier qui indique un sens interdit à tous les conducteurs n'appartenant pas à la copropriété : «Le droit de s'enclouer a longtemps été interdit», fait-elle remarquer. *Ce genre d'interdictions contemporaines n'a, en réalité, rien de naturel.* Dans son livre précédent, *la Propriété de la terre* (Wildproject, 2018), elle appelle

A Château Gombert, dans le 13<sup>e</sup> arr. de Marseille.

Vue sur Marseille depuis le quartier de la Bataille.

lait à redéfinir le droit de propriété comme un droit d'habitation, de sorte que les choses demeurent dans un usage commun et qu'un propriétaire ne puisse plus sur un caprice mettre un terme à un sentier de randonnée emprunté depuis des centaines d'années. La proposition est audacieuse, compte tenu du «culte rendu à la propriété privée [en France], comprise comme droit d'exclure et repousser autrui». Mais elle est rendue urgente alors que Marseille est l'une des villes où le phénomène de privatisation des espaces publics creuse un fossé entre les différentes strates de la population.

#### OUTIL D'ÉDUCATION

Pour Sarah Vanuxem, il est essentiel de faire du droit de déambuler une «revendication d'écologie politique»: car qui ne peut plus déambuler ne peut plus choisir comment il vit sur un territoire. Plusieurs pays reconnaissent un droit d'accès à la nature (Suède, Norvège, Finlande, Ecosse, Estonie, Autriche, etc.), mais pas la France. Pour justifier qu'il est important de défendre le droit de déambuler, Sarah Vanuxem remonte aux analyses formulées par Michel Foucault sur la création d'un délit de vagabondage après la Révolution française. Elle rappelle que si les vagabonds, qui participaient autrefois à la vie du pays en véhiculant biens et informations de plaines en vallées, ont été si sévèrement réprimés, «c'est parce que l'errance représentait désormais un risque ou péril pour les bourgeois et leurs biens qu'il convenait de la réduire». La criminalisation du vagabondage a aussi été une manière de punir l'inactivité des vagabonds, appelés à participer à l'effort industriel de la nation. «A présent que l'objectif de croissance économique [est] discuté, le vagabond ne devrait-il pas retrouver sa fonction sociale d'antan?» fait mine de s'interroger Sarah Vanuxem. La

disparition des sentiers derrière les barrières et les panneaux interdisant l'accès aux propriétés privées peut être perçue comme une volonté de supprimer ces comportements marginaux de l'espace public: pour circuler, on prend une voiture, et on ne s'amuse pas à vadrouiller au gré du vent. À Marseille, cela aboutit concrètement à la disparition du glanage, pratique consistant à collecter des plantes comestibles le long des promenades pour s'en nourrir ou les vendre sur un étal au marché de Noailles. Certains des membres du bureau des guides profitent des opulentes

récoltes lors de leurs marches pour assurer une forme d'autosuffisance: ils organisent un atelier avec le fast-food autogéré l'Après-M pour confectionner des sauces à partir de coquelicots récoltés dans les friches urbaines. Or «ce droit de vivre de manière frugale ne saurait s'exercer sans ces droits d'affouage [de récolte du bois, ndlr] ou de glanage» que Sarah Vanuxem essaie de défendre. Pour la bande d'explorateurs du bureau des guides, l'analyse juridique de Sarah Vanuxem et les entraves qui s'accumulent au fil des années sur les chemins sont autant d'incitations à utiliser la randonnée

urbaine comme un outil d'éducation populaire pour revendiquer un droit à l'arpentage. Cela nécessite un peu d'astuce, de savoir lire le cadastre pour repérer le chemin communal large comme une charrette et mangé par les herbes folles par où se faufiler, mais aussi de transporter avec soi quelques clés génériques pour s'ouvrir des portes ou démonter des grilles pour emprunter des boyaux, voire de pouvoir deviner le code du cadenas à partir de l'âge du propriétaire des lieux - et, surtout, de solides talents de négociateur pour gérer les rencontres avec les propriétaires courroucés. Mais Julie de Muer, «conteuse urbaine» et cofondatrice du bureau des guides, maintient que la pratique de la marche est une activité essentielle à bien des égards: «On pratique, en conscience, une marche urbaine un peu punk, un peu "reclaim", qui permet par exemple aux habitants des quartiers Nord de se poser des questions sur la place qu'ils occupent dans la ville et leur relation au patrimoine qui les entoure.»

Au terme d'une journée à arpenter les collines, dans des conditions plus ou moins faciles, des liens se font, des discussions se nouent, des personnes qui ne se parlaient pas en temps normal s'ouvrent les unes aux autres. Des membres de la chambre d'agriculture du département se sont laissés convaincre que l'agriculture urbaine avait de l'avenir: résultat, plusieurs programmes ont été lancés ces dernières années. Le parcours du jour épouse en partie le tracé d'un sentier de grande randonnée 2013 réalisé par l'équipe du bureau des guides, qui s'étend sur 360 kilomètres à travers 36 communes autour de Marseille. Le photographe Geoffroy Mathieu, qui cosigne l'ouvrage avec Sarah Vanuxem, a piloté un passionnant «Observatoire photographique du paysage du GR2013», sorte de *Cent vues du mont*

*Fuji* actualisées chaque année pendant dix ans en cent points du parcours. Les efforts fournis par le bureau des guides pour créer ce sentier ont permis à ses membres de se rendre compte de «l'énergie qu'on doit déployer pour ouvrir ces chemins et les maintenir», pointe Julie de Muer. A l'heure où la société se déplace vers le monde numérique, on se rend compte que ces enjeux-là nécessitent d'être sur le terrain, et que ces liens ne peuvent pas se créer en envoyant de simples mails».

#### «ARRIÈRE-PAYS»

Le groupe s'arrête en haut des monts de l'Etoile. Nous ne sommes qu'à une trentaine de minutes de bus du centre fourmillant de Marseille, et pourtant cette friche a un goût de plein air, tantôt garrigue, tantôt bocage normand. Le jaune pétillant des mimosas contraste avec le violet éclatant des arbres de Judée et deux milans noirs planent tranquillement dans le ciel. Plus loin, de l'autre côté de quelques petits terrains agricoles, on devine des lotissements récents, puis les hautes silhouettes des quartiers Nord, et, tout au bout, juste avant la mer, la tour CGA-CGM. «On a ici une vue sur toute la diversité des formes d'habitats de cet arrière-pays qui a longtemps accueilli beaucoup d'infrastructures industrielles», décrypté Julie de Muer. Et si l'on peut contempler des parcelles de maraîchers plutôt que de nouveaux lotissements, c'est notamment parce que des collectifs de citoyens qui ont préfiguré la création du bureau des guides ont réussi à «résister et fissurer les projets d'urbanisation» de la zone, précise Julie de Muer. Si personne n'avait voulu déambuler ici, toutes ces collines verdoyantes enchaînées dans le tissu urbain auraient disparu sous le béton. Une bonne raison pour enfiler ses chaussures de randonnée. ♦



La juriste Sarah Vanuxem dans le quartier la Bussière.

# IDEES/

## ÉCRITURES



Par  
**LOLA LAFON** Ecrivaine

## Face à l'amas de nos solitudes

**Pourquoi scrollons-nous sans cesse et sur tous les continents ? On dérive sur un océan pollué d'images décousues. On s'enveloppe dans un patchwork qui ne protège ni ne réchauffe. Est-ce si surprenant ?**

**A**vez-vous la curieuse impression qu'il ya moins de chips qu'avant dans votre paquet favori ? C'est vrai.

Les chips, comme les yaourts ou les jus d'orange font désormais l'objet d'une discrète *shrinkflation* ou, en français, une «réduflation» : la «stratégie commerciale qui consiste à réduire la taille, la quantité ou la qualité d'un produit pour ne pas augmenter ou limiter l'augmentation de son prix». Une stratégie qui consiste, aussi, à ajouter du vide dans l'emballage.

Si le vide se définit par le manque, puisque c'est ce qui ne contient rien, le voilà qui pèse son poids. Le capitalisme aura au moins réussi ce tour de prestidigitation : faire du vide, comme de tout le reste, un produit. Lui fixer un prix. On le paye, on le consomme, on s'en nourrit. Il chemine à nos côtés depuis toujours, le vide, cet évanescence compagnon de vie. Enfant, on l'a traqué : on a appris à écrire en remplaçant bien la page, sans sauter de ligne, sans laisser «du blanc». On les a redoutés, les dimanches après-midi où il prenait ses aises, le vide, cet ennui.

Aujourd'hui, pour dire le vertige d'un quotidien lourd de petits riens, on dit qu'on est vidés. Alors, on se met en quête de nouveaux espaces à arpenter, d'histoires et d'images qui rempliraient ce sentiment de vacuité, de solitude. Seuls et trop nombreux, on fait foule aux pieds des

voltans, on fait la queue devant le Mont-Blanc. On surpeuple tant et tellement d'îles, de Formentera à Corfou. On s'y rue, des chasseurs en quête d'un rien magique. Insupportables les uns aux autres, chacun se sentant de trop, chacun, aussi, persuadé que c'est l'autre qui l'est, de trop, on se pousse du coude, on se heurte, exaspérés du moindre contact avec ceux qui ne nous ressemblent pas assez, agacés par ceux et celles qui nous ressemblent trop.

On voudrait être seuls, mais on tremble de l'être. On a en commun la peur du vide, et tellement faim, aussi, mais de quoi ? Tellement peur du vide qu'on y plonge, seuls et réunis, déçus de tous les paysages.

D'un geste du pouce, on fait apparaître sur l'écran le catalogue des possibles : on fait défiler une recette de crumble, un massage détoxifiant et holistique, un chien qui parle avec l'accent italien, un maillot de bain gainant, un dermatologue vantant les bienfaits du sperme de saumon. On scrolle.

Le vide a rendu l'âme. Et il a ressuscité en stories. Le vide s'est transformé en une déchetterie planétaire où s'entassent des objets insensés, des discours décousus, des injonctions contradictoires. Cet amas est un rébus, celui de nos solitudes. «Les gens feront n'importe quoi, peu importe l'absurdité, afin d'éviter de faire face à leur propre âme», écrivait Carl Jung. A-t-on réussi ? L'a-t-on enfin semée, cel-

le-là, l'âme ?

Ce «n'importe quoi» auquel on s'adonne avec constance et passion est un symptôme mondial ; nous scrollons sur tous les continents. On dérive sur un océan pollué d'images décousues. On s'enveloppe dans un patchwork qui ne protège ni ne réchauffe.

Il m'arrive, comme à vous, de me dire qu'à mon âme chiffonnée je peux bien offrir quelques *stories* encore, ces histoires de chiens adorables déguisés en grenouille qui font du skate.

«Histoire» vient du grec, *historia* : «recherche, connaissance acquise par l'enquête, récit». De quoi les *stories* sont-elles le récit ? Que disent-elles de nous ? Quel est le résultat de l'enquête ? Qu'on est prêts à tout pour qu'on nous change les idées. Quitte à en avaler de bien rances, entre deux chatons : discours masculinistes, *tradwives* trumpistes, *girlboss* ultralibérales, enfants promouvant l'image de leurs parents et vice versa.

Il y a, il est vrai, beaucoup moins de chips dans les paquets. Il y a, ces temps-ci, beaucoup moins de possibles horizons. Beaucoup moins d'illusions. Pas mal d'espoirs en chute libre. Il n'est pas vraiment surprenant qu'on choisisse d'être sous perfusion quasi permanente d'anesthésiques virtuels. Mais si scroller est un nouveau langage, alors, peut-être est-ce un signal de détresse, un code Morse qu'on se lance les uns aux autres dans le vide : Save Our Souls. SOS. ◁

## HÔTEL EUROPA

Par TERREUR GRAPHIQUE



# CLUB LIBÉRATION

Libération

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux priviléges et invitations.

## Nicolas Bedos recadré par Paul de Saint Sernin : à qui profite la honte ?

Quand l'humoriste humilie le réalisateur, soutient-il les victimes de violences sexuelles, ou reproduit-il un geste masculiniste ? Le débat agite les féministes.

**S**amedi 3 mai, le réalisateur Nicolas Bedos, condamné en octobre 2024 à un an de prison, dont six mois sous bracelet électronique pour avoir agressé sexuellement deux femmes en 2023, était l'invité du talk-show hebdomadaire présenté par Léa Salamé, *Quelle époque !* sur France Télévisions. Le motif premier de cette venue, dont la dimension événementielle a été rapidement soulignée par la présentatrice, tenait à la sortie mercredi 7 mai de *la Soif de honte*, 300 pages d'introspection et confessions du condamné – qui n'a pas fait appel du jugement – publiées aux éditions de l'Observatoire. Mais attention, a alerté Léa Salamé en introduction, usant de mille pincettes. Pas question d'offrir ici à un agresseur la possibilité de faire la promotion de son livre. C'est «parce qu'il apporte quelque chose au débat post-#MeToo» que la journaliste justifie l'invitation, après avoir confié que celle-ci avait fait débat en interne. Car *la Soif de honte* ne consisterait pas, poursuit-elle, à un énième pamphlet anti-#MeToo revanchard et pleurnichard, dénonçant les dérives du mouvement, ces «femmes hysteriques» ou une «chasse à l'homme». C'est un livre «qui fait réfléchir les hommes», dans lequel Nicolas Bedos «dit des choses», insiste Salamé, qui soutient avoir vu «changer» le réalisateur.

### «Les VSS comme un marchepied»

Ce n'est pas tant la suite, soit une petite demi-heure entre réquisitoire, plaidoyer, séance psy, ego trip et mea culpa, qui choque certaines spectatrices, que la séquence finale. L'humoriste Paul de Saint Sernin, planté dans le

public, prend alors à partie le réalisateur condamné pour l'informer d'une décision qu'il vient de prendre, sans le consentement de l'intéressé : l'argent récolté grâce aux ventes du livre sera reversé à une association de victimes (de violences sexistes et sexuelles). Semi-grimaçant et regard décontenancé, Bedos rétorque : «C'est sérieux ce qu'on dit là.» Comble de la gêne, Saint Sernin se sent obligé de sous-titrer sous les rires sa propre blague : «C'était une manière de te montrer que c'est important, le consentement.» Certes, les confidences de l'acteur ont pu attendrir ou rebouter le public, notamment en fonction de son âge, anticipe Bedos au cours de l'échange. Mais c'est le dispositif même de l'interview qui insupporte parfois, notamment le collectif MeTooMedia qui déplore sur Instagram : «Les accusés gardent la parole, les victimes restent dans l'ombre. Offrir du temps d'antenne, c'est un choix éditorial. [...] C'est de la complaisance et de l'impunité.»

### «Mécanique huilée du patriarcat»

Même tacle chez l'essayiste Valérie ReyRobert : «Bedos, avec ce livre, réalise une vraie performance : gagner de l'argent, obtenir un capital sympathie pour sa performance, regagner sa place. On n'est plus dans la négation des VSS. Les revendiquer sert de marchepied», écrit-elle dans un post Instagram liké par des figures comme l'écrivaine Camille Kouchner, l'humoriste Océan, l'actrice Judith Godrèche, la journaliste Nadia Daam ou le militant Cyril Dion. Et l'association féministe #NousToutes. Valérie Rey-Robert va un cran plus loin. Au-delà de

s'insurger contre la «violence» initiale de l'invitation d'un agresseur, et contre l'invisibilisation des victimes dans l'échange, l'autrice de *Une culture du viol à la française* (Libertalia, 2019) fait part comme de nombreuses internautes de la gêne et du malaise ressentis devant la blague balancée par Saint Sernin. «Le discours autour des VSS et du consentement devient une monnaie d'échange symbolique : ici, pour prouver sa vertu en direct», fustige l'essayiste. «La perversité de la séquence» réside à ses yeux dans le «prestige moral» accumulé par l'humoriste, qui mobilise les violences sexuelles pour asseoir sa propre domination sur Nicolas Bedos, en l'humiliant, «sans remettre en cause la structure médiatique qui profite de la polémique». A l'opposé, la philosophe Camille Froidevaux-Metterie s'indigne, quant à elle, d'une telle réaction. «Plutôt que de se réjouir de ce qu'un homme affirme enfin qu'il se désolidarise de ses congénères, on lui reproche de tirer la couverture féministe à lui, de reproduire le geste viriliste (humiliant)», écrit-elle sur Instagram. «Tant que les féministes continueront de tirer à boulets rouges sur les rares hommes qui prennent position dans les médias et sur le terrain, contre le sexism et les violences, poursuit l'autrice de *Un corps à soi, elles nourriront la mécanique huilée du patriarcat qui veut que les hommes se tiennent les coudes et ne tirent jamais dans leur bataillon.*»

On pourrait voir les choses autrement : au terme de la séquence, ce n'est pas tant entre Bedos, Saint Sernin et les «bataillons» masculins, agresseurs ou innocents, que règne la zizanie. Mais plutôt dans les milieux féministes, où la place des «alliés» reste en chantier – pour employer, au lieu d'un lexique guerrier, celui de la construction.

CLÉMENCE MARY



### EXPOSITION - Biennale internationale Design Saint-Etienne 2025

La Biennale internationale Design Saint-Etienne 2025, c'est 425 projets, de 275 designers et 350 étudiants, dans 9 expositions et sur 2 sites : la Platine de la Cité du design et les halles Barrouin. C'est aussi six week-ends gratuits de spectacles insolites.

5 × 2 places à gagner du 22 mai au 6 juillet, la Platine de la Cité du design et les halles Barrouin



### SPECTACLE - «Sous ma terre il y a de l'eau» de Johanna Faye

Dans la solitude d'un intérieur, une femme navigue et creuse dans son intime, vivant ses émotions sans concession. La nouvelle création de Johanna Faye, artiste polyvalente, active dans de nombreux domaines artistiques, notamment la danse, le théâtre, la poésie, la scénographie, le stylisme, le tatouage et la cuisine.

5 × 2 places à gagner, le 28 mai à 19h30, Chaillot - Théâtre national de la Danse



### FESTIVAL - Jazz sous les pommiers

Jazz sous les pommiers à lieu tous les ans à Coutances et soufflera sa 44<sup>e</sup> bougie du 24 au 31 mai. Le festival propose «des jazz pour des publics» en offrant toute la gamme de cette musique et de ses métissages (blues, soul, funk, latino-jazz, électro, gospel, klezmer, swing, etc.)

5 × 2 places pour le concert de Gonzalo Rubalcaba, Chris Potter, Larry Grenadier & Eric Harland le 29 mai, salle Marcel-Hélie, Coutances



### SPECTACLE - Association des Clous-Rémi Luchez - «Cloche»

Cloche est un travail sur l'invisible, sur ce qui existe malgré nous. C'est une promesse autant qu'une chute. Cela concerne le vide et tout ce qui se dérobe. Il y aura des balises pour vous guider. Tout ira bien, je vous le promets. Il y aura la musique. Il y aura le rythme.

5 × 2 places à gagner le 5 juin à 20h30, la Comète-scène nationale, Châlons-en-Champagne, dans le cadre du festival Furies du 3 au 8 juin

Pour en profiter, rendez-vous sur : [www.liberation.fr/club/](http://www.liberation.fr/club/)

# IMAGES/

# Leigh Bowery Trash et paillettes

**Provocateur ébouriffant, apôtre du kitsch et de l'excès, le styliste-performeur, mort du sida à 33 ans, a marqué la nuit et la mode londoniennes de sa patte inclassable. La Tate Modern lui rend un hommage flamboyant.**

Par **LELO JIMMY BATISTA**  
Envoyé spécial à Londres

**C**atcheur fantôme en combinaison brodée de motifs floraux et jupe plaqué or, momard ricanant en robe à tournure en taffetas, femmes obèses hilares et nues aux yeux exorbités, jets de paillettes par l'anus, joues creusées à coups d'agrafes, fesses, poils, pénis, entrejambes, fourrures et latex jusqu'à plus soif, punk et house music à fond tout le temps. On imagine le choc, la sensation d'euphorie, de désordre ou d'épouvante d'une personne qui débarquerait à l'exposition consacrée à Leigh Bowery qui se tient à la Tate Modern de Londres jusqu'à fin août, sans rien savoir du bonhomme et de son parcours. Leigh Bowery c'est un peu Divine qui se serait glissé dans la combinaison du Jacques Villeret de *la Soupe aux choux*, un Fantomas corrigé par Fellini, la dame du radiateur d'*Eraserhead* qui se serait fait la plus belle pour aller danser.

#### **Physionomie tapageuse**

En France, Leigh Bowery reste criminellement méconnu. En Angleterre, c'est un point de repère, un modèle, le représentant d'une lointaine aristocratie, qui compte parmi ses disciples Alexander McQueen, Vivienne Westwood, Boy George, Anohni, Lady Gaga, John Galliano et David LaChapelle. Styliste, per-

former, mannequin, personnage de la nuit londonienne, musicien, artiste, ce Casimir trash et sexy refusait par-dessus tout qu'on lui colle des étiquettes ou l'enferme dans une case - «*En me définissant, vous me détruisez*», déclarait-il. Il travaillait l'être humain comme le sculpteur travaille la terre, en se débarrassant de toutes ses limites, conventions et rituels, en repartant à zéro et le reconstruisant à coups de tensions, paradoxes et robes cagoules en hermine. Leigh Bowery était inimitable, instantanément reconnaissable, pourtant toujours un autre - il aurait préféré être enterré vivant que d'être aperçu deux fois avec le même accoutrement, le même maquillage. Pas par coquetterie mais parce que ce qu'il créait devait toujours rester vivant. Et ce qui se crée de vivant, le temps, la mode, les médias et la culture l'emprisonnent puis le tuent. Personne n'aurait Leigh Bowery vivant. Son parcours serait à cette image, rapide, excessif, fulgurant - il mourra jeune, du sida, à 33 ans.

Né en 1961 à Sunshine, une petite ville de la banlieue de Melbourne en

Leigh Bowery  
Session 7 Look 37  
June 1994  
de Fergus Greer.  
PHOTO COURTESY  
MICHAEL HOPPEN  
GALLERY



JOE HUMPHREYS

Australie, il se lance dans des études de stylisme avant de tout plonger pour aller s'installer à Londres et vivre là où le punk est en train de bombarder sur les consciences un message crucial: tout est possible et à la portée de tous, dès maintenant. Au moment où

Bowery pose ses valises en Angleterre, le punk n'est plus qu'un souvenir et il débarque en pleine scène néoromantique, ses postures outrées, ses falbalas, ses mouches, ses chemises en soie, où il se fait une place à coups de maquillages et tenues extravagantes, qui se jouent des genres et des codes culturels, poussent toujours le bouchon trop loin - pour Leigh Bowery, le vêtement est avant tout un spectacle. Son style, sa personnalité et sa physionomie tapageuse (1,90 m, 107 kilos) en font rapidement une figure des clubs gays de Londres, et lui ouvrent l'accès au monde de l'art et de la mode. Ses créations sont montrées à New York et Tokyo et il apparaît dans des campagnes de pubs pour Pepe Jeans ou le styliste Rifat Ozbek.





**Leigh Bowery Session 4 Look 17 August 1991** de Fergus Greer.

PHOTO COURTESY MICHAEL HOPPEN GALLERY.



**The Limelight: Leigh Bowery (1987)** de David Swindell.

PHOTO DAVID SWINDELL

Deux événements vont le faire définitivement exploser. Sa rencontre, tout d'abord, avec le chorégraphe Michael Clark, dont il devient un des plus proches collaborateurs dès 1984. Clark demande à Bowery de concevoir les costumes de ses spectacles sans lui poser de contraintes, trouvant que les costumes, dans le milieu de la danse, sont «trop accommodants», et lui offre un environnement de travail qui lui ressemble, à la fois *camp*, excessif, provocateur et très marqué par le punk – Michael Clark confie régulièrement les partitions de ses spectacles au groupe The Fall, légende post-punk de Manchester menée par l'irascible Mark E. Smith. Le second tournant majeur c'est *Taboo*, la soirée que Leigh Bowery lance en 1985 avec la danseuse Angela Farley au club Maximus, à Le-

icester Square. Son slogan: «Sapez-vous comme si votre vie en dépendait ou restez chez vous.»

### Rumeurs et moqueries

Dans le décor outrancier du Maximus – murs en peau de zèbre, banquettes en velours prune et moquette rouge au sol –, Bowery réunit tout ce qu'il aime: extravagance, corps exhibés, mode, musique, performance, rumeurs et moqueries. L'affaire tourne autour d'une famille d'habitues à laquelle viennent se greffer des célébrités occasionnelles – Boy George, George Michael, William Burroughs ou le peintre Lucian Freud qui immortalisera Bowery sur plusieurs tableaux. A l'entrée, Marc Vaultier, un gamin à peine majeur, l'un des membres de la garde rapprochée de Leigh Bowery, joue les phy-

sionomistes et accueille les gens d'un dévastateur: «Est-ce que vous vous laisseriez rentrer?» Une phrase immortalisée sur un miroir à l'exposition de la Tate Modern où les soirées Taboo sont recréées dans un bombardement de photos, costumes, clichés Polaroid (certains visiteurs se reconnaissent ou hurlent en identifiant de vieilles connaissances) et vidéos assourdissantes, montages de clips, opérations chirurgicales, films porno, publicités et classiques hollywoodiens. L'aventure durera jusqu'au printemps 1986, le club mettant la clé sous la porte à cause de scandales à répétition dus à la consommation de drogues – pas franchement injustifiés, une paire d'habitues décideront d'overdose dans les mois qui suivront, dont Marc Vaultier, qui venait d'avoir 20 ans.

Pour Bowery, les choses vont en revanche continuer à marcher et plutôt pas mal, ses looks impossibles et son sens de l'humour ravageur lui permettant de devenir un «bon client» en télé et radio et de s'inviter chez le grand public anglais. En 1988, il se lance pour la première fois sur une performance en solo, à la galerie Anthony d'Offay à Londres. Prestation devenue légendaire où pendant cinq jours, allongé sur une chaise longue avec à chaque fois une tenue différente, il s'admirera dans un miroir sans tain, le public étant de l'autre côté. A la sortie, les visiteurs (filmés par Dick Jewell dans une vidéo présente à l'expo) trouvent tour à tour l'expérience «religieuse», «bouleversante», «incroyablement prétentieuse» ou «terriblement sexy».

Mais c'est en 1990 qu'il joue sa plus belle carte, pleine de cris, de fureur et d'éclaboussures gerboulatoires

avec sa performance de «Birthing» («naissance») où grimé en Divine, l'acteur travesti fétiche des films de John Waters, après avoir interprété sur scène une chanson, il donne naissance à un fœtus gigantesque et sanguinolent caché dans son costume et interprété par sa complice Nicola Bateman, avec qui il formera en 1993 le groupe art-pop Minty et qu'il épousera au printemps 1994 dans une ultime performance et provocation. Gravement diminué par le sida qu'il a contracté en 1988, il entre à l'hôpital à l'automne 1994 et meurt le soir du nouvel an. Au public qui s'enquérira de son absence, il avait dit qu'il était parti en Papouasie.

### Robes à insultes

Une Papouasie autre, inventée, inversée, pays fou, criard et affolant, plein de formidables monstres en tutus, de grosses dames à vélo et de jouissif mauvais goût, reconstituée à la Tate Modern jusque dans ses plus infimes détails – ces montages de débris de jeunesse où s'entassent revues porno gay, flacons d'ambre solaire, carnets intimes; ces cartes postales obscènes envoyées à ses amants – au travers de ses plus beaux costumes traditionnels: redingotes vert amande à pois orange, boubous en forme d'étoile, cagoules cérémoniales sorties de verroterie pilée, habits d'empereur détritiques, chaussons humains, robes à insultes. Un monde de foisonnement, de crasse et de génie dont on revient avec un tournis salutaire et l'impression renouvelée que oui, tout reste possible et à la portée de tous, dès maintenant. ♦

### LEIGH BOWERY!

A la Tate Modern, à Londres, jusqu'au 31 août.



Avec sa complice Nicola Bateman, en 1988. ALTOSTRATUS PHOTOGRAPHY LIMITED

# IMAGES/

**La Cinémathèque française met à l'honneur l'œuvre foisonnante de l'Italien qui, à travers le cinéma de genre et les faits divers, a documenté et dénoncé les stigmates du fascisme, de l'après-guerre aux années de plomb.**

«*J*e décroche la prise.» Griffonnés sur une feuille avant de mettre fin à ses jours en se défenestrant, ces derniers mots de Carlo Lizzani (1922-2013), haute figure de la culture italienne et cinéaste important et méconnu en France malgré une œuvre dense, peu diffusée chez nous, résonnaient étrangement tant il n'avait justement cessé en sismographe nerveux de prendre le pouls de l'Italie dans ses films, de faire écho à son histoire mouvementée, ses influx électriques et ses contradictions.

De la génération des pionniers du néoréalisme auquel il apportera sa pierre, signant les scénarios d'*Allemagne année zéro* (1948) de Rossellini et participant à l'écriture de *Riz amer* (1949) et de *Pâques sanglantes* (1950) de Giuseppe de Santis, c'est aussi lui qui allait remodeler l'esthétique du polar urbain à l'italienne vers la fin des années 60 avec *Bandits à Milan* (1968) initiant le filon du «poliziotesco», avec sa caméra embarquée dans le feu de l'action, son approche documentaire et ses pics de violence préfigurant les grandes vagues de terreur qui allaient secouer le pays durant les années 70.

**Sur le vif.** En cinéaste humaniste de gauche, compagnon de route du Parti communiste italien auquel il avait adhéré en 1943 en même temps qu'il s'était engagé dans la Résistance, c'est avant tout la figure du fascisme, et la nécessité de s'y opposer fermement qui le hante, ne cessant d'y revenir, de son avènement à sa fin de règne, jusqu'à ses résurgences contemporaines dans un pays déboussolé, passé de la dictature à la reconstruction, de l'euphorie trompeuse du miracle économique italien aux sanglantes années de plomb.

Cela passait d'abord chez lui par la précision du propos et le refus de la belle image, une certaine aptérité esthétique, dont il avait tracé les grandes lignes théoriques dans des textes critiques publiés dans des revues de cinéma (*Bianco e Nero*), dénonçant avec morgue le calligraphisme, cette frange du cinéma transalpin des années 40 qu'il ju-



*Bandits à Milan* (1968). PHOTO PARK CIRCUS



*Achtung! Banditi!* (1951). PHOTO DR

## Ciné / Carlo Lizzani, inspiré d'effets réels

geait trop formaliste et pas assez ancré dans la réalité de l'époque. Produit par une coopérative faisant appel à des souscriptions publiques, *Achtung! Banditi!*, son premier passage derrière la caméra relatant un haut fait de la Résistance italienne face à l'envahisseur nazi grâce à l'action des partisans et des chasseurs alpins aidés du mouvement ouvrier dans la région de Gênes, saura mettre à profit les leçons du néoréalisme, descendant dans les rues

pour capter sur le vif les traces d'un pays encore en ruines.

Son deuxième opus, *Dans les faubourgs de la ville*, use des codes du film criminel (un innocent accusé du meurtre d'une femme) pour braquer un regard lucide sur les *borgate* de Rome, ces bidonvilles où grenouillent tous les laissés-pour-compte loqueteux de l'après-guerre. Adapté d'un roman de Vasco Pratolini, *la Chronique des pauvres amants* (1954), son film le plus

connu, primé à Cannes, excelle dans la peinture de caractères, ramenant métonymiquement un pan de l'histoire italienne – ce moment de bascule (1925) où le fascisme montrera son vrai visage, totalitaire, intrusif et violent – à l'échelle d'un microcosme. Une rue populaire de Florence, dont les riverains vivent sous la terreur des chemises noires ; les milices fascistes étant décrisées un peu comme une mafia, extorquant de l'argent aux commer-

çants, multipliant les passages à tabac et les assassinats d'opposants. *Le Bossu de Rome* s'inspire de l'histoire d'un ancien partisan, campé avec une rage instinctive par Gérard Blain, devenu gangster après la guerre – les truands ayant en commun avec les résistants le sens de la clandestinité et un rapport frontal à la violence. Le très beau *Traqués par la Gestapo*, également avec Blain, revient sur la spoliation des Juifs romains, avant une rafle que Lizzani figurera en une suite heurtée de plans stylisés des rues désertes, d'où émergent quelques objets du quotidien laissés en plan, trahissant la brutalité de ces vies arrachées. *Les Derniers Jours de Mussolini*, coproduction internationale, dépeint la fuite et la fin pathétique du Duce, interprété avec l'emphase qui convient par Rod Steiger.

**Sirènes.** Mais rendre compte de l'état du pays s'accompagne chez Lizzani d'une exigence : celle de rester accessible au plus grand nombre. D'où son goût pour les faits divers et ses incursions dans le cinéma de genre. Comédie à l'italienne (*la Vie aigre* épingle les sirènes du boom économique), western (l'excellent *Tue et fais ta prière*, avec Lou Castel et Pasolini, qui en serait aussi un des scénaristes officieux, pointant la dimension révolutionnaire du catholicisme décrit comme une sorte de communisme primitif), polar (*Lutting*, épingle la propension des médias à représenter les figures du banditisme comme des icônes). Lizzani se fera même un spécialiste de *l'instant movie* (des films s'inspirant de faits réels survenus peu de temps auparavant). Prime alors chez lui la rigueur documentaire de son regard. Ce sera notamment le cas de *Bandits à Milan* – sorte de film métaprojet rapportant sous la forme d'un faux reportage les braquages d'un gang de malfrats mené par un Gian Maria Volonté génial et flippant. *Storie di vita e malavita* (1975) s'inspire plutôt d'une enquête sur la prostitution des mineures dans un Milan cafardeux et nauséux. Enfin le glaçant (et selon nous meilleur film de Lizzani) *San Babila : un crime inutile* (1976) suit sur une journée les virées violentes de quatre jeunes néofascistes désœuvrés, de bastons en provoc, sous le regard complaisant de la police qui n'intervient jamais, jusqu'au meurtre sordide d'un étudiant. Vision implacable et stupéfiante d'un pays à la dérive.

NATHALIE DRAY

### RÉTROSPECTIVE CARLO LIZZANI

Jusqu'au 24 mai à la Cinémathèque française (75012).



Roger Tims, Jim Duncan, Leonard Markley, Don Belak, mineurs, Reliance, Wyoming, le 28 août 1979. PHOTO THE RICHARD AVEDON FOUNDATION

# Photo/Richard Avedon, la marge triomphale

**La Fondation Cartier-Bresson expose l'intégralité de la série «In the American West», galerie de portraits de laissés-pour-compte qui, quarante ans après sa publication, n'a rien perdu de sa force.**

Dans son domaine, ce livre est considéré comme un «classique» et, sans avoir l'outrecuidance d'affirmer en connaître les moindres recoins, un certain nombre de clichés qui le composent nous sont si familiers qu'on peut légitimement se demander: à quoi bon en remettre une couche? Avant de la balayer, plus d'un visiteur aura le droit d'éprouver cette réserve, sur le seuil de la Fondation Henri-Cartier-Bresson qui, cinq mois et demi durant, à Paris, offre l'intégralité de sa superficie à «In the American West», de Richard Avedon. Un hommage circonstancié, donc, à l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de sa publication.

En 1985, paraît la désormais illustre série de portraits de laissés-pour-compte. Une commande, sollicitée par le musée Amon-Carter de Fort Worth, au Texas, que Richard Avedon va honorer avec zèle. Délaissant à intervalles réguliers son repaire new-yorkais, où défile le gotha international (mannequins, écrivains, politiciens, acteurs, plasticiens...), celui qui a déjà photographié les Beatles, signé une campagne publicitaire pour le parfum N°5 de Chanel et exposé au MoMA, part à la rencontre de concitoyens aux antipodes de la ferveur citadine. Scandée par de nombreux alers-retours, la campagne s'étale sur cinq années, de 1979 à 1984, auxquelles s'ajouteront de longs mois de production. Des assistants se chargent des castings – un millier de personnes seront recrutées –, organisent les prises de vues, gèrent les formalités, trimbalent les kilos de matériel, Avedon travaillant à la chambre 20×25.

**Récession.** Texas, Utah, Colorado, Wyoming, Montana... De tous ces Etats, dont les paysages spectaculaires ont contribué à polir la mythologie, ne transparaîtra cependant rien d'autre qu'une collection

de corps et de visages. Beaucoup cabossés, hâves, meurtris, souillés, prématûrement usés par le travail, ou la récession qui, en plein règne néolibéral de Ronald Reagan, lamine les déshérités. Fond blanc invariable, lumière naturelle, dans un noir et blanc chiadé, les voici donc qui défilent de face, soumis à ce que le magazine *Newsweek* baptisera impérieusement «The Avedon Look». Tous ces Boyd Fortin, Jim Duncan, Petra Alvarado, Ruby Mercer, John et Melissa Harrison, Jesus Cervantes, an-

tihéros aux pedigrees de western (propriétaire de ranch, porcher, serveuse, forgeron, cloedo...) qui, à de rares signes particuliers près (un bras en moins, un serpent, une «écharpe» de dollars, un fusil trop grand), n'ont, la plupart du temps, rien d'autre à proposer qu'un regard et une posture où la fierté le dispute à la résignation – chaque légende indiquant le nom du sujet, sa fonction, le lieu et la date de la prise de vue.

**Abeilles.** «Un portrait photographique est l'image d'une personne qui sait qu'elle est photographiée et ce qu'elle fait de ce savoir participe autant de l'image que ses vêtements ou son apparence», posait Richard Avedon en 1974. Or c'est bien cet échange, fondé sur une rencontre fut-elle faussement équitable, que met en valeur l'accrochage parisien. Lequel, respectant la chronologie et le rythme du livre, se targue de présenter pour la première fois en Europe, non seulement «la totalité des 110 photos», mais «les tirages des graveurs ayant servi de référence pour l'exposition et pour l'impression du livre original de 1985». Un florilège dévot qui, bien que vivant à louanger le maître, parvient

à faire exister ses sujets, à travers une sélection précieuse de «bonus» retracant la genèse du projet. Ainsi retient-on que Ronald Fischer, le fameux homme glabre couvert d'abeilles, était en réalité un apiculteur amateur, expert-comptable de Chicago, qui avait répondu à une annonce lue dans *l'American Bee Journal*, revue créée en 1861 et qui existe toujours, proposant de poser «avec une barbe d'abeilles ou un essaim sur le corps», pour Richard Avedon, «photographe de renommée internationale», moyennant une rétribution de «100 dollars» – une aumône, vu la valeur du tirage. Ou que Sandra Bennett, l'ado en salopette au visage constellé de taches de rousseur, qui fera la couverture de *In the American West* – et, partant, le tour du monde – avait été repérée dans une foire, et qu'elle était bonne élève. C'est du moins ce qu'elle écrira à Avedon, dans une lettre le remerciant de s'être intéressé à elle: «J'adore votre livre. Je pense que ça va être un succès...» Bien vu.

**GILLES RENAULT**

**RICHARD AVEDON. IN THE AMERICAN WEST** à la Fondation Henri-Cartier-Bresson (75003) jusqu'au 12 octobre.

**Tous ces antihéros aux pedigrees de western n'ont, la plupart du temps, rien d'autre à proposer qu'un regard et une posture où la fierté le dispute à la résignation.**

Pascal Matthey crée un espace de médiation où la guerre prend les visages qu'en connaît un petit garçon. PHOTO L'EMPLOYÉ DU MOI

# BD / «Du pain blanc...», le hors-champ des possibles

Sans jamais la montrer, Pascal Matthey évoque la Seconde Guerre mondiale en juxtaposant son quotidien d'enfant et les souvenirs de ses grands-parents dans un superbe ouvrage.

**A**l'heure des célébrations des 80 ans de la victoire des Alliés, du rappel au devoir de mémoire d'une heure qui a vu l'humanité devenir étrangère à elle-même, *Du pain blanc et du chocolat* semble une bien petite chose. Une bande dessinée en noir et blanc, au crayon, qui n'ambitionne qu'à partager un épisode de l'histoire familiale de son auteur, Pascal Matthey. Pourtant, elle produit un effet comparable à la fresque documentaire *The War* de Ken Burns et Lynn Novick, qui racontait la Seconde Guerre mondiale à travers le destin de quatre villes et

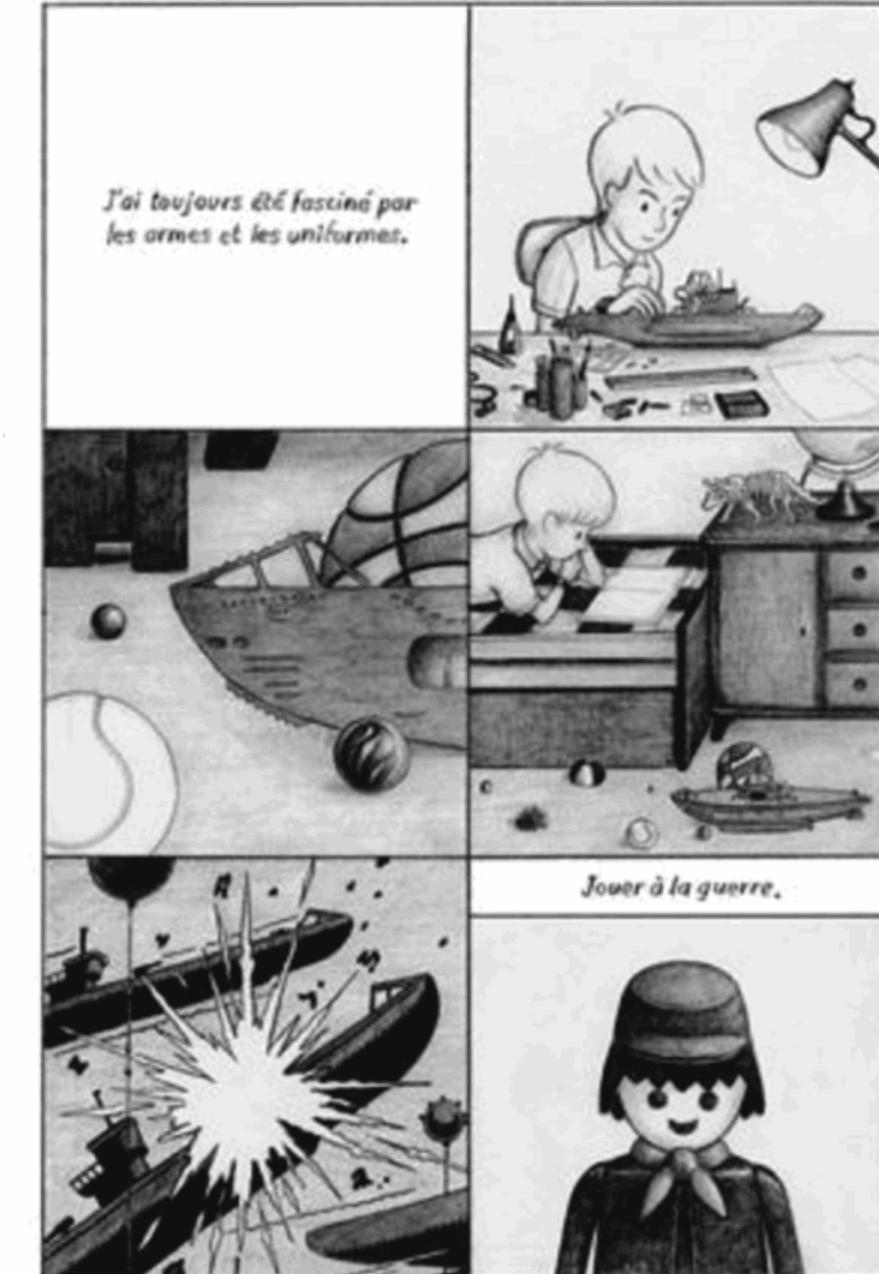
leurs habitants : elle remet du familier dans un conflit mondial. *Du pain blanc...* conte deux histoires en même temps. En images, Pierre Matthey dit la vie d'un garçon suisse de 10-12 ans qui, dans les années 80-90, s'en va en vacances chez ses grands-parents à Marl, haut lieu de la chimie en Rhénanie-du-Nord-Westphalie. Un récit dessiné sur lequel se superpose un texte qui, lui, rapporte la vie de ses grands-parents, cinquante ans plus tôt.

**Détails.** Par son dispositif, Pierre Matthey produit un objet déroutant, qui tente de dire la guerre sans en mon-

trer une image. Hors de l'archive. Pour être plus précis, la superbe idée de ce livre tient à la manière dont il remplace une archive (documentaire et univoque) par une autre (personnelle et équivoque). La BD s'attache d'abord à la représentation de souvenirs précis : les paysages vus du train, le sourire du grand-père qui les ramène en voiture de la gare, l'arithmétique du pilulier qui apparaît à chaque repas, les moments où, blotti contre sa grand-mère, le garçon écoute une histoire. Mais au milieu de cette foule de détails qui installent le livre dans la chaleur d'un foyer précis, dans le registre du domestique, l'auteur introduit un autre type de représentations. Des symboles, des logos, comme autant de totems qui viennent dessiner le paysage mental du garçon : un Playmobil, les lutins du paquet de Rice Krispies qu'on

fixe le matin. Les initiales stylisées des réseaux ferrés empruntés pendant le voyage (le passage du SBB suisse au DB allemand, c'est l'étranger, l'aventure) ou le défilé des logos de constructeurs auto à un âge où les petits garçons se définissent par la voiture du père. Avant que des cases d'autres bandes dessinées ne s'invitent dans le découpage. Au milieu du rituel du couche, par exemple, surgissent un dessin d'Akira Toriyama et un autre de Hergé. Les lectures du soir. On est ce que l'on lit et relit.

**Fossé.** Des pièces rapportées qui peu à peu se mettent à murmurer quelque chose. De *Dragon Ball*, le garçon retient le déchaînement de violence provoqué par la transformation de Goku en singe géant. De *l'Affaire Tournesol*, ce sont les ravages d'une arme de destruction sur une



métropole. Le procédé d'association qui semble au départ ajouter de la confusion à un récit qui se déploie déjà dans une séparation de l'image et du texte, crée du liant entre le quotidien du petit et les souvenirs des anciens. Un espace de médiation où la guerre prend les visages qu'en connaît un garçon, se manifeste avec ses référentiels à lui. Le défilé d'icônes commerciales esquisse une permanence des choses, un réseau de complacités industrielles durant la guerre aujourd'hui tuées. Ou au contraire témoigne du fossé qui sépare les générations, quand l'évocation d'un

temps de pénurie et de privation se heurte à la représentation de la profusion. Bières, cigarettes et bretzel s'alignent à l'infini dans les magasins quand sa mère évoque la découverte, enfant, d'un bout de pain blanc accompagné de chocolat. L'abstraction du livre de Matthey n'est pas un geste de petit malin, mais un détours pour mieux communiquer, d'une génération à l'autre.

MARIUS CHAPUIS

**DU PAIN BLANC ET DU CHOCOLAT**  
de PASCAL MATTHEY  
L'Employé du moi, 88 pp., 18 euros.

# BD / «Le Carnet à spirale», bijou de famille

**Libéré du rempart de la fiction, Didier Tronchet, père de Jean-Claude Tergal, clôture une trilogie très personnelle avec une formidable enquête sur l'histoire de sa mère.**

**U**n fan de Jean-Claude Tergal qui émergerait d'un long coma aurait peine à croire que c'est bien Tronchet, le créateur de son personnage de BD préféré, qui est à l'origine de ce *Cahier à spirale*. Tout au plus reconnaîtrait-il le trait épais, un peu baveux, les têtes de patates fendues de larges bouches, les corps toujours un peu anguleux, comme encombrés par des membres dont ils ne savent pas quoi foutre. Mais dans sa trilogie entamée en 2020, qui clôt ce volume, l'auteur de 66 ans prend des libertés de plus en plus grandes avec la forme, les cases, le rythme,

la distance fictionnelle, et surtout cette compulsion à la chute humoristique qui a fait l'efficacité de ses (anti) héros. Derrière la quête d'un *Chanteur perdu* qui conduisait un bibliothécaire et son fils jusqu'à Madagascar, Tronchet racontait sa relation avec son fils. Un an plus tard, un humoriste professionnel cherchait à combler un blanc dans ses souvenirs d'enfance – une *Année fantôme* que l'auteur a lui-même vécue. Aujourd'hui, ça y est, le «je», c'est lui, libéré de la distance dont il avait besoin jusqu'ici. Dessinateur, lassé d'avoir «beaucoup triché», il a la tête de Tronchet et, armé d'un cahier à spirale, il se lance dans l'expédition la plus périlleuse de sa vie : recueillir l'histoire de sa mère, la raconter et faire sauter ainsi le bunker de non-dits qui a toujours étouffé sa famille.

En tant que lecteur, on se sent chanceux, le long de ces pages bordéliques enfilées sur une narration sinuose, d'être les témoins d'un livre qui se cherche, d'un auteur qui dessine les choses au rythme où

il les apprend, qui comprend en cours de route – ou nous en donne l'illusion parfaite, comme récemment Bianca Schaalburg qui mettait en scène dans *l'Odeur des pins* son enquête familiale parsemée autant de trouvailles que d'échecs cuisants. Malgré la lourdeur de ce que découvre Tronchet, la blague n'est jamais loin, et son désopilant éditeur catastrophé par ce projet «déprimant» prendra une tournure aussi puissante qu'inattendue. «J'aurais voulu [...] qu'on m'aime pour ce que je suis et qui s'offre au regard de tous, sans dissimulation, sans calculs, qu'on lise en permanence dans mes yeux cet amour infini auquel rien ne fait obstacle» s'écriait Tronchet dans son dernier livre, estimant : «La meilleure version de moi-même, c'est mon chien.» Œuvre après œuvre, il s'en rapproche.

MARIE KLOCK

**LE CAHIER À SPIRALE**  
de DIDIER TRONCHET  
Dupuis (Aire libre), 192 pp., 23 euros.



# IMAGES/

■ **Blumen de Gerhard Richter (1994).** PHOTO GERHARD RICHTER  
 ■ **Number 17 de Wojciech Fangor (1963).** PHOTO WOJCIECH FANGOR. MOMA. SCALA

## Expo / «Dans le flou», la buée vers l'or

**Des brumes de William Turner aux «Nymphéas» de Claude Monet, en passant par les toiles de Gerhard Richter, le musée de l'Orangerie explore la puissance troublante de cet effet d'optique.**

**V**oir flou est un symptôme, d'une maladie ou du vieillissement. Trouble optique, le flou est donc un point aveugle, une sorte de brouillard inquiétant qui menace non seulement le regard mais affecte aussi les représentations, les peintures, les vidéos et surtout les photographies – les sculptures floues sont plus rares... Voilà ce que montre «Dans le flou. Une autre vision de l'art de 1945 à nos jours», une exposition tout en finesse et gravité, au musée de l'Orangerie. «Plonger dans ce sujet a été ultra-excitant et un peu vertigineux», rapporte Emilia Philippot, co-commissaire. C'était compliqué, même les limites chronologiques n'étaient pas du tout posées au départ.»

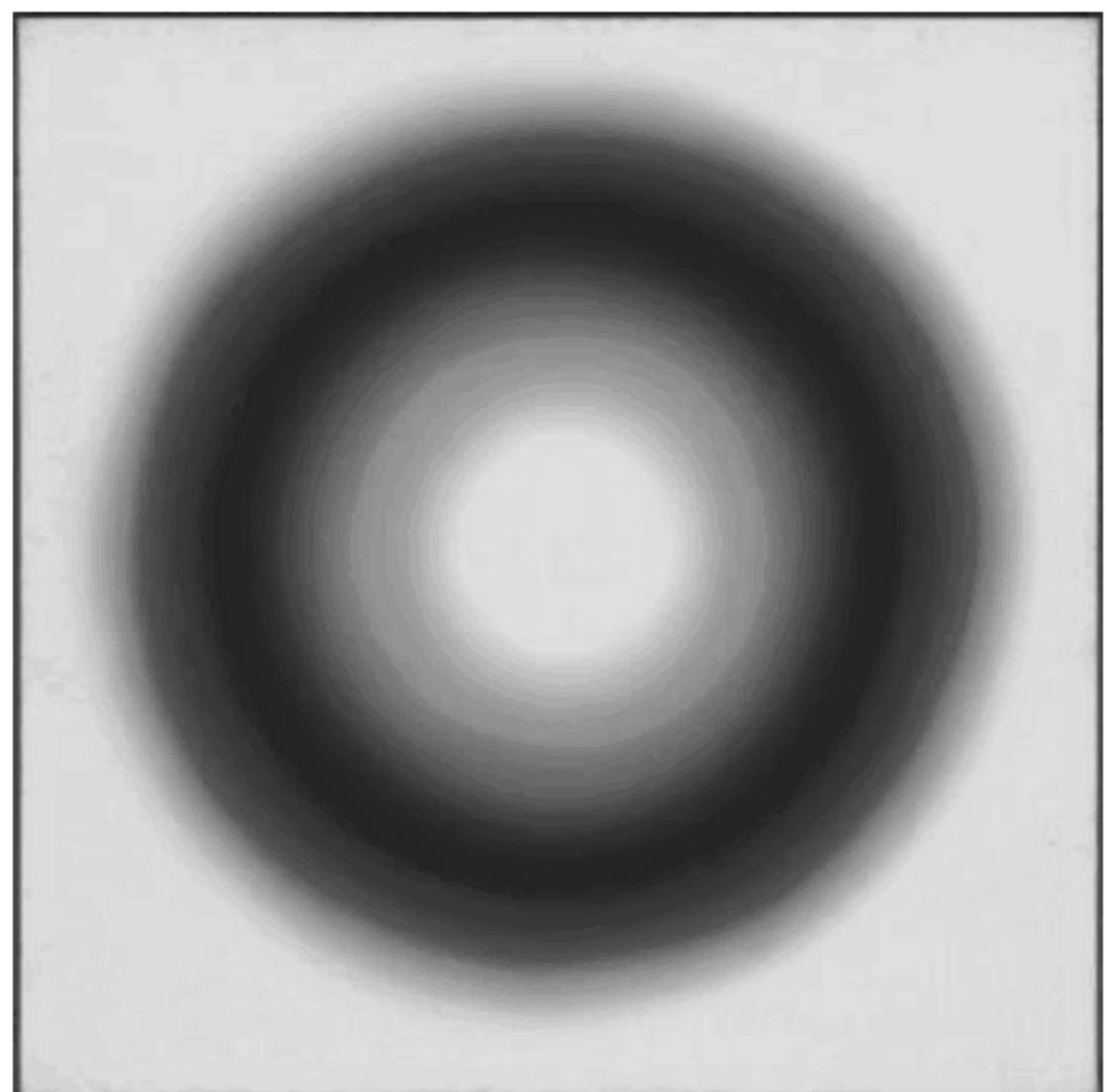
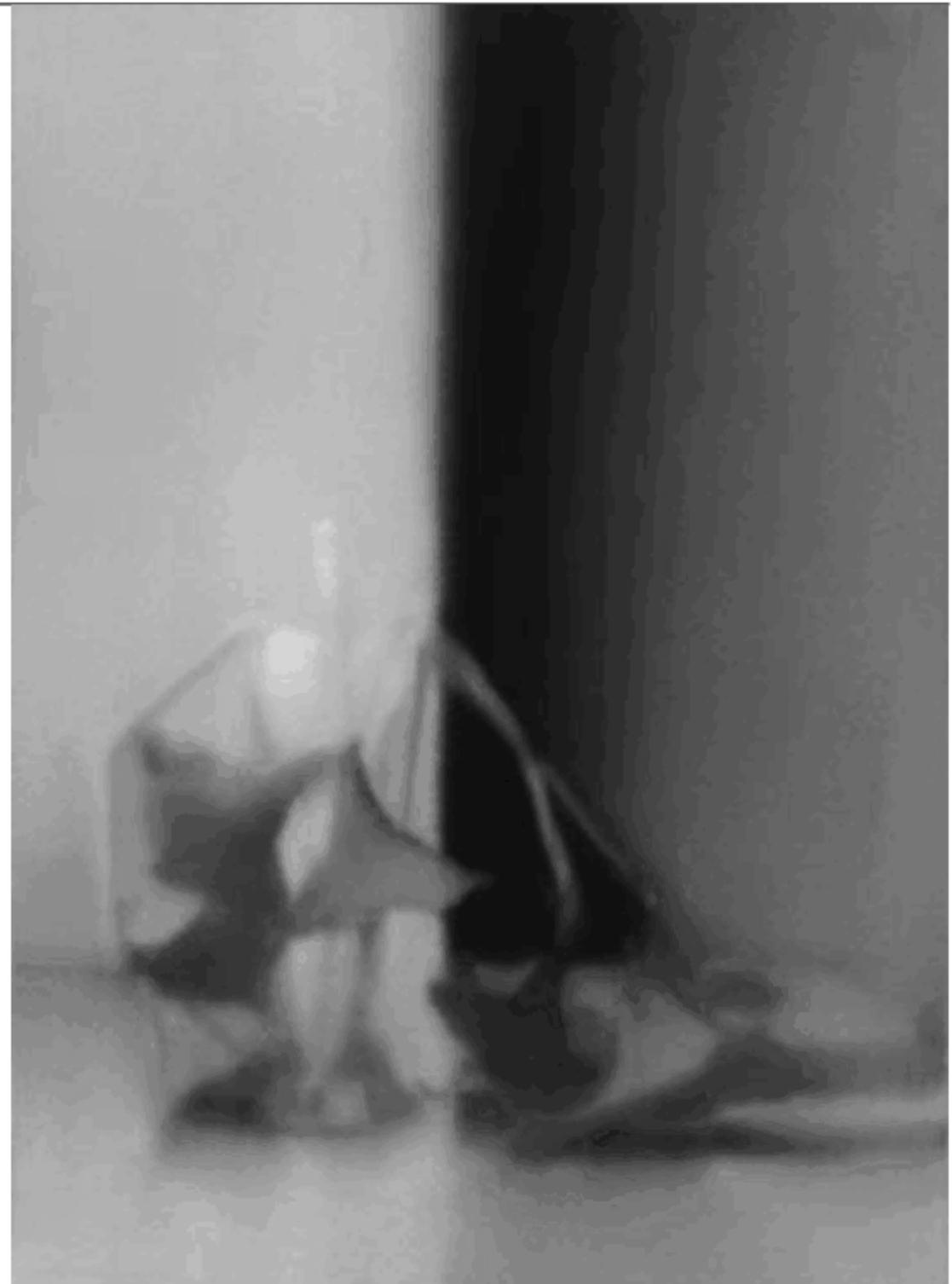
**Enigme.** S'attaquer au flou, une notion riche mais flottante – ne parle-t-on pas, de façon péjorative, de flou artistique? – se résume finalement ainsi pour la directrice du musée, Claire Bernardi: «Y-a-t-il une esthétique du flou? Et est-ce Monet en est le précurseur? Qu'est-ce qui a incité les artistes contemporains à aller vers le flou?» Alors que les caméras, les satellites, les scanners et les instruments optiques combinent les défaillances de l'œil humain et offrent une vision du monde toujours plus nette et précise – aujourd'hui renforcée par les calculs de l'IA –, le flou persiste et signe dans l'art. Pourquoi?

L'expo prend sa source dans une rivière brumeuse de William Turner (1845), dans un cube de plexiglas rempli de buée de Hans Haacke (*Condensation Cube*, 1963-1965) et dans le bassin aux *Nymphéas* de Claude Monet. «Au vrai, on ne voit rien. Rien de précis. Rien de définitif. Il faut en permanence accommoder sa vue», a écrit Grégoire Bouilliet dans le *Syndrome de l'Orangerie* à propos des *Nymphéas*, cette œuvre monumentale et immersive qui diffuse son énigme – un peu angoissante selon l'auteur – dans les profondeurs du musée. Le flou précède pourtant Claude Monet. S'il vient du latin *flavus*, utilisé au XVII<sup>e</sup> siècle pour désigner la douceur d'une peinture, le *sfumato* de la Renaissance visait déjà à brouiller la focale d'une œuvre pour la rendre vaporeuse, moelleuse, et lui donner de la profondeur. Jouant des échos entre les œuvres, le parcours de l'Orangerie tente de percer le mystère contemporain du flou, sans dogmatisme, en ouvrant des pistes depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Succession de toiles et de photographies aux lignes et aux contours cotonneux, l'exposition est un voyage pudique et délicat, une expérience visuelle quasi hypnotique. Des tableaux aux motifs circulaires, semblables à des cibles ou à des pupilles dilatées lâchent, dès la deuxième salle, la puissance de cet effet optique, son pouvoir déstabilisateur: *Number 17* de Wojciech Fangor (1963), N° 42 d'Ugo Rondinone (1996), *Hommage à Monet* de Vincent Dulom (2024). Toutes ces œuvres nébuleuses, placées côté à côté pourraient lasser: or c'est le contraire qui se produit. Soudain, le regard prend conscience de lui-même, de son obsession à faire le point et conduit subtilement à la thèse de l'exposition: au XX<sup>e</sup> siècle, le flou se charge d'une inquiétude. Symptôme de «l'érosion

des certitudes», il est une stratégie pour décrire l'irreprésentable, notamment après la Seconde Guerre mondiale et la Shoah.

**Malaise.** A ce titre, les œuvres de Gerhard Richter, peintre taraudé par la question de l'épuisement des représentations, sont un guide dans le parcours. Une toile blanche grattée au racloir (*Schein*, 1994), les tours jumelles du 11 Septembre quasiment effacées, comme frottées au chiffon, mais reconnaissables (*September*, 2005) et un bouquet de fleurs fanées (*Blumen*, 1994) témoignent des recherches du peintre allemand sur les liens entre photographie et peinture. Elles synthétisent aussi l'utilisation contemporaine du flou dans un monde hermétique. «Ce qui nous passionne, c'est le rapport de Richter à l'image médiatique, affirment les commissaires. En troublant l'icône, Richter la révèle et pose la question du statut de l'image.» Volker Bradke (1966), une singulière vidéo de Richter, suit une silhouette humaine indécise, noir sur blanc. Elle fait étrangement écho à une sculpture tremblante de Giacometti (*Figurine*, 1947) posée non loin. «Je ne peux rien décrire plus clairement concernant la réalité que ma propre relation à la réalité. Et celle-ci a toujours eu à voir avec le flou, l'insécurité, l'inconsistance, la fragmentarité, je ne sais quoi encore», a dit Richter dans un entretien en 1972.

Partout, la gravité des sujets affleure pour mieux exploser à l'esprit: bombe atomique (Christer Strömholm), guerre (Luc Tuymans), corps disparus en mer (Miriam Cahn), génocide tutsi au Rwanda (Alfredo Jaar), épidémie (Antoine d'Agata), invisibilisation des corps noirs (Mame-Diarra Niang), frontières grillagées (Nicolas Delprat), mégafeux (Léa Belousovitch)... Il est paradoxalement amu-



sant de noter les procédés utilisés par les artistes pour créer ces flous: buée, crayon de couleur sur feutre, fumée, suie, fichiers numériques agrandis, prise de vue bougée... Symptôme d'un malaise profond, l'image floue prend acte du brouillage du signal entre le monde et l'esprit à l'heure où tout fuit le camp. Claude Monet avait offert ses

grands panneaux des *Nymphéas* à l'Etat après la boucherie de la Première Guerre mondiale.

**CLÉMENTINE MERCIER**

**«DANS LE FLOU. UNE AUTRE VISION DE L'ART DE 1945 À NOS JOURS»**

Au musée de l'Orangerie (75001) jusqu'au 18 août.

CLUB CULTURE FESTIVAL

MAY 16<sup>TH</sup>  
25

PREMIER FESTIVAL DES CLUBS

30 CLUBS FRANÇAIS 31 CLUBS ESPAGNOLES + 150 ARTISTES

# IMAGES/

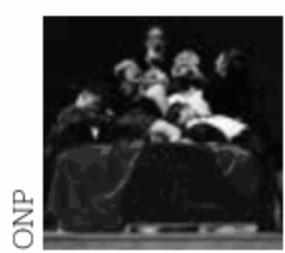
## Que des numéro 10

Les choix culture de «Libération»



### Cinéma Margarethe von Trotta

Le nouveau long métrage de la cinéaste allemande, *Ingeborg Bachmann*, sort en compagnie de *l'Amie* (1983). Deux beaux films sur l'intimité des femmes, leurs relations amoureuses ou amicales. En salles.



### Opéra «Il Trittico»

La nouvelle production du chef-d'œuvre de Puccini est défendue par une distribution vocale admirable que couronne la performance d'Asmik Grigorian dans les trois rôles principaux. Jusqu'au 28 mai à l'Opéra-Bastille.



### Expo Mark Leckey

A Lafayette Anticipation, l'artiste, rare en France, explore son enfance britannique dans les années 80, l'ivresse des free parties et l'impact des nouvelles technologies, pour lui archaïques et surnaturelles. Jusqu'au 20 juillet.



### Musique Surgeon

Le Britannique Anthony Child, alias Surgeon, signe avec *Shell-Wave*, son nouvel album saisissant, une méditation personnelle sur la techno, empreinte du souvenir de son père décédé.



### Cinéma «Rumours, nuit blanche au sommet»

Servi par Cate Blanchett, le savoureux film de Guy Maddin, Evan Johnson et Galen Johnson raille l'incompétence et le verbiage politique sans se départir d'un certain onirisme. En salles.



### Expo Eugène Boudin

Virtuose des atmosphères marines et des paysages nuageux, le peintre français est présenté dans une exposition d'œuvres inédites venues d'une collection privée. Jusqu'au 31 août au musée Marmottan Monet.



### Musique Mark Pritchard & Thom Yorke

*Tall Tales*, premier album en duo de la rockstar et du vétéran de l'électronique britannique pourrait avoir survécu à n'importe quelle époque depuis la fin des sixties jusqu'à la décennie 2050.



### Théâtre «Portrait de Ludmilla en Nina Simone»

Créé il y a huit ans, ce double portrait de David Lescot n'en finit pas de s'enrichir de nouvelles résonances. Le 24 mai au théâtre de la Ville à Paris, le 28 juin au festival Confluences à La Garde...



### Cinéma «Soudan, souviens-toi»

Le beau film de la cinéaste Hind Meddeb, oscillant entre espoir et ironie tragique, rend hommage à l'élan de ferveur qui a mobilisé les Soudanais durant la révolution de 2019. En salles.



### Musique Arthur Satàn

Deuxième album solo du chanteur, guitariste et compositeur, *A Journey That Never Was* est une merveille de pop ouvrage, ayant le goût et l'audace d'aller piocher à la fois chez les Byrds, Jane's Addiction et Queens of the Stone Age.



Dans *Honkytonk Man* (1982). PHOTO WARNER BROS

## Livre / Clint Eastwood sort de sa gâchette

**Dans un ouvrage fleuve, le critique Bernard Benoliel dépeint l'acteur et cinéaste enfermé dans son image de cow-boy réac, en figure insituable, fantôme d'une uchronie américaine.**

**S**tudios d'Universal, Los Angeles, 1954. Un grand échalas est engagé après un bout d'essai pour se faire inculquer les rudiments du vedettariat. Entre deux cours de dictation, il traîne à cheval dans le *back lot* de la major, espionnant les tournages. Frappante image du jeune et déjà vieux Clint Eastwood, à qui Bernard Benoliel, directeur de l'action culturelle à la Cinémathèque et déjà auteur d'un premier petit livre sur le sujet aux éditions des *Cahiers du cinéma*, à qui il consacre un ouvrage plus long, affranchi à la fois des contingences de la biographie et de celle de la monographie analytique.

**Fusion.** Découpé en plages temporelles et thématiques se chevauchant parfois, le livre navigue dans les films et les événements avec une espèce de sérénité hymnique, un style de profes-

sionnel implacable que Clint goûterait volontiers, quoique la facilité presque désinvolte de l'écriture lui inspirerait peut-être la moue de dégoût de Walt Kowalski, son autoportrait de *Gran Torino*.

En couverture, un portrait plein cadre tiré du *Maître de guerre*, sans texte aucun, renfrogné, maquillage camouflage. Image sublime, narquoisement conforme à la caricature virilo-droitière avec laquelle Eastwood aura toute sa vie convolé, luttant ici pour s'en défaire, jouant là à la reconstruire. C'est tout le détestable malentendu sur le prétendu néofascisme de *l'Inspecteur Harry*, gravé dans le marbre par une campagne de la légendaire critique Pauline Kael, passée à côté des prises de recul évidentes du film, et à qui la suite, *Magnum Force*, répondra ouvertement (*"I'm afraid you've misjudged me"*).

Benoliel écrit, évidemment, à partir de cela, de cette épingleuse question d'un Clint castagnier ou réactionnaire, mais en la remplaçant volontiers par une figure de réconciliateur naïf, architecte d'une fusion des êtres ici amoureuse (*"We're hardly two separate people now"*, dit-il à Meryl Streep après l'amour dans *Sur la route de Madison*), là transraciale (*Gran Torino*), meurtri surtout par les fractures de l'histoire américaine: «Est-ce le 22 novembre 1963, à

*Dallas, quand Kennedy tombe sous les balles d'un américain sniper, que le pays a chuté hors du train de son histoire?*» Eastwood apparaît comme le fantôme d'une uchronie américaine, histoire parallèle où la violence aurait pu être endiguée, par ceux qui l'ont permise (*J. Edgar*, évidemment) ou d'autres qui auraient mieux fait le «travail» – en témoigne *Sully*, dont le pilote éponyme sauve du crash son avion de ligne mais aussi, comme un cauchemar qui parcourt tout le film, conjure le 11 Septembre.

**Mépris.** Le livre fait l'effet d'une course après un spectre insituable, qui au fond n'aura jamais été débarrassé du tenace mépris de ses débuts: l'hypothèse de son absence de talent, de son étroitesse politique, voire de sa bêtise, n'a de cesse de lui coller à la peau, en dépit de chefs-d'œuvre objectifs que l'interposition de films étranges et incompris (*"Et si le 15h17 pour Paris était un film rossellino-hawksien?"*) suffit à chaque fois à réveiller les vieux soupçons. Le titre est imbattable, fier, excitant, nietzschéen, eastwoodien: *Je suis celui que je veux être*.

**THÉO RIBETON**

**CLINT EASTWOOD. JE SUIS CELUI QUE JE VEUX ÊTRE**  
de BERNARD BENOLIEL  
Les Editions de l'oeil, 512 pp., 30 euros, parution le 15 mai.

# Expo / Gébé, un destin de presse

**Le trait absurde et la douce anarchie du dessinateur, cheville ouvrière de «Hara-Kiri» et «Charlie Hebdo», sont au cœur d'une rétrospective nourrie par les archives de la Bibliothèque nationale de France.**

«**Q**u'est-ce que je fous là?» s'interroge le hibou aux gros yeux noirs cerclés de rouge, clope au bec devant son café, sur l'affiche de la Bibliothèque nationale de France. C'est vrai: qu'est-ce qu'il fout là, Gébé, dans l'allée Julian-Cain de la BNF François-Mitterrand? Depuis mardi, seize immenses panneaux tracent une rétrospective de l'œuvre du fantaisiste et discret dessinateur de *Hara-Kiri* et de *Charlie Hebdo*, mort en 2004, la première qui lui est consacrée. Pour beaucoup, il est resté comme l'homme de l'An 01, «on arrête tout, on réfléchit (et c'est pas triste)», utopie post-soixante-huitarde née dans les pages de *Politique Hebdo* puis de *Charlie Hebdo*, transposé en film avec l'aide d'un Jacques Doillon débutant. Mais pour le commissaire de l'exposition Alexandre Devaux, qui est aussi le conservateur chargé des collections de dessins de presse de la BNF, Gébé représente surtout une sorte d'idéal du métier, «un parcours exemplaire de dessinateur de presse d'après-guerre».

**Passions.** Georges «Gébé» Blondeau vécut son An 01 en 1960, quand, à 30 ans, il laisse tomber le train-train de son boulot à la SNCF. Dessinateur industriel, il s'est déjà fait la main dans la presse en publiant dans *la Vie du rail*, le journal des cheminots. Avant de tout lâcher pour réaliser une bande dessinée accompagnant la sortie au cinéma de *Zazie dans le métro* de Louis Malle. Dix jours plus tard, il se fait lourder du projet. Il trouvera rapidement refuge au sein de la bande du *Hara-Kiri* de Cavanna et d'un Georges Bernier pas encore professeur Choron. Le journal n'en est qu'à son deuxième numéro, Gébé touche à tout, au roman-photo, au reportage, ou crée son personnage de Berck, indescriptible créature qui transgresse tout, à la fois les convenances et l'espace-temps.



Dessin paru dans *la Grosse Bertha* n° 60, 19 mars 1992. PHOTO MARIANNE HUVÉ. ELSA BLONDEAUX.

S'arrêter sur Gébé, c'est raconter en creux ces deux aventures majeures du XX<sup>e</sup> siècle que furent *Hara-Kiri* puis *Charlie Hebdo*. Un «appel de liberté qui naît dans ces années-là», raconte Alexandre Devaux, et que le fonds du dessin de presse de la BNF, logé au sein de l'illustre Département des estampes et de la photographie (créé au XVII<sup>e</sup> siècle, tout de même), reconstitue via la réception d'œuvres originales déposées par les artistes ou leurs ayants droit, ou via leur acquisition. Des

documents qui permettent aussi quelques exhumations inédites. Ainsi, les chemins de fer de *Hara-Kiri* conservés à la BNF révèlent la centralité de Gébé dans son élaboration. L'homme à tout faire: c'est lui qui gère une majeure partie du contenu du journal, une quinzaine de pages sur 48, quasiment à égalité avec Cavanna. C'est lui aussi qui «crée» le professeur Choron, selon Alexandre Devaux: c'est dans un de ses romans-photos que Georges Bernier enfile pour la première fois

le costume du personnage, dont le patronyme était un pseudo régulièrement utilisé par Gébé. Enfin, c'est bien la signature de Gébé que nous montre Alexandre Devaux au bas d'un dessin représentant un aveugle qui déclare «*Liberté de la presse? Vaut mieux entendre ça que d'être sourd*»: le même dessin que l'on retrouve, non signé, sur la couverture du tout premier numéro de *Charlie Hebdo*, le 23 novembre 1970. *Charlie*, il en fut l'une des chevilles ouvrières les plus dévouées, avec

son trait allant du follement surréaliste au cliniquement mécanique, et ses passions libertaires, pacifistes, écologistes, anti-productivistes. Un «*doux anarchiste*», le définit Alexandre Devaux, reprenant le titre d'un de ses recueils: «*C'est quelqu'un qui a grandi dans les années 20-30, la guerre arrive assez vite. Et après cette guerre, d'autres guerres. Il a vécu dans cette France sclérosée. Mais un des grands souvenirs de Gébé, c'est 1936: les congés payés. Pour lui, le fait de pouvoir partir en vacances, c'était plus important que Mai 68 pour le quotidien des gens.*»

**Sensible.** «*La prise de conscience mieux que la prise de la Bastille, la possession de son cerveau mieux que la possession du nucléaire, l'arme absolue pour chaque individu, la paix planétaire*»: citation de Gébé reproduite sur un des panneaux de la BNF. Sur d'autres, on peut admirer ses *Papiers à lettres*, des colonnes dans le *Charlie* deuxième version, celui redémarré dans les années 90 dont il était aussi directeur de la publication: des dessins verticaux figeant l'environnement immédiat dans lequel il crayonne, sa maison, son jardin, traversé par un flot de textes foisonnant de faits d'actualité, comme le son d'une radio remplissant la tranquillité d'un après-midi à la campagne. Vingt-et-un ans après sa mort, pourquoi Gébé reste-t-il plus méconnu que les Cavanna, Choron, Cabu? «*Ça tient pour une part à sa personnalité*, estime Alexandre Devaux. *C'était quelqu'un de très doux et réservé, pas du tout une grande gueule.*» Plus intelligent et sensible que bête et méchant? Cette rétrospective répare un peu l'injustice, tout en faisant vivre le fond de dessins de presse de la BNF. Ces archives, qui comptent des donations de Wolinski, Willem ou Plantu, viendront ainsi prochainement nourrir la future Maison du dessin de presse. Un projet, initié par Wolinski et maintes fois retardé, mais dont l'ouverture, dans le VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, est désormais prévue pour début 2027. Dans cette structure, dont le parcours permanent retracera l'histoire du dessin satirique en France, Gébé devrait enfin avoir la place qu'il mérite.

**ADRIEN FRANQUE**

**GÉBÉ: UN GENIE DU DESSIN DE PRESSE** à la Bibliothèque nationale de France (75013) jusqu'au 19 octobre.

# MUSIQUE /



Charles Doré, 19 ans, s'est fait connaître grâce à la Star Academy. PHOTO DR



Nuit Incolore, 24 ans, compositeur et chanteur suisse,

# chasser les étoiles

**Perpétuellement en quête de jeunes talents, les maisons de disques repensent leur manière de découvrir de nouveaux artistes. Mais comment, ensuite, les faire émerger face à la surproduction de musique à disposition sur les sites de streaming et les réseaux sociaux ?**

Par  
**PATRICE DEMAILLY**

**F**in mars, Vincent Frèrebeau officialise sur son compte Instagram la signature de Charles Doré, 19 ans et populaire demi-finaliste cette saison de la *Star Academy* dont six élèves de la promotion ont actuellement rejoint une maison de disques. C'est la première fois que le fondateur de Tôt ou Tard, label qui abrite notamment Vianney, Vincent Delerm ou Clara Ysé, puise dans le vivier du concours de chant de TF1. Pourtant, il affirme ne jamais avoir jeté un œil sur une quotidienne ou un prime time de la télé-réalité mu-

sicale et que tout a commencé par une sollicitation d'un pote de Bretagne, beau-père du chanteur, pour des conseils. A l'arrivée, un coup de cœur franc pour «un mec formidable, volontaire, touchant, intelligent». Qui est passé du statut de total inconnu il y a six mois à la notoriété en un temps record grâce à la force de frappe du programme. Le jeune garçon possède déjà une sacrée longueur d'avance dans sa trajectoire de développement puisque déjà identifié et massivement suivi par le grand public (180 000 followers Instagram, soit trois fois plus par exemple qu'Adé qui a déjà sorti deux albums au sein de Tôt ou Tard). «Le principe d'éga-

lité ne s'applique plus pour n'importe quel autre artiste se construisant en dehors de ces émissions, et plus particulièrement la *Star Academy* dont les élèves squattent 75 % de parts de marché en radio et sur les plateformes de streaming», reconnaît Vincent Frèrebeau. «Toutes les maisons de disques cherchent des talents pour renouveler leur catalogue. Compte tenu du modèle économique, le renouvellement c'est la clé de la survie», enchaîne-t-il, animé comme ses confrères de labels indés comme des majors par cette inlassable quête des artistes de demain. Le numérique ayant bousculé en profondeur la production musicale, les plateformes de streaming et les réseaux so-

ciaux, scrutés en permanence par les directeurs artistiques et les éditeurs, restent deux des sources principales pour trouver le graal.

## Recherches tous azimuts

Mais les moyens de découvrir des nouveautés restent néanmoins multiples. Comme hier, il y a les artistes qui tentent de provoquer leur destin en envoyant eux-mêmes leur maquette aux maisons de disques, une démarche toujours aussi courante d'autant que les maisons de disques disposent de formulaires de contact sur leur site web, mais aussi l'antique bouche à oreille. Ou encore le carnet d'adresses. «C'est-à-

dire le réseautage avec les managers, producteurs et les gens qu'on rencontre dans le milieu de la musique», indique Marie Godicheau, directrice marketing chez Because Music. «Mais ce qui est nouveau, ce sont les directeurs artistiques qui vont chercher les artistes tendances sur Tik-Tok ou qui ont recours à des logiciels comme Chartmetric qui permettent d'analyser avec précision les datas d'audience et les trajectoires de croissance. Même au stade de la découverte, l'enjeu c'est déjà l'audience.» Au point de reléguer des pertinents tremplins tels que les Inouïs du Printemps de Bourges et le Chantier des Francofolies de la Rochelle, pourtant dans le radar de très nombreux professionnels, au second rang des révélateurs de talents? «On n'y découvre plus un artiste au sens strict du terme comme c'était le cas à une époque», assure Alan Gac, directeur de Cinq7, filiale de Wagram Music. «Aujourd'hui, si on a bien effectué notre travail, on les a déjà repérés d'une manière ou d'une autre et les voir sur scène à l'occasion de ces dispositifs est davantage une étape de vérification.» A une fréquence bimensuelle, Alan Gac et les deux directeurs artistiques du label passent en revue la dizaine de projets qu'ils ont fait remonter. S'ils s'engagent rarement – une à trois fois par an au maximum –, ils sont dotés d'un sacré flair si on se fie aux récents succès de Pierre de Maere, Solann, Nuit In-



découvert sur les réseaux sociaux. PHOTO BERTRAND GUAY



La Mano 1.9, 24 ans, rappeur français, s'est fait un nom grâce aux featurings avec Gazo, Genezio, Tiakola... PHOTO DR

colore, propulsés sur des scènes et festivals majeurs dans la foulée de leur premier album. «Chez Cinq 7, nous n'avons pas de stratégie qu'on duplique si ce n'est celle de provoquer la réussite, affirme Alan Gac. Il faut se montrer en permanence, sur tous les canaux de diffusion, et rapidement déterminer ceux chez qui la proposition de l'artiste peut trouver un écho favorable. Il faut saisir chaque occasion. Pour Nuit Incolore, par exemple, garçon à l'esthétique pop-emo avec des influences mangas, on a profité de ce qu'il jouait à la Japan Expo de Marseille puis à celle de Paris pour sortir à chaque fois un EP lors de ces occasions.»

La diffusion est donc au cœur des préoccupations. Entre les playlists à décrocher sur les plateformes ou en radio, un passage en télé, une reconnaissance par la scène et les contenus sur Instagram ou TikTok à fournir avec une régularité de métronome, les canaux de diffusion se sont aujourd'hui multipliés, ce qui ne rend pas tâche plus facile. «Une fois qu'un label a signé un artiste, c'est plus compliqué qu'auparavant. La concurrence est exacerbée, d'autant qu'il y a aussi tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont fait le choix de l'autoproduction en dehors des labels», poursuit Alan Gac.

Emergence, découverte, découverte... Peu importe le terme, l'objectif est similaire, en l'occurrence rencontrer le public, agrandir la taille de son fanclub et le fidéliser.

«Breaker», comme on dit. Les règles du jeu ont été complètement redéfinies avec la faculté pour l'artiste de se passer des maisons de disques pour exister. «Ils sont en capacité d'aller chercher directement leur public avec une bonne stratégie, une image travaillée et une maîtrise de l'utilisation des réseaux sociaux», note Rodrigue Mercier, programmateur à l'Echonova (salle de musiques actuelles dans l'agglomération de Vannes) et au Mama (festival à Pigalle qui met l'accent sur l'émergence). Il rappelle que le rap, et plus généralement l'hyperpop, a largement démontré qu'il n'était pas forcément nécessaire de passer par la voie classique pour pleinement s'accomplir.

#### Pas de modèle infaillible

«Ces dernières années, une dizaine de projets pop ou chanson, ont obtenu des tremplins prestigieux, des premières parties dans des arénas, des émissions de radio, une presse qui parle de nouvelle pépite. Mais, au final, ils se sont plantés. Tout ça n'existe pas il y a vingt ans. Lorsque les professionnels de la musique identifiaient un artiste à suivre absolument, ce dernier marchait pratiquement à tous les coups.» Entendre par là que les médias influents n'ont plus le même impact prescripteur et que le public a pris la main sur ses choix musicaux, obligeant les services marketing et média des labels à œuvrer main dans la main et recon-

siderer les enjeux. «Il y a un prétravail à faire avant même la sortie d'un single auprès de ses auditeurs potentiels, remarque Marie Godicheau de Because Music. Les artistes n'ont jamais été autant sollicités et on construit, dès le début avec eux, leur storytelling. On ne peut plus se contenter d'une bio pour les journalistes ou d'un EPK [dossier de presse numérique, ndlr]. Dorénavant, on fait l'EPK directement pour le grand public, on les mélange les fans avec les médias lors des showcases et des release parties. Bien sûr, le public a toujours été le seul juge, sauf que son adhésion est maintenant quantifiée à travers les likes, les courbes d'abonnements, les interactions sur les réseaux sociaux. C'est brutal pour l'artiste qui se doit à la fois d'être sur Instagram, TikTok, YouTube, Facebook et qui reçoit le retour sans filtre des fans.»

En sa qualité de directrice marketing, elle avoue se pencher davantage sur le top Shazam que sur le classement des charts, qui est un meilleur indicateur de données d'évolution selon elle. Et concède que le streaming a ordonné de travailler différemment. «Avant, on sortait les albums avec un seul single en amont, les gens ne connaissaient presque rien du contenu du disque avant sa publication. Désormais, on en sort plusieurs, on passe rapidement à un autre si ça ne prend pas, l'auditeur a bien plus d'informations. Sortir un album, ce n'est donc

plus que l'aboutissement et le succès des singles est crucial pour aborder sereinement la suite.»

#### Cooptation entre artistes

Développer une carrière exige de provoquer des rencontres. Ou, mieux encore, de recevoir l'approbation de ses pairs. La Mano 1.9, jeune parisien de 24 ans qui incarne la nouvelle vague de la drill et creuse actuellement son trou dans le rap game, a franchi les premiers paliers en multipliant des featurings auprès de pointures reconnues comme Gazo, Niska, Genezio, Dinos, Tiakola... Ces cautions précieuses ont un effet accélérateur dans l'élargissement de l'audience. «Sur la scène rap, je ne connais pas un projet qui a percé à aujourd'hui sans la validation d'un artiste de renom ou d'une scène spécifique. Par exemple pour la pop. Si Angèle n'avait pas eu Damso, elle n'aurait peut-être pas démarré aussi vite, constate Rodrigue Mercier. La cooptation par un autre artiste, ça rebondit sur le public qui va lui faire confiance et être amené à s'intéresser à des projets émergents.» Plus récemment, c'est Sam Sauvage, jeune pousse de chez Cinq 7 promis à un avenir radieux, qui a vu son positionnement boosté par une story dithyrambique sur les réseaux de Zaho de Sagazan à son égard.

Dans un marché où une centaine de milliers de chansons apparaissent

quotidiennement en streaming, difficile d'espérer une reconnaissance rapide et de s'extraire du lot. Vincent Frèrebeau, patron de Tôt ou Tard, structure qui est à la fois label, éditeur et producteur de spectacle «la seule rentabilité immédiate aujourd'hui, c'est le live», dit-il, reconnaît que développer un nouveau talent réclame davantage de temps selon les genres musicaux, et notamment ceux qui ne sont pas stérilisés compulsivement par les jeunes. Jamais il n'a rompu son contrat avec un artiste après un seul album, ce que les majors font souvent sans scrupule. «L'offre de musique est devenue si hallucinante alors que les fenêtres d'exposition se sont drastiquement réduites que je donne au moins deux fois sa chance à un artiste, assure-t-il. Il faut surtout analyser l'évolution. S'il ne se passe rien pendant un, deux ou trois albums, il est dur d'imaginer que ça ira mieux après. Si c'est une construction qui se base sur des éléments solides à savoir le texte, la personnalité sur scène, la croissance du remplissage des concerts, on peut continuer à croire qu'il va finir par toucher le public. C'est le fait que ça avance qui m'intéresse.» Il dit enfin, dans un élan plus tranchant : «Il faut admettre aussi qu'il y a énormément de projets pas mal mais très peu d'exceptionnels. Et ceux qui marchent, ce sont ceux-là. Pourquoi Zaho de Sagazan? Parce qu'elle est exceptionnelle.» L'élue, en quelque sorte. ♦

# MUSIQUE/

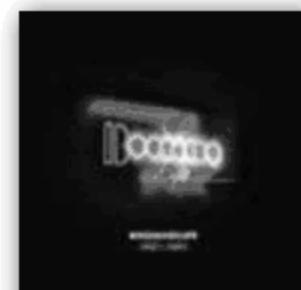


PLAYLIST

## LA COMPILATION

### Les années Boccaccio

En 1963, lors de la création du club dans la grande banlieue de Gand, rien ne laissait penser que l'aura du Boccaccio allait devenir légendaire. L'équivalent belge dans la mythologie du clubbing du Paradise Garage, de l'Haçienda ou du Palace. A la fin des années 80, son dancefloor attirait depuis la Belgique mais aussi la France et l'Allemagne, tout un public venu succomber à la house et à la techno encore balbutiante. C'est même dans ce qui était alors le plus grand club du nord de l'Europe avec son show laser unique, qu'est né le new beat, mélange minimal



**BOCCACCIO LIFE  
1987-1993**  
(Music Man)

entre dance musique et indus. Mais ce n'est pas le seul style à l'honneur de cette compilation monumentale réalisée par les DJ historiques du club Olivier Pieters (qui y fut résident) et Stefaan Vandenberghe. Sur quatre CD ou dix vinyles, on peut entendre quarante titres crus et groovy des pionniers de la techno et de la house américaines et européennes, de Robert Armani à LFO en passant par Frank de Wulf ou Age of Chance. Comme le condensé d'une (pré)histoire dont le beat tape encore aujourd'hui.

PATRICE BARDOT

bert Armani à LFO en passant par Frank de Wulf ou Age of Chance. Comme le condensé d'une (pré)histoire dont le beat tape encore aujourd'hui.

PATRICE BARDOT

## LA DÉCOUVERTE

### Mélissende Folie douce

Le regretté Philippe Zdar était un homme de goût. La moitié de Cassius, une des figures emblématiques de la French Touch était aussi un producteur à tête chercheuse, n'hésitant jamais à mettre le savoir de son studio Motorbass au service de jeunes talents, de quelque style qu'ils viennent. C'est ainsi qu'en 2019, cette chanteuse a poussé la porte de la rue des Martyrs à Paris et a pu compter sur son soutien pour enregistrer son premier EP. Six années ont passé. Un autre de ses titres a été entendu sur la BO de *Emily in Paris*, et aujourd'hui, elle s'offre une sorte de nouveau départ sous la forme de cinq compositions, entre folk et pop, où sa belle voix blanche joue davantage sur les émotions que sur la puissance.



CAPUCINE DE CHOCQUEUSE

Ce n'est sans doute pas un hasard si cette autrice-compositrice aime chanter dans les hôpitaux pour réconforter les âmes et les corps, il se dégage une profonde humanité de ce répertoire très sensible. Réalisé avec l'aide d'Albin de la

Simone et de Sylvain Le Gouic à la production, ce disque déploie un classicisme reposant vers lequel on apprécie se réfugier. Une sorte d'antidote à la brutalité ambiante, voire une pause salutaire pour celles et ceux qui n'ont peut-être pas envie de se mettre 24 heures sur 24 des mélanges musicaux assourdisants hyper ceci cela. La guitare en bandoulière, la jeune femme

s'avère une juste exploratrice du sentiment amoureux qu'il soit douloureux (*L'amour m'a quittée*) ou rempli d'espoir (*Ailleurs*). Même si l'un de ses morceaux se nomme *Rien ne se passe*, Mélissende démontre bien le contraire dans ses chansons.

P.B.

**MÉLISSENDE**  
**AILLEURS**  
EP (La Louve Records)

## ANTON OAK

*Ne me lâche pas*

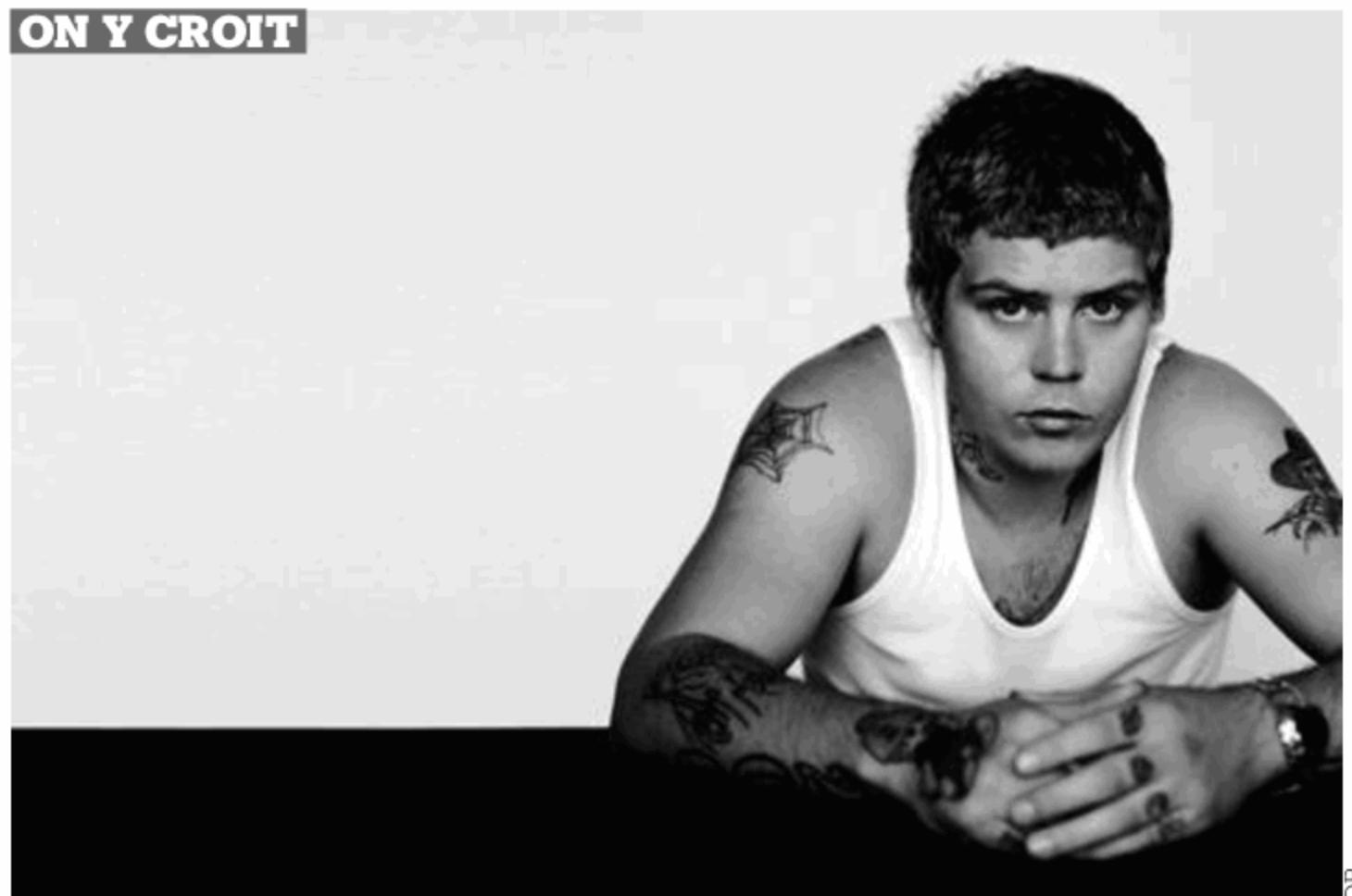
On aime beaucoup le registre chanson sensible, portée par une voix ayant du coffre, mixé avec une belle techno franche du collier qui envoie du lourd. En français, c'est assez inédit. On ne va pas le lâcher, c'est sûr.

## SCHØØL

*Gardener*

Les fans de guitares shoegaze vont tripper en écoutant l'interprétation délicieusement planante qu'en donnent les Français de Schøøl sur cet extrait de leur premier album prévu pour septembre. 90's for ever.

## ON Y CROIT



DR

### Yung Lean Un air de rédemption

**Sur ce nouvel album, le Suédois délaisse le cloud rap qui l'a fait connaître au profit d'un rock débraillé mais jamais sommaire.**

I faut voir Yung Lean dans le clip de *Babyface Maniacs*, deuxième single de ce cinquième album attendu depuis 2020. Il faut l'observer avancer tant bien que mal au milieu de structures en béton pendant que des flèches pénètrent son corps par dizaines, jusqu'à ce qu'il s'effondre. Il faut l'entendre répéter inlassablement la même rengaine («*Je suis en fuite, en fuite de tout le monde*») sur un riff de guitare saturé, tel un slacker des années 1990, avant de se relever et d'annoncer plus clairement ses intentions («*Allons nous amuser*»). On comprend alors qu'il n'a toujours fait que ça, chanter un mélange de colère, de frustration et d'aspiration à la libération. Sa déjà longue discographie est une inépuisable variation autour du thème «on tombe, on se relève» et ce nouveau long format va encore plus loin dans l'exploration de ses sentiments. Les plus troubles comme les plus intimes.



**YUNG LEAN**  
**JONATAN**  
(World Affairs/AWAL)

En compagnie ou non de Daniel Lopatin (Oneohtrix Point Never), qui a supervisé la production de *Jonatan*, Yung Lean a visiblement écouté beaucoup de punk et de hardcore ces dernières années. Cela s'entend dans ses paroles, qui ressemblent à s'y méprendre à celles qu'auraient pu chanter Black Flag ou Fugazi. Cela s'entend également à ces mélodies dans une veine rock maussade, passé au filtre d'influences post-punk et emo, sans s'interdire, là est sa force, des orchestrations de cordes et quelques refrains pop.

Dans cet album, de *Jonatan* à *Lessons From Above*, il n'est plus vraiment question de cloud rap, ce genre grâce auquel Yung Lean s'est taillé une jolie réputation ces dix dernières années, jouant des coudes avec les cadors du genre, de Travis Scott à Playboi Carti. Au flow comateux, noyé sous des tonnes d'effets, le Suédois préfère désormais se la jouer crooner, sans jamais tomber dans l'exercice de style, sans jamais oublier de

mettre sa voix au service d'un son à la beauté négligée. *Forever Yung* dit l'un des singles : à tout juste 29 ans, le Suédois tient là le plus beau des mantras.

MAXIME DELCOURT

## KING KRULE

*6 FEET BENEATH*

*THE MOON*

Verbe maudit et voix plaintive : Yung Lean rappelle King Krule, dont le premier album, paru en 2013, reste la meilleure façon d'accueillir les humeurs boudeuses.

## Vous aimerez aussi

### JONATAN LEANDOER96

*SUGAR WORLD*

Depuis 2013, la musique de Yung Lean s'écoute aussi via de multiples alias, dont celui-ci, sous lequel il assume ses influences rock dans des morceaux à la non-chalance contagieuse.

### BLADEE

*COLD VISIONS*

Publiées en 2014, ces complaintes autotunées, parfois proches du shoegaze, rappellent que ce pote de Yung Lean ne peut être résumé à ses collaborations avec Charli XCX et Oklou.

**YUNSHO**

cherie chérie

Valentin Faure de son vrai nom possède un élément essentiel pour les jeunes artistes : du style. Exprimé par cette voix ténèbreuse, simili rap sentimental, et dans une bande-son limite cold-wave. Waouh.

**TROPICAL FUCK STORM**

Dunning Kruger's Loser Cruiser

Les allumés de Melbourne annoncent leur retour pour juin. En préambule, une sarabande sous étincelles complètement barrée. Punk-blues déglingué où les chœurs féminins provoquent un grand huit émotionnel. Des oufs.

**TECHNOPOLICE**

Hellastic Mr Pox

Marseille, ce n'est pas seulement un vivier rap mais aussi un formidable foyer rock. A l'image de ce quatuor dont on aime la folie de cet irrésistible single en mode power-punk. En 1 minute 49, tout est dit.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur [Libération.fr](#) en partenariat avec Tsugi radio

**CASQUE T'ÉCOUTES ?****Charles Dubouloz Alpiniste****«Je m'infuse de la chanson française lors de mes ascensions»**

DR

**I**l y a trois ans pile, Charles Dubouloz a défrayé la chronique dans l'univers de l'alpinisme avec son ascension héroïque en solo de la voie Rolling Stones en pleine face nord des Grandes Jorasses (massif du Mont-Blanc). Exploit réalisé en chantant – pour se réchauffer l'âme – des standards de la chanson française. Cette année, il envisage de retourner en Himalaya pour ouvrir une nouvelle voie après en avoir ouvert une incroyable sur l'Hungchi (7029m) au Népal, en mai 2024.

**Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescent avec votre propre argent ?**

MC Solaar *Cinquième As*, en CD et à 12 ans.

**Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?**

Presque toujours sur mon téléphone, sinon chez moi, via des enceintes bluetooth.

**Le dernier disque que vous avez acheté et sous quel format ?**

*Manhattan-Kaboul* de Renaud.

**Où préférez-vous écouter de la musique ?**

En montagne, quand je grimpe.

**Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ?**

Je m'infuse de la chanson française lors de mes ascensions.

**La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?**

*Belle de Garou* et Patrick Fiori.

**Le disque que tout le monde aime et que vous détestez ?**

Jusqu'aux JO de Paris, Aya Nakamura, je ne savais pas qui c'était. Je ne suis vraiment pas fan de ce que j'ai entendu.

**Le disque qu'il vous faudra pour survivre sur une île déserte ?**

Simon & Garfunkel, *The Sound of Silence*. Avec ça je serai raccord je pense.

**Y a-t-il un label ou une maison de disques à laquelle vous êtes particulièrement attaché et pourquoi ?**

Aucun en particulier.

**Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?**

*Suprême NTM*, dans mon salon, ce serait énorme.

**Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles ?**

James Blunt, *Goodbye my Lover*, pour le côté sentimental.

**Savez-vous ce que c'est que le drone metal ?**

Du metal fait par un drone ?

**Préférez-vous les disques ou la musique live ?**

Je suis partagé mais les concerts c'est tellement hallucinant, des fois tu pleures tellement c'est intense.

**Votre plus beau souvenir de concert ?**

Damien Saez à Lyon, en 2019, c'était ultime, en mode bête de scène.

**Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon sound-system ou n'allez-vous jamais en club ?**

J'y vais rarement, mais je suis du genre à pouvoir y aller sur un coup de tête.

**Quel est le groupe que vous détestez voir sur scène mais dont vous adorez les disques et inversement ?**

Je n'ai pas d'exemple, je n'ai que des bons souvenirs...

**Votre film musical préféré ou votre musique de film préférée ?**

*Rocky 3*. *Eye of the Tiger*, ça m'a fait vriller.

**Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?**

*Jimmy* de Moriarty, tellement beau.

**Le morceau qui vous rend fou de rage ?**

Justin Bieber et tout ce qui y ressemble. Pour moi ce type de musique manque d'authenticité.

**Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?**

Johnny Jane, *Kleenex*, énorme !

**Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?**

Il y en a dix mille mais le groupe ultime ce sont les Beatles. Vous avez vu les interviews quand ils disent que les autres sont des tocards et qu'il n'y a qu'eux ?

**La chanson ou le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer ?**

*Ville morose* de Nadine Shah, c'est mélancolique à souhait, bouleversant à chaque écoute.

Recueilli par  
**DAVID KAWIKA**

**SES TITRES FÉTICHES**

IAM

*Petit frère* (1997)

SYSTEM OF A DOWN

*Lonely Day* (2005)

DAMIEN SAEZ

*Le Cavalier sans tête* (2008)

**AGENDA**

La drum'n'bass ne s'est jamais mieux portée. Mieux, ses sons se sont dispersés dans un grand nombre de genres musicaux du hip-hop au R'n'B. En France, depuis presque trente ans, sa grande prétresse est incontestablement **Elisa do Brasil** qui se produit ce soir en DJ set en compagnie de Liquidstone, et Cassei. Jungle is massive.

Ce samedi à Villeurbanne, La Rayonne.



Le Quatuor Ebène est, avec Xavier Tribolet, à l'église Saint-Germain-des-Prés à Paris le 15 mai.

PHOTO JULIEN MIGNOT

Non, l'association «jazz» «Saint-Germain-des-Prés» et «Dany Brillant» n'est pas la seule possibilité quand on évoque ce quartier de Paris dont les caves furent le repère des jazzmen américains à la fin des années 40. Hop, on remplace «Dany» par «festival» et on obtient un événement réputé et audacieux à l'image de cette rencontre inédite entre le **Quatuor Ebène** et le claviériste **Xavier Tribolet**, une passionnante fusion de cordes et d'électronique.

Ce jeudi à Paris, Eglise Saint-Germain-des-Prés.

Depuis 2018, **Chaton** documente sa vie en mode ragga-dub au fil d'une discographie longue comme le bras, avec par exemple la sortie de dix albums en 2024. Et rien que pour cette année, on en dénombre déjà trois, plus des singles. Avec en apothéose pour cet artiste vraiment pas comme les autres, une date programmée à l'Olympia, à Paris en février 2026. Une démarche proche de l'art contemporain, mais toujours aussi remuante sur scène où il ne manque pas de morceaux pour composer sa set list.

Ce jeudi à Marseille, Le Moulin.

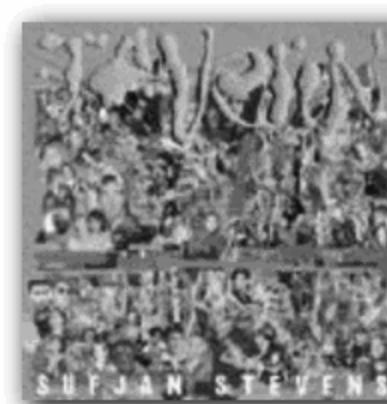
**L'ORIGINAL/LA REPRISE : «THERE'S A WORLD»**

La vie d'une chanson et ses réécritures parfois surprenantes.

**Neil Young (1972)**

Alors qu'au départ rien ne prévoyait que la tournée européenne du «loner» éternel allait passer par la France, suscitant le désespoir de ses fans, finalement une date parisienne a été rajoutée pour les combler. Tout excité, comptant les jours avant l'heureux événement, on s'est mis à réécouter l'incontournable *Harvest* d'où est extraite cette chanson. Pas forcément, une

de celles que l'on retient en priorité dans ce classique du Canadien où les *Out of the Weekend*, *Heart of Gold* ou *The Needle and the Damage Done* ont incité toute une génération à gratter la guitare tout en tirant sur un chilom (avec modération). Logique puisque *There's a World* se caractérise par ses arrangements élaborés pour le London Symphony Orchestra. Coincé entre l'acoustique *Old Man* et l'électrique *Alabama*, c'est une vraie bizarrerie que les fans de Neil Young zappent volontiers à l'écoute de *Harvest*. La chanson est même souvent considérée comme une tache dans son répertoire. On ne sera pas aussi sévère.

**Sufjan Stevens (2023)**

C'est à la toute fin de son dernier album *Javelin* que l'on repère cette reprise de toute beauté. L'original est à peine reconnaissable. Disparue les arrangements terriblement datés (mais ils l'étaient déjà à l'époque) signée Jack Nitzsche, que l'on a connu mieux inspiré, co-cerveau notamment avec Phil Spector du fameux *Wall of Sound*. C'est tout en délicatesse que l'américain de Detroit s'empare de la chanson de Neil Young pour la hisser dans les étoiles avec ses chœurs diaphanes et son orchestration minimale. On a quasiment l'impression d'avoir affaire à un morceau écrit et composé par Stevens, génie intimiste dont le registre particulier s'adresse pourtant au plus grand nombre. Une interprétation saisissante où les mots «*We are leaving, we are gone, come with us to all alone*» résonnent particulièrement lorsque l'on sait que cet album est dédié à son petit ami Evans Richardson, décédé en avril 2023, à 43 ans à peine, quelque mois avant la sortie de *Javelin*.

Ce jeudi à Marseille, Le Moulin.

# LIVRES /

# Claude Simon Album de genèse

**Minuit publie les deux premiers romans du prix Nobel, datant de 1945 et 1947, «le Tricheur» et «la Corde raide». Sans les rejeter, l'écrivain mort en 2005 n'avait pas souhaité leur réédition; l'éditeur franchit le pas, en les proposant «comme archive».**

Par CLAIRE DEVARIEUX

Tout lecteur de Claude Simon n'aura pas manqué de rêver sur la liste «*Du même auteur*» placée en tête de chacun de ses livres, et commençant par «*le Tricheur, roman, 1945, épuisé*» et «*la Corde raide, 1947, épuisé*». Epuisés? Comment ne pas avoir envie de les lire? A présent, on peut. Minuit propose ces deux textes en un seul volume. Pourquoi n'était-ce pas possible jusqu'ici? Parce que Claude Simon ne le souhaitait pas. Pourtant, sans faire en sorte que les textes de ses débuts soient réédités, il ne les rejettait pas. Ils participaient, disait-il, d'*«une lente évolution par tâtonnements»* qui aboutissait au *Vent* (1957), ce *«nouveau départ dans son œuvre»*, comme l'écrivit Alastair B. Duncan dans son introduction au premier des deux volumes Pléiade de Claude Simon, établi de son vivant. Il est mort en 2005.

#### Rachat du Sagittaire

Certains spécialistes de l'écrivain, comme Jean-Yves Laurichesse, étaient favorables à une réédition. D'autres, non. «*Conformément au vœu de l'auteur*», on ne trouve pas dans la Pléiade *le Tricheur* ni *la Corde raide*, publiés au Sagittaire en 1945 et 1947. N'y figurent pas non plus les deux romans suivants, parus en 1952 et 1954 chez Calmann-Lévy, *Gulliver* et *le Sacré du printemps*. En 1957, Jérôme Lindon, désormais éditeur de Claude Simon, et ayant racheté le Sagittaire, appose la couverture Minuit sur les exemplaires qui restaient du *Tricheur* et de *la Corde raide* et les remet en circulation. *Gulliver* et *le Sacré* demeurent chez Calmann-Lévy, où l'un de ces titres fera une réapparition désapprouvée par l'intéressé lors de son prix Nobel en 1985.

Pour Thomas Simonnet, qui dirige les éditions de Minuit depuis que Gallimard a racheté la maison, «il était intéressant de proposer le *Tricheur* et *la Corde raide* comme archive, mais

*dans une édition distincte du reste de l'œuvre, sous-titrée, précédé d'un avertissement. C'est très respectueux. Je n'ai pas mis sur la bande: «Claude Simon inédit! Ces textes circulent, ils sont cités souvent. C'était l'occasion de les établir correctement, de les remettre à disposition, afin qu'on puisse en discuter.» «Ils se trouvaient maintenant dans une grande prairie. Un train passa sur la ligne dont on voyait briller les rails, au bas de la colline. On entendit gronder le pont de fer, au-dessus de la rivière.» Ainsi commence *le Tricheur*, écrit pour moitié en 1939, terminé en 1941. Il y aura beaucoup de sons et d'images. Les personnages n'existent qu'insérés dans un cadre ou un plan large. Ils pensent à une chose, puis, brusquement, leur vient une réminiscence. Il s'agit de deux jeunes gens, au petit matin, en pleine campagne, Louis et Belle. Il ne faut pas qu'on les voie. Ils sont en fuite, elle est mineure. Ils se chamaillent, elle est obsédée par une course de chevaux, à Nancy, qui aurait pu leur faire gagner de l'argent. Ils n'iront pas à Nancy, prendront le train pour une plus grande ville et séjournent dans un hôtel où elle s'ennuiera. Le garçon se souvient du pensionnat, le soir, quand il ne voulait pas s'endormir, de son père capitaine mort en 1914, qu'il n'a pas connu, de la maladie et de la mort de sa mère – il avait 11 ans, comme l'écrivain –, du voyage*

**«D'une certaine façon, bien sûr, "la Corde raide" annonce "la Route des Flandres", "le Palace", "Histoire" et même "Pharsale", mais plutôt à la façon d'un [...] inventaire des thèmes [...].»**

qu'ils avaient fait pour retrouver la sépulture du soldat. Ce sera, en 1989, l'ouverture de *l'Acacia*.

Nous sommes bien chez Claude Simon. Il n'a pas encore trouvé sa voix, la cadence de sa longue phrase. On reconnaît cependant sa biographie. D'autres points de vue succèdent à celui de Louis, situés cinq ans auparavant. La mère de Belle, descendante d'un général d'Empire qui ressurgira dans *la Route des Flandres et les Géorgiques*, est l'épouse malheureuse d'un peintre sans le sou. C'est un des tunnels du roman: rentrant chez lui à bicyclette, l'artiste, vaguement communiste, s'arrête dans des troquets. Claude Simon s'astreint à des dialogues qui n'en finissent pas, de même qu'il s'inflige une scène en milieu prolétaire où le collègue de Louis (il a trouvé un job de plombier) l'invite à déjeuner afin de lui coller une fille dans les bras. Louis a une idée en tête, liée à sa détestation de la religion – peut-être parce qu'elle n'a pas sauvé sa mère. Il se livre à un acte gratuit sur la personne d'un prêtre. «*Un acte et puis c'est tout.*»

#### Guerre d'Espagne

Claude Simon est encore peintre – il abandonne au début des années 50 –, quand il écrit *le Tricheur*. On y pense devant certaines phrases: «*Les bras rose vif des lavandières, leurs manches bleues retroussées jusqu'au coude.*»

*La Corde raide*, qui rencontre peu d'écho à sa sortie en 1947, contrairement au *Tricheur*, est un essai sur l'art (Cézanne, Renoir), sur la représentation, autant qu'un récit romanesque. Le narrateur, assez bavard et hâbleur, est obsédé tantôt par ce qu'il voit, tantôt par sa condition: «*Je suis un homme. Je suis un homme qui essaie de vivre, je suis tout à cette difficulté de vivre [...].*» Outre l'évocation de la guerre d'Espagne, Barcelone en 1936 qui reviendra dans les romans ultérieurs, *la Corde raide* est hanté par la confrontation avec la mort – «*ces moments où votre propre mort est commencée*» –, expérience que Claude Simon rappelle



lera en 1985 dans son discours à Stockholm. La mobilisation, la guerre, le camp de prisonniers figurent déjà dans ce livre.

«*D'une certaine façon, bien sûr, la Corde raide annonce la Route des Flandres, le Palace, Histoire et même Pharsale, mais plutôt à la façon d'un répertoire, d'un inventaire des thèmes (je dis bien thèmes et non pas sujets) dans lequel j'ai ensuite puisé*», explique Claude Simon en 1971. Mireille Calle-Gruber le cite dans sa présentation. Elle donne aussi une clé pour comprendre un autre aspect de l'œuvre, plus souterrain, et méconnu. *La Corde raide* contient des allusions à la femme aimée disparue,



Claude Simon, à Paris,  
en 1936.  
PHOTO PHILIPPE HALSMAN.  
MAGNUM PHOTOS

énigme à quoi se heurte le narrateur, «pourquoi il fallait que je sois vivant, et elle plus». Renée (Lucie Renée Clog), la dédicataire du *Tricheur*, compagne puis épouse de Claude Simon, s'est suicidée en octobre 1944. Elle était la fille d'un peintre. Il est probable que le personnage de Belle, dans le premier roman, lui ressemble et emprunte quelques épisodes de son passé. Claude Simon ne «commenta jamais» ce suicide, écrit Mireille Calle-Gruber, qui souligne les liens de Renée avec *le Tricheur* et *la Corde raide*. Elle estime que «ce fond intime nefut pas étranger à leur retrait public». ◀

## Mireille Calle-Gruber : «replacer les textes dans le processus de l'écriture» L'universitaire, ayant-droit moral, a voulu contrer le piratage

**U**niversitaire et écrivain, spécialiste de la littérature française contemporaine, Mireille Calle-Gruber est à l'initiative de la réédition du *Tricheur* et de *la Corde raide*. Elle est l'autrice (Seuil, 2011), de *Claude Simon, une vie à écrire*.

**Dans votre biographie de Claude Simon, vous écrivez que «respecter son refus de réédition n'est que juste». Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?**

Lorsque, dans la biographie, j'en arrive à la conclusion qu'il faut respecter le refus de Claude Simon de rééditer ses premiers livres, c'est après avoir évoqué en détail sa position qui était nuancée, et notamment l'alternative par lui envisagée autorisant la réédition de ses premiers romans à certaines conditions. Je rappelle cette alternative dans la présentation du volume actuel. Claude Simon ne voulait pas que ses premiers ouvrages soient réédités séparément. Il acceptait la réédition à condition que ces livres soient intégrés dans la suite des œuvres ultérieures afin que, ainsi replacés dans le processus de l'écriture en devenir, ils montrent au lecteur l'évolution des motifs récurrents à l'aune du travail de la forme qu'il prisait tant.

C'est ainsi qu'en 1994, j'ai élaboré avec Claude Simon le projet d'une édition de ses *Oeuvres complètes* en Pléiade en deux volumes, dont le premier comprenait tous ses romans depuis *le Tricheur* jusqu'au *Palace* – ou au moins, disait-il, jusqu'à *la Route des Flandres*. A ce moment-là, le programme de la Pléiade n'a pu accueillir cet ensemble, malgré l'intérêt marqué par Jacques Cotin alors directeur (j'ai le dossier et les échanges de courrier avec lui et Claude Simon). Lorsqu'en 2002 la Pléiade n'a accueilli qu'un choix d'œuvres, Claude Simon a, en conséquence, écarté les premiers romans. Je n'ai donc pas changé d'avis. J'ai eu la chance de rencontrer Thomas Simonnet qui est un véritable éditeur, il a une vision, il voit depuis l'intérieur de l'œuvre. Il m'a proposé la seule solution qui soit : replacer les premiers livres dans la suite de la collection blanche de Minuit où tous les romans de Claude Simon ont été successivement publiés. En outre, il ne s'agit pas de les publier «comme si de rien n'était» : nous avons souhaité marquer le geste éditorial de l'après-coup archivistique en publiant ensemble les deux livres accompagnés de leur historique. Ainsi replacés dans le processus de la genèse de l'œuvre romanesque, ces livres paraissent bien selon les conditions posées par Claude Simon, et dans la continuité de sa fidélité aux éditions de Minuit.

**Evoquez-vous cette question avec Réa Simon, la veuve de l'écrivain disparue en 2017?**  
J'ai été, en quelque sorte, de 2005 à 2017, à

**CLAUDE SIMON**  
LE TRICHEUR  
et LA CORDE RAIDE.  
PREMIÈRES ŒUVRES  
1945-1947

Présentation de Mireille Calle-Gruber.  
Minuit, 452 pp.,  
23€ (ebook : 15,99€).



# LIVRES / POCHES

## Bleu sorcier à tribord Olivier Rolin vogue vers les îles Eparses

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

**A** la pointe de Galets, au nord-ouest de La Réunion, Olivier Rolin monte sur le *Champlain*. C'est une sorte de deal avec la Marine nationale que cette échappée (il apprend que c'est aussi le mot qui désigne les escaliers à bord). Lui et nous n'y perdons pas au change. Approcher les îles Eparses, ces confettis français de l'océan Indien autour de Madagascar (qui les revendique depuis son indépendance en 1960), promet un voyage unique. L'expédition a pour but de ravitailler les minuscules garnisons que la France entretient sur ces possessions au milieu du canal du Mozambique («une quinzaine de militaires sur celles qui sont habitables, histoire qu'on ne nous les fauche pas par surprise»). Son récit élude la politique, et reste familier pour celui qui l'a déjà lu : parenthèses (ou digressions), autodérision, don de nuancier, amour des lettres. Son carnet de bord, guidé par le parcours et le quotidien du mataf, s'agrémente de dessins ; les journées sont parfois longues.

L'écrivain (1), marin au civil qui ne souffre pas du mal de mer à la différence du commandant, a prévu quelques livres rangés dans sa cabine. Et puis il y a la petite bibliothèque du bord où l'on trouve *Lord Jim*. En revanche, l'âge se porte sur soi. Le regard de l'équipage, d'une moyenne d'environ 25 ans, sur cette «vieille chose comme moi» ne lui échappe pas. C'est un des motifs de *Vers les îles Eparses*. Le décalage générationnel, le vieillissement, négociés avec une pointe d'humour. «Je suis si étrange à leurs yeux que si j'étais une tortue habillée, leur étonnement est tel qu'il m'arrive de me demander si je n'ai pas en effet une carapace sur le dos et un chapeau de clown sur ma tête de reptile.» Olivier Rolin suit le mouvement, se lève tôt sur l'air des *Copains d'abord* de Brassens diffusé par les haut-parleurs, monte à l'appel sur la passerelle. Il enfile comme tout le monde la combinaison ignifugée bleu sombre barrée d'une barre phosphorescente, qui lui donne l'impression d'«avoir l'air d'un amiral». Lors de l'escale à Durban, il tue le temps en longues balades sous le cagnard, se rafraîchit dans les Botanics Gardens. Las, il ne se rappelle qu'après l'appareillage que le jeune Fernando Pessoa y vécut. Après le *Dimanche de Bouvines*, la *Vie de Rancé*, le *Mont analogue*, etc., il découvre dans le *Monde des Martin* que Pedro Martins, un jésuite du XVI<sup>e</sup> siècle, a fait naufrage sur Bassas da India le 19 août 1585 «un peu moins de quatre cent trente-six ans avant que je ne lise sa vie sur les lieux même où il a failli la perdre». Les échos littéraires font toujours vibrer le bourlingueur.

D'Eparses, il y a donc l'atoll désertique de Bassas da India, Europa la plus au sud du canal du Mozambique ou Juan de Niva dont l'auteur partage la préférence avec le «cipal» Koffi, cinq kilomètres carrés émergés de corail et de sable avec un foisonnement d'espèces. C'est sans doute le plus dur du retour que de décrire et rendre en mots ces bouts de terre, la flore, la murène menaçante, le «bleu sorcier», une attaque de sternes... Venu grâce à Thucydide l'Athéénien (le deal), Olivier Rolin repartait gros de *Vers les îles Eparses*. ▶

(1) Qui signe un article aussi dans le dossier de la dernière livraison de la NRF, «Homère, immortel et visionnaire?», aux côtés de Pierre Michon et Yannick Haenel.

OLIVIER ROLIN VERS LES ÎLES ÉPARSES  
Verdier, 96 pp., 17,50 € (ebook : 14,99 €).

MAURICE PONS

ROSA  
Christian Bourgois  
«Satellites», 224 pp., 8,80 €.



«Soudain, la corde se tend et tire, les engrenages chuintent, le sapeur donne du jeu, le filin se détend. Ochs intervient. Il prend la manivelle, et la manœuvre doucement vers l'arrière. Le filin est à nouveau tendu. Il vibre. Il tire. Il se relâche. Il se tend à nouveau.»

## Caroline Dawson, le Québec à la dure Roman d'une transfuge de classes née au Chili

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

**E**lle s'appelle Caroline, et c'est déjà une source de questionnement. Caroline? Ce ne serait pas plutôt Carolina, plus en accord avec le teint mat de l'enfant, demande le chauffeur de bus qui a oublié de s'arrêter au stop habituel. Comment expliquer que le père, professeur d'anglais au Chili et syndicaliste, devenu homme de ménage au Québec, avait choisi des noms anglo-saxons pour ses enfants par goût de sa discipline. A l'école, c'est la lunch-box préparée par la mère qui suscite des commentaires. Et pour la jeune narratrice de ce roman autobiographique, le repas de midi devient une expérience douloureuse de marginalisation. Dans la boîte en plastique dur couleur jaune canari, il y a «un sandwich au dulce de leche». Chose inconnue pour les écoliers blonds mangeurs de beurre de peanut: «—on dirait d'la marde». Même intolérance en ces années 1980 peu ouvertes à la food fusion face au *pan con palta* apporté la veille, des tartines à l'avocat écrasé. Elles avaient été qualifiées de «pain au vomi». Pour Caroline, 8 ans, il ne restait plus qu'une solution. Dire qu'elle ne voulait plus de ces aliments dans sa boîte à lunch. «Por qué?», demande la mère. «—Je n'aime plus ça», répond la petite fille, par ailleurs élève modèle. Et la romancière poursuit en guise d'auto-analyse: «Mon intégration d'enfant immigrante a passé par la honte de ce que j'étais, le rejet de ce qui me constituait et une série de petites trahisons envers moi-même et mes parents. J'ai commencé à ne me concevoir qu'à travers les yeux des autres, en tentant d'anticiper leurs réactions. [...] J'ai capitulé en me privant de ce qui me plaisait, me dépossédant de petits bouts de moi. / "Je n'aime plus ça": le premier mensonge d'une longue série pour apprendre à devenir quelque chose comme une Québécoise.»

**Domination.** Née en 1979 au Chili, morte à Montréal en 2024 après avoir souffert d'un cancer des os, Caroline Dawson était sociologue. Son roman est à la fois l'histoire d'intégration d'une immigrée et celle d'une transfuge de classes. Il est paru en 2020 chez l'éditeur québécois Remue-Ménage et est édité aujourd'hui en France avec un parrainerage de luxe: un éloge, en ouverture, d'Annie Ernaux et une préface de Didier Eribon. Le philosophe et sociologue, transfuge lui-même, parle notamment



de la honte, rappelant que celle-ci «n'est pas un affect psychologique que l'on peut éprouver ou non, c'est l'effet dans le cerveau et le corps de mécanismes de domination, d'une structure sociale d'infériorisation».

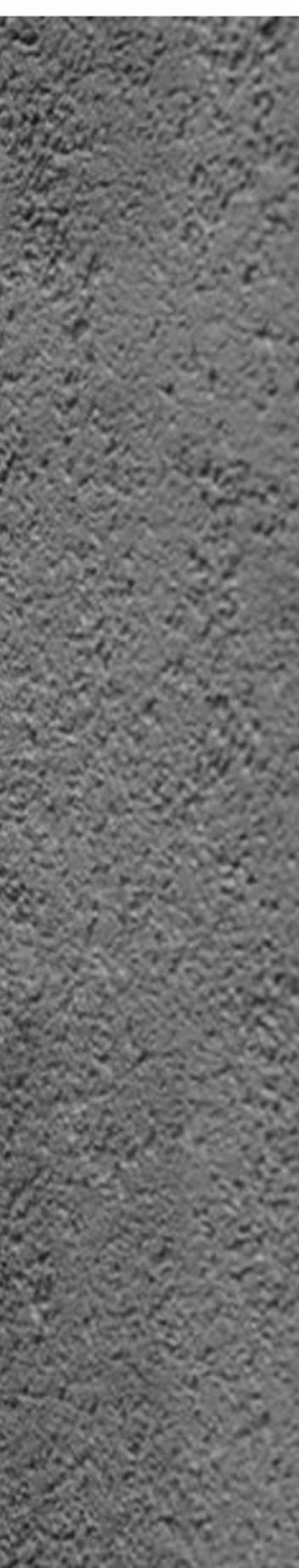
L'enfant Caroline, dont on suit la progression depuis l'âge de 7 ans – et la fuite en famille du Chili de Pinochet – jusqu'à l'âge adulte, apparaît comme une enfant déterminée et d'une lucidité renversante. Elle veut à tout prix s'intégrer. A l'école primaire, les autres petites filles lui paraissent toutes semblables: «Des Julie par dizaines, minces, habillées de couleurs pâles, le sourire rose, l'air vague-ment gentil, le cheveu blond et fin.» Elle a conscience de son «inadéquation avec l'environnement». Quand elle enlève sa tuque (bonnet en français québécois) tricotée maison, elle ébouriffe ses cheveux. «Je gesticulais, j'avais un accent, je parlais fort [...] Tout mon être était tapageur à côté de ces filles». Alors elle tente d'atténuer «la petite Latina» en elle. «J'ai décidé à huit ans d'éviter de sortir du lot. Je me suis pratiquée devant le miroir à ne plus parler avec mes mains. J'ai retenu mon emballage en classe. J'ai appris à ne plus rire trop fort devant les autres filles quand elles faisaient des blagues. Je me suis forcée à marcher au lieu de courir

**THOMAS DAY**  
LA VOIE DU SABRE  
Folio Fantasy,  
304 pp., 8 €.



«Il était une fois, il y a bien longtemps, un jeune ferronnier du nom de Masmune qui vivait dans la petite ville de Kitami, sur l'épine dorsale du Poisson-Chat Hokkaidô. L'homme était plus rêveur que travailleur, plus artiste qu'artisan.»

**Caroline Dawson.**  
PHOTO CHLOÉ  
CHARBONNIER. ÉDITIONS  
DU REMUE-MÉNAGE



à la récréation. La retenue est devenue ma posture.» Caroline Dawson parle aussi d'un autre rire, celui de sa mère, qu'elle veut sortir de l'ombre. C'est vers la fin du livre. Natalia Dawson arrivée à l'âge de 35 ans au Québec, après avoir annoncé à ses enfants que le voyage serait un aller simple – il n'y aurait pas de retour au Chili même quand la dictature tomberait –, était animatrice pour enfants dans son pays natal, faisait du théâtre, était une femme lumineuse. Au Québec, avec son mari, comme la plupart des immigrés, elle accumule deux ou trois boulots, des «jobinnes», toujours subalternes: nettoyer la

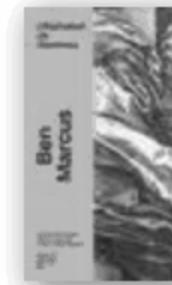
crasse des autres, chez des particuliers, dans des banques, dans des bureaux, de nuit comme de jour. Elle s'use, son corps et ses mains portent la trace de ce travail. Elle est anxieuse, a peur que ses enfants attrapent la pneumonie dans le long hiver québécois ou meurent asphyxiés par un sac plastique comme le frère de la grand-mère. Alors l'enfant met parfois la tête dans un sac tout en laissant passer l'air pour la défier et arrête «juste avant que ça ne devienne plus drôle». «Soulagée, elle éclatait d'un rire nerveux qui laissait deviner un mélange d'apaisement, de légèreté et de profonde détresse. Le rire de ma mère: la joie anxieuse de la fin d'une souffrance. Je trouvais toujours amusant ce basculement nerveux que je n'entendais jamais dans les rires des mères de mes amies d'ici.»

**Codes des nantis.** C'est en regardant ses parents faire le ménage ici ou là, nettoyer les toilettes d'inconnus, que Caroline comprend très vite les inégalités de classes. Et cette future transfuge – elle deviendra professeur de l'enseignement supérieur, écrira des livres dont ce roman et un recueil de poésie, elle épousera un pédiatre issu de l'aristocratie suédoise – regarde, assimile les codes des nantis, dans les maisons que ses parents nettoient et où les enfants sont amenés faute de grand-mère pour les surveiller. L'enfant fouine, ouvre des tiroirs, étudie des photos de famille, et intègre le poids des différences sociales.

Plus tard, alors que son excellence à l'école lui fait rencontrer des adolescents des quartiers huppés, qu'elle lit *Bonheur d'occasion* d'une autre transfuge de classe, Gabrielle Roy, Caroline continue son travail d'apprenti sociologue avec elle-même pour terrain d'études. «Nous étions si éloignés qu'ils [ses amis, ndlr] n'entendaient pas le murmure de mes réalités. [...] L'effroi me prenait dans l'autobus du retour quand je réalisais que, si je grimpais l'échelle sociale, ce serait sans doute en intégrant les jugements, les habitus et les catégories de pensée des dominants. Dans la 45 [la ligne de bus, ndlr], en sens contraire pour revenir chez mes parents, je réalisais que mon monde d'origine, incarné par ma mère, je ne pourrais jamais vraiment le désavouer.» ◆

**CAROLINE DAWSON** LA OÙ JE ME TERRE L'Olivier, préface de Didier Eribon, 224 pp., 21 € (ebook : 14,99 €).

**BEN MARCUS**  
L'ALPHABET DE FLAMMES  
Traduit de l'anglais  
(Etats-Unis) par Thierry Decottignies. Editions du sous-sol, 416 pp., 16 €.



«Quand la topographie cristallisa l'affliction, avec son code de couleurs signifiant par degrés les zones touchées, le résultat donna une jolie image, un noyau jaune or qui irradiait de l'intérieur du Wisconsin. Ce qui se produisait semblait se produire là-bas en premier.»

## Hugues Jallon, de l'illuminisme au conspirationnisme Dans un récit fictionné, une tournée de gourous et autres platistes

Par **ÉRIC LORET**

**C'**est un livre construit comme une sorte d'hôtel, dont Hugues Jallon pousserait les différentes portes, dévoilant derrière chacune d'elles un nouveau pensionnaire un peu tordu, un peu confus. Ce serait peut-être aussi un domino qui s'écroule de mal en pis, chaque personnage menant à un autre moins recommandable, du gourou Georges Gurdjieff (mort en 1949), dans la première section de l'ouvrage, à Elon Musk dans la sixième et dernière. Car ces silhouettes qui s'enchevêtrent et se répondent incarnent les visages de l'illuminisme moderne: alchimistes, mystiques, occultistes, mais aussi poètes. Des figures généralement toxiques. Ainsi de Gurdjieff que l'écrivaine Katherine Mansfield, atteinte de tuberculose, alla consulter dans son prieuré et qu'il soigna selon ses méthodes: «Elle n'écrit plus. Elle tousse, elle étouffe depuis des mois. Elle est installée sur un divan dans l'étable, sur un balcon, au-dessus des vaches. Et elle meurt.» Gurdjieff avait prévenu: «Ecrire, c'est merdité.» La première moitié du *Cours secret du monde*

croise en courts chapitres la théosophe Helena Blavatsky (1831-1891), le psychanalyste Carl Jung (1875-1961), le philosophe hégelien Alexandre Kojève (1902-1968) et d'autres moins connus comme Jean Coutrot (1895-1941), économiste précurseur du transhumanisme, mais aussi la créature de Roswell et un amant de Daldida. Blavatsky connaît une «civilisation millénaire qui pourrait révéler d'étranges secrets à l'humanité» tout en ayant sauvé «un chanteur d'opéra hongrois poignardé par une bande de truands maltais». Jung fait «l'apologie du national-socialisme» et invente l'*«inconscient juif»* avant de publier en 1959 un livre sur les soucoupes volantes. Kojève durant la Seconde Guerre mondiale est à la fois résistant et corédacteur «d'une future Constitution pour le gouvernement de Vichy», puis démasqué post-mortem comme agent du KGB.

L'histoire de Coutrot et du groupe d'économistes antilibéraux X-Crise est plus complexe encore: on vous la laisse découvrir. Sans surprise, leur parcours croise lui aussi le régime de Vichy. Plus largement, les visionnaires de cette sarabande, quoique tous «rêveurs acharnés» d'une «Grande Paix», vérifient l'intuition du philosophe Theodor W. Adorno (1903-1969): «la régression vers la pensée magique à l'époque du

capitalisme avancé» est en affinité avec le fascisme. Hugues Jallon, on s'en rend compte petit à petit, trace une sorte de panorama nébuleux du conspirationnisme, de la paranoïa, du goût du secret – comme l'indique le titre. Son narrateur (qui n'est pas lui, car il a dix ans de moins) manque même de devenir espion. Par moments, l'Histoire rencontre l'actualité, avec tel manifeste délirant de 1941 (le «Pacte synarchiste révolutionnaire») qui rappelle celui de l'assassin de Notre-Dame-de-Toutes-Aides à Nantes.

Puis, vers le milieu du livre, c'est la déflagration: «l'or, c'est fini. L'alchimie aussi.» Le dollar n'est plus convertible en métal précieux à partir de 1971, «une nouvelle ère s'ouvre pour l'économie mondiale. Les monnaies se mettent à flotter [...]. C'est le marché qui décide désormais seul de leur valeur» et «la fête peut commencer». La phrase est évidemment d'une ironie amère. La seconde partie du *Cours secret du monde* change de régime, passe de l'humour aigre-doux au tir à balles réelles. Jallon fictionne des messieurs et madames Tout-le-monde pris dans des

discours platistes ou transformés en hikikomoris, ces asociaux enfermés dans leur chambre avec leurs écrans, grâce auxquels, déclare l'un d'eux, «j'ai tout l'amour que je veux sans que ça tourne mal, j'ai toute la violence que je veux sans risquer ma vie». Il raconte aussi comment les manuels de «techniques de soi» nous enjoignent depuis plus d'un siècle d'être la meilleure version de nous-mêmes, parce que «lorsqu'on n'espère plus changer les choses en ce monde, on essaie désespérément de se changer soi-même». Le secret, aujourd'hui, serait celui de l'optimisation fiscale pour quelques-uns et de ce que «coûte véritablement», pour tous les autres, une chose produite. Ou alors celui de la manière dont «la compétition entre tous et la recherche effrénée du profit par chacun» pourrait bien amener la paix et un quelconque équilibre. Consolation théorique: John Nash, mathématicien auteur d'une théorie de la négociation qui fait foi en économie libérale, était atteint de schizophrénie paranoïaque. De quoi réveiller, dans l'adversité présente, notre «ardeur au combat». ◆

**HUGUES JALLON**  
LE COURS SECRET DU MONDE  
Verticales, 202 pp., 20 € (ebook : 14,99 €).

# LIVRES/ POCHES

## La nuit dévastée Une mère et son fils au Caire. par Shady Lewis

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

**O**n ne s'ennuyait déjà pas dans le premier roman de Shady Lewis traduit en français, *Sur le méridien de Greenwich*, histoire doucement amère d'un immigré égyptien en butte aux préjugés occidentaux. *Brève histoire de la Création et de l'Est du Caire*, un titre qui n'est absolument pas bref, ne laisse pas le temps de souffler. Le même imaginaire est à l'œuvre : des sujets graves voire dramatiques dans un récit au plus près du quotidien des personnages et de la dérisio coulée dans les fissures. Les épisodes de la Création (comme dans le roman précédent, on est chez des Coptes) s'entrelaçant avec une odyssée nocturne dans les rues du Caire, qui va s'embraser d'émeutes. Une manière de confronter la morale au réel. Tout est raconté du point de vue du jeune adolescent tiré derrière elle par une mère corpulente et déterminée.

Quelle nuit... Elle commence par un dîner à la maison dans la rue 30 du quartier de Masakèn à l'est de la capitale égyptienne avec l'oncle Raga'il et tante Helena arrivés à l'improviste. Oum Sharif bricole un repas. A table, l'oncle recycle une anecdote «qu'on écoutait avec le même étonnement que la première fois, et dont le retour aussi saisonnier que la crue du Nil avait un effet apaisant». Le père décide de l'enregistrer avec son magnétophone Toshiba pour la graver dans le temps. Elle relate une errance au Caire, mais on n'en connaît pas la fin, le père s'en prend soudainement à son épouse dans la cuisine. Un classique, il lui arrive aussi souvent de frapper son fils. Violence contre les femmes, violence contre la liberté religieuse, violence de l'Etat, *Brève histoire...* mouline sérieusement. Tout est vu par les yeux d'un enfant, les effets n'en sont que plus frappants. Ainsi songe-t-il que l'église à l'angle de la rue du martyr Ahmed Ismat, brûlée régulièrement, rebâtie par ses paroissiens, a finalement été laissée en ruines pour repousser les pyromanes antichrétiens.

Dans cet univers perturbant de la fin des années 80, le narrateur s'accroche aux chiffres pour avoir des certitudes. Par exemple, trente pas entre sa maison et le coin de la rue. «Tout devient plus supportable quand on fait la conversion en chiffres, exactement comme les décomptes de morts au bulletin d'information de neuf heures du soir. Les chiffres tiennent la souffrance à la bonne distance, aussi loin que nécessaire pour dissimuler les détails, et assez près pour soulager la mauvaise conscience.» Ses dénombremens vont voler en éclats avec sa furie de mère qui, pour une fois, claque la porte plutôt qu'être mise dehors. Shady Lewis dresse un émouvant portrait d'Oum Sharif, indifférente, négligée, pitoyable par moments dans le regard de son fils, qui n'est pas sûr de l'aimer. Mais le lecteur est pris par son énergie sans calcul qui la pousse dans les rues cairottes, armée d'un sac-poubelle noir avec quelques ridicules effets, jouisseuse du seul plaisir d'un soda tiède, cleptomane de l'inutile, courant comme une poule sans tête aux sons des armes automatiques, riant et triomphant d'un rien. ♦

**SHADY LEWIS**

BRÈVE HISTOIRE DE LA CRÉATION

ET DE L'EST DU CAIRE

Traduit de l'arabe (Egypte) par Sophie Pommier et May Rostom, Actes Sud «Sindbad», 224 pp., 22 € (ebook : 16,99 €).

**NASTASSJA MARTIN**  
À L'EST DES RÊVES.  
RÉPONSES EVEN AUX  
CRISES SYSTÉMIQUES  
La Découverte poche,  
288 pp., 13 €.



«Retournons à présent sur nos pas, en Alaska, là d'où je suis moi-même venue, pour mieux saisir, par comparaison, les formes culturelles autochtones telles qu'elles sont représentées au Kamtchatka après être passées par le broyeur soviétique.»

## Daisy Johnson, sous haute tension Quatorze voix de femmes dans un hôtel hanté

Par THOMAS STÉLANDRE



MIGUEL SOBREIRA TREVILLION IMAGES

**L**ire «L'hôtel» sur le fronton et soulever la couverture comme on ouvre une porte. Vous voilà à l'intérieur et, pour ainsi dire, à la réception. Aucun risque de se perdre, la signalisation est très claire : le chapitre introductif de *L'Hôtel* s'appelle «l'hôtel». Premières lignes : «Voici ce que l'on sait de l'hôtel : Il est plus vaste au-dedans qu'au-dehors. N'allez pas dans la chambre 63. Les portes et les fenêtres changent parfois de place. L'hôtel écoute tout ce que vous dites. L'hôtel guette. L'hôtel sait tout de vous. L'hôtel vous connaît avant votre arrivée. L'hôtel n'est pas le même avec tout le monde. On sera bientôt à l'hôtel.» Bref, on n'est pas sorti de l'hôtel.

**Chambre 237.** Si l'entrée en matière évoque une règle, c'est que *L'Hôtel* tient du livre-jeu (autant que par exemple *The Substance* ou *Jumanji* sont des films-jeux : répéter le titre pour que l'effet se propage fait partie du genre). Deux informations s'ajoutent à la liste. D'une part : «L'hôtel est familier». C'est tout à fait juste : on pense à *Shining* de Stephen King (où, pour mémoire, la chambre à éviter était la 237) ou à *La Maison hantée* de Shirley Jackson (*The Haunting of Hill House* en V.O.) – d'autres images viendront en chemin à l'esprit, littéraires ou cinématographiques,

de l'*Exorciste* au récent *Smile*. Dernière chose à savoir et l'on pourra commencer à arpenter ses couloirs : «L'hôtel est un inconnu dans une ruelle». Comprendre : l'hôtel est ce qui attend tapi dans l'ombre, ce qui se cache sous le lit, ce que vous n'avez jamais oublié. L'hôtel – et n'est-ce pas là la marque d'un bon établissement ? – sait s'adapter à son visiteur, et ce de façon troublante. Ainsi pour notre part, page 111 : «J'inspecte tous les étages en commençant par le dernier, auquel je monte en ascenseur. Je n'aime pas les petits espaces.» Et gageons que *L'Hôtel* saura pincer votre propre corde sensible.

Puisque l'hôtel est partout et nulle part (l'hôtel est un écran et *L'Hôtel*, une fiction), il est apparemment difficile d'obtenir des informations fiables à son sujet. On sait que sa construction s'est achevée en 1919. On sait qu'une ferme se dressait auparavant sur son terrain. On sait qu'en 2019 un incendie l'a réduit en cendres. «Il est presque impossible de recenser tous les récits sur l'hôtel et de les organiser de façon logique» *L'Hôtel* se contredit puisque voici venir «quatorze récits» le concernant, avec toujours la même sobriété maisons (les «récits» s'intitulent «La sorcière», «Le chantier», «Le mariage», «Le prêtre»...). Les phrases sont simples, souvent courtes, les métaphores imagées, insolites. Page 76 : «J'at-

tends que nos yeux se croisent, mais son regard passe sur moi comme des patins sur la glace.» Page 126 : «Depuis un certain temps, j'avais le sommeil aussi léger qu'un film plastique tendu sur un soldat.»

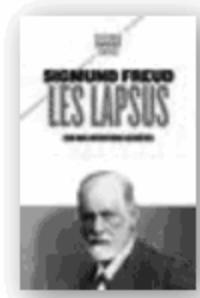
**Pilules.** Toutes les histoires sont racontées par des femmes, de tous les âges, à différentes époques. Ce n'est pas un hasard et il se pourrait même que ce soit une part importante du propos. *L'Hôtel* résonne comme *le Papier peint jaune* de Charlotte Perkins Gilman : comment sortir des murs, de la prison du foyer, de l'espace mental confiné ? Dans un passé lointain, une certaine Mary Southgraves est accusée de sorcellerie. En 1968, une enfant turbulente rencontre une autre petite fille qui lui ressemble, «mais une version plus obéissante, encore ensommeillée, qui fait ce qu'on lui dit». Dans notre présent connecté, une vieille dame entend une voix provenant d'un appareil lui rappeler l'heure des repas et des pilules, jusqu'à ce que cette voix devienne celle de son défunt mari, puis celle d'autres morts, sa mère, sa sœur, et enfin son père. Soudain, la narratrice est à l'hôtel, où elle a travaillé toute sa vie comme femme de chambre et où son père a travaillé avant elle. Chute glaçante, superbement chorographiée : «La poignée a tourné, la porte s'est ouverte et j'ai entendu le pas lent et régulier de mon père.»

Daisy Johnson est née en 1990, elle vit à Oxford. Son deuxième roman, *Sœurs* (Stock, 2021), a été adapté il y a peu au cinéma par Ariane Labed sous le titre *September & July*. Son territoire s'affirme : féminité, hantise, double, trouble. Le projet de *L'Hôtel* est né d'une proposition de la radio britannique BBC Radio 4 d'écrire une série de nouvelles horribles. Diffusées en 2020 et rassemblées ensuite en volume, elles conservent sur la page un côté bouche à oreille. Elles sont reliées entre elles, par l'unité de lieu et semble-t-il par d'autres choses. Dans l'ultime texte, trois étudiantes en cinéma se rendent sur place. «Elles cherchent à filmer l'incertain, l'étrange, la trace de quelque chose, le signe d'un double fantomatique, le secret» et l'on sent l'autrice derrière, toute proche. ♦

**DAISY JOHNSON** *L'HÔTEL*

Traduit de l'anglais par Laetitia Devaux. Stock, 192 pp., 19,90 € (ebook : 14,99 €).

**SIGMUND FREUD**  
LES LAPSPUS. SUR NOS  
INTENTIONS SECRÈTES  
Traduit de l'allemand par  
Samuel Jankélévitch et  
Olivier Manonni. Petite  
Biblio Payot, 176 pp., 8,50 €.



«Pour conclure, je vais ajouter, pour les lecteurs qui ne recignent pas à produire un certain effort et auxquels la psychanalyse n'est pas étrangère, un exemple qui montre jusqu'à quelles profondeurs de l'âme peut conduire l'analyse d'un lapsus.»

**MAHMOUD DARWICH**  
ET LA TERRE  
SE TRANSMET COMME  
LA LANGUE  
Traduit de l'arabe (Palestine)  
par Elias Sanbar.  
Babel, 144 pp., 7,40 €.



«Je marche. Je me hâte. Je cours. Je monte. Je descends. Je crie. J'aboie. Je glapis. J'appelle. Je hulule. J'accélère. Je ralentis. Je bascule. Je m'allège. Je me dessèche. J'avance. Je vole. Je vois. Je ne vois pas. Je trébuche. Je jaunis. Je verdis. Je blémis.»

## ROMANS

**GIUSEPPE  
SANTOLIQUIDO**  
LE DON DU PÈRE  
Gallimard, 208 pp., 20 €  
(ebook : 14,99 €).



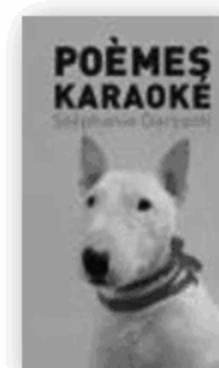
Après *l'Eté sans retour* (Gallimard, 2021), un texte sombre d'une immense poésie qui nous plongeait dans la vie tourmentée d'un village du sud de l'Italie après le meurtre d'une jeune fille, Giuseppe Santoliquido évoque à nouveau la disparition et la perte dans *le Don du père*. La disparition, c'est celle du père du narrateur. Celui-ci voit chaque jour l'état du vieil homme se dégrader, il sait que ce dernier vit ses derniers jours et se remémore tous les instants de partage, tous ces moments où il l'a cru faible et l'a regardé de haut alors que, au fond, il ne savait rien de cet Italien installé en Belgique qui se rêvait avocat et s'est retrouvé mécanicien. Il va donc remonter le cours du destin paternel, succession de rebuffades et de malchance, qui aura dû toute sa vie serrer les dents pour plaire à son propre père puis, plus tard, offrir à sa femme le train de vie dont elle rêvait et surtout permettre à son fils de faire des études. Un sacrifice que le narrateur comprendra sur le tard mais juste à temps pour offrir au vieil homme la reconnaissance attendue toute sa vie. Un texte bouleversant, d'une immense puissance, empreint de mélancolie et de tendresse. **A.S.**



vaison» du tableau était ou non un acte artistique. Ce qui est certain, c'est que les nids relèvent du land art, et qu'on s'y sent bien. **F.F.**

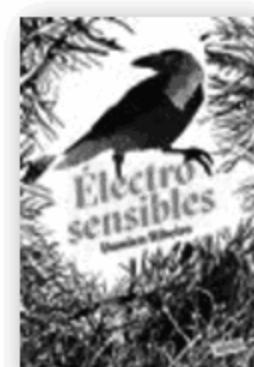
## POÉSIE

**STÉPHANIE GARZANTI**  
POÈMES KARAOKÉ  
Préface d'Eliza Gueorguieva.  
Cambourakis, 112 pp., 16 €.



hoodie USA, s'immole par le feu au pied de la Trump Tower. «*Elle se pose là sur la Cinquième Avenue comme un joint mal roulé, sombre stalagmite s'élançant vers les cieux, l'affreuse petite sœur de Babel.*» Ce n'est que la partie immergée de l'iceberg puisque *T'es mort* (*Yr Dead* en V.O., langage parlé tout du long), le premier roman du poète new-yorkais Sam Sax, tient plus largement de la formation queer, avec retour à l'enfance, rencontres et galères. L'ensemble est fragmenté (comme vraisemblablement la conscience à l'œuvre), saturé d'histoires et d'images (idem). «*Je vais au Nowhere pour regarder les résultats de l'élection.*» Le Nowhere est un bar gay qui ne mène nulle part. **T.St.**

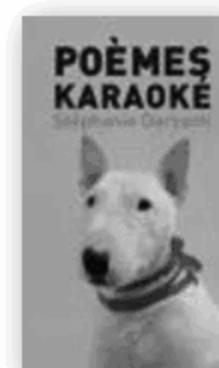
**DAMIEN RIBEIRO**  
ELECTROSENSIBLES  
Rouergue, 240 pp., 21,50 €  
(ebook : 15,99 €)



Femme allergique aux ondes, femme invisibilisée par son mari, femme transgressive (elle crève les yeux de Hendrickje Stoffels, sur un tableau de Rembrandt pour protester contre le machisme du peintre)... Sandrine Maurin est dans l'air du temps. Ce personnage de Damien Ribeiro finit par nous persuader de la suivre au fond de la forêt, là où les électrosensibles peuvent respirer. C'est le meilleur moment du livre, Sandrine a rencontré un type à la dérive, ils vivent en ermites, construisent des nids géants. Un professeur d'art, un peu lourdaud, mène une enquête sur la jeune femme, il est expert auprès des tribunaux, et doit établir si la «cre-

## POÉSIE

**STÉPHANIE GARZANTI**  
POÈMES KARAOKÉ  
Préface d'Eliza Gueorguieva.  
Cambourakis, 112 pp., 16 €.



Après *Petite Nature* (Cambourakis, 2023), Stéphanie Garzanti est de retour sur la scène littéraire avec *Poèmes karaoké*. Est-ce à dire qu'il faut chanter les textes qu'il contient? Pas impossible, en tout cas certains titres donnent envie: «pépite lilas», «des goûts des godes» ou notre préféré, «ventoline-moi» (qu'on peut citer en entier, c'est court: «*je n'ai plus de souffle*»). Un autre! Un autre! «Malade», page 163 (moins plombant que du Serge Lama): «*je ne suis plus que ti-sane*». En écho au souffle pop, le vers est joueur, collé-serré, coupé-décalé, et puis qu'on se le dise: «*je refuse d'avoir chaud sans toi*». Se dessine un recueil amoureux, érotique à l'occasion, en accord avec le retour des beaux jours: «*pas nager de l'été/ pas nager de l'été dernier non plus/j'épouse sur-le-champ/la première/ qui m'emmène à la mer*». **T.St.**



dra qu'il était peintre - à travers la porte du troisième étage de son immeuble. A partir de ce souvenir déterminant, il ausculte la double tension de la peur et du désir du dévoilement, que cela concerne le mystère entourant la mort de son frère ou l'ouverture des corps quand il assistait aux opérations de son grand-père chirurgien. Derrière les seuils qui sont autant d'invitations même fallacieuses à les franchir, la beauté «présente toujours quelque chose de cru, impudique, violent. Quelque chose qui n'est jamais loin de l'effroi». **G.Le.**

## PHOTO

**PIERRE GETZLER**  
PLACE SAINT-SULPICE LES  
18 & 19 OCTOBRE 1974  
L'Œil ébloui «Perec 53»,  
53 pp., 13 €.



## RECIT

**PHILIPPE COMAR**  
UN CRI DERRIÈRE LA  
PORTE Fata Morgana,  
48 pp., 14 €.

Un récit d'une impressionnante intensité. Avec *Un cri derrière la porte*, Philippe Comar convoque en une quarantaine de pages la folie, la mort, le désir et l'art. Plasticien, ancien professeur de dessin des Beaux-Arts de Paris, Comar se livre ici à la généalogie de sa vocation: quand il était enfant, il entendait, fasciné et terrorisé, les cris poussés par un homme dément - il appren-

sées et qui ont eu des destins aux «*similitudes troublantes*».

Les photos de Pierre Getzler, sans cadrage étudié, paraissent prises sur le vif et froides. «*C'est une place Saint-Sulpice presque surprenante - une place en pièce de puzzle difficile à ajointer - qu'il donne à voir.*» La plus remarquable est sans aucun doute celle de Georges Perec assis, stylo en main, cigarettes et tasse de café sur la table, derrière la vitre de son observatoire du café de la Mairie, les yeux dans le vague et souriant. **F.RI**

## DROIT

**RAPHAËL LEMKIN**  
QU'EST-CE QU'UN  
GÉNOCIDE? Traduit de  
l'anglais (Etats-Unis) par  
Alain Spiess, introduction  
de Jean-Louis Panné, Les  
Belles Lettres, 302 pp., 19 €  
(ebook : 13,99 €).



Si le nom de Raphaël Lemkin - l'homme qui a introduit dans la législation internationale la notion de génocide - n'évoque rien ou presque, on sera véritablement «saisi» par cet ouvrage, à double titre. D'abord par le contenu du livre, paru en 1944 sous le titre *d'Axis Rule in Occupied Europe*, qui recueille méticuleusement toute la législation antisémite des dix-neuf pays occupés par l'Allemagne, et qui, à partir d'une première proposition d'inclure la *barbarie* et le *vandalisme* dans les crimes de guerre, parvient ensuite à la notion de génocide, telle qu'elle sera adoptée par l'Assemblée générale des Nations unies le 10 décembre 1948 à Paris. Cette notion, Lemkin l'avait défendue toute sa vie, et étendue par exemple à l'*Holodomor*, (l'*«extermination par la faim»*, à savoir la grande famine organisée par le pouvoir soviétique en Ukraine et dans le Kouban, qui fit des millions de morts) mais aussi aux tentatives d'écraser la culture, la langue, le territoire d'un peuple. L'autre intérêt de cet ouvrage, est justement la vie même de Lemkin, qui dut se confronter aux pogroms et aux persécutions, qui perdit presque toute sa famille dans les camps, enseigna le droit en Pologne et aux Etats Unis, se ruina l'existence à tenter d'imposer son idée aux juristes internationaux, et, seul, sans un sou, finit par mourir sur le banc d'un arrêt d'autobus de la 42<sup>e</sup> rue à New York, le 28 août 1959. A l'enterrement de celui qui donna un nom aux «*crimes sans nom*» dont parlait Churchill, assistèrent sept personnes. **R.M.**

**SAM SAX**  
T'ES MORT  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Stéphane Vanderhaeghe. La Croisée, 256 pp., 22 € (ebook : 14,99 €).

Le livre s'ouvre par un avertissement: «*avant que vous le commeniez, je voudrais m'assurer que vous savez que ce roman parle de suicide.*» Il y en a de plus spectaculaires que d'autres: d'entrée, le narrateur, un jeune homme en

## SUR LIBÉRATION.FR

**La semaine littéraire** Lundi, c'est poésie et on ouvre le recueil *Paroles en état de siège* (la Veilleuse) du jeune poète haïtien Benoît D'Afrique. Mardi, c'est science-fiction et Munir Hachemi renverse le modèle de la société primitive dans *l'Arbre vient* (traduit de l'espagnol par Sébastien Rutes, Christian Bourgois). Mercredi, on part à Kyoto tout en photos avec *le Vaillant Soldat de plomb au pays des yokai* de Pierre-Jacques Ober, Muriel Bloch et Jules Ober (Seuil jeunesse). Jeudi polar : *Un seul œil* de Michèle Pedinielli (éditions de l'Aube).

## LIVRES /

## LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Perrine Tripier,  
leurs ancêtres  
les Morgondes

Par PHILIPPINE DEVEVEY  
Historienne de l'art

**C**onque, ce titre intriguant, cache un roman magique qui parle d'archéologie, mais pas d'une archéologie clichée avec ces aventuriers à la Indiana Jones. Perrine Tripier a su rendre avec une justesse quasi chirurgicale les enjeux et les détails d'un chantier de fouilles. L'archéologue qui sommeille en moi a été comblée par cette pépite que j'ai découverte par la newsletter des nouveautés de la bibliothèque de mon quartier parisien. L'action se situe dans un pays non identifié bordé par la mer, dirigé par un jeune empereur. On suit l'évolution d'un chantier de fouilles avec sa directrice nommée par l'empereur. Marhabée, c'est une historienne d'une quarantaine d'années à qui tout réussit, elle est professeur de renom à l'université impériale mais rêve de grandeur. Une grandeur personnelle et nationale. Ainsi quand le jeune empereur lui propose une occasion unique de travailler pour lui sur le nouveau chantier de fouilles destiné à extraire les Morgondes de la légende, Marhabée a enfin le moyen d'entremêler son destin à celui de sa nation.

De pages en pages, on est plongé dans un passé lointain et glorieux où se mêlent des enjeux liés aux différentes découvertes. L'autrice mène avec brio ces raisons historiques et politiques encourageant à ouvrir un chantier de fouilles – le jeune empereur cherche dans le passé de son pays un moyen d'asseoir son pouvoir et sa légitimité en faisant rêver son peuple avec ces ancêtres mythiques décrit dans les contes et berceuses pour enfants. Le livre pose très tôt une question capitale : jusqu'où est-on prêt à aller pour la gloire ? Le titre



Image extraite de la série «Bruit rose» de Cloé Harent. PHOTO CLOÉ HARENT

étrange de ce roman trouve son explication dans les premières découvertes du chantier. En effet, la conque – le coquillage – est l'un des outils les plus anciens utilisés par l'homme. C'est aussi un instrument qui émet un son qui renvoie au passé, ici, c'est la voix des Morgondes, ce cher peuple disparu qu'on entend à travers cet instrument. «Le groupe de philologues tenta de prononcer des mots en morgonde, mais ils s'arrêtèrent bien vite, confessant qu'il y avait encore du travail. Quelques conques rapportées du champ, en secret, furent

soufflées dans un concert de hurlements funèbres. Ça glaça le sang au lieu d'égayer : on les remisa.» Perrine Tripier mêle avec virtuosité la poésie, la précision et joue des changements de rythme avec un vocabulaire riche et un imaginaire plausible et rempli de double imagerie. Ainsi, *Conque*, c'est une fable hors norme où se juxtaposent philosophie, éthique et politique. ♦

PERRINE TRIPIER CONQUE

Gallimard, 208 pp., 19,50 € (ebook : 12,99 €).

## VENTES

Classement datalib  
des meilleures ventes  
de livres  
(semaine du 2 au 8 mai)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (1)	<b>L'Heure des prédateurs</b>	Giuliano Da Empoli	Gallimard	03/04/2025	<b>100</b>
2 (3)	<b>Intérieur nuit</b>	Nicolas Demorand	Arènes	27/03/2025	<b>73</b>
3 (297)	<b>A retardement</b>	Franck Thilliez	Fleuve Editions	02/05/2025	<b>56</b>
4 (0)	<b>Les Heures fragiles</b>	Virginie Grimaldi	Flammarion	07/05/2025	<b>38</b>
5 (5)	<b>Mon vrai nom est Elisabeth</b>	Adèle Yon	Editions du sous-sol	06/02/2025	<b>33</b>
6 (4)	<b>Les Piliers de la mer</b>	Sylvain Tesson	Albin Michel	02/04/2025	<b>32</b>
7 (6)	<b>La Prof</b>	Freida McFadden	City Editions	16/04/2025	<b>28</b>
8 (0)	<b>La Meute</b>	Belaïch/Perou	Flammarion	07/05/2025	<b>28</b>
9 (7)	<b>La Très Catastrophique Visite...</b>	Joël Dicker	Rosie & Wolfe	04/03/2025	<b>27</b>
10 (2)	<b>Lakestone t.2</b>	Sarah Rivens	HLAB	23/04/2025	<b>23</b>

Il y a les routiers des meilleures ventes, les habitués du top dix, les coutumiers de la présence au classement. Chacun de leur livre qui paraît monte en flèche. Sans surprise, on retrouve Virginie Grimaldi, avec son petit dernier, *les Heures fragiles*, sur la relation d'une mère à sa fille adolescente. Sans surprise vient de s'imposer Franck Thilliez et son 25<sup>e</sup> roman, *A retardement*, thriller sur fond d'Unité pour malades difficiles et de meutres commis lors de délires psychiatriques. Sans surprise, y figure le nouveau Sylvain

Tesson, au titre hugolien et follettien, *les Piliers de la mer*, ces éperons rocheux dressés au large des falaises qu'il gravit. Sans surprise aussi Freida McFadden, Giuliano Da Empoli (au précédent *successful*), Joël Dicker... Mais l'inattendu, l'imprévisible, l'imprévu suscite une saine curiosité, et un malin plaisir. Adèle Yon avec son premier livre, une enquête magistrale sur son arrière-grand-mère invisibilisée, résiste encore en treizième semaine : les Editions du sous-sol en ont écoulé à ce jour 40 000 exemplaires. F. RI

**Source :** Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 358 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 89 006 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras : les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes de *Intérieur nuit* représentent 73 % de *l'Heure des prédateurs*.

## Prix de saison 1

Simon Chevrier reçoit le Goncourt du premier roman pour *Photo sur demande* (Stock), Gaël Octavia via celui de la nouvelle pour *l'Etrangeté de Mathilde T.* (Gallimard «Continents noirs»), Anca Visdei celui de la biographie Edmonde Charles-Roux pour *Cioran ou le gai désespoir* (L'Archipel) et James Sacré le Goncourt de la poésie Robert Sabatier pour son oeuvre. Florence Seyvos a le prix de la Close-rie des Lilas pour *Un perdant magnifique* (l'Olivier).

## Prix de saison 2

Claude Ponti reçoit le grand prix de la SGDL de l'Œuvre, Olivia Rosenthal (*Une femme sur le fil*, Verticales) celui de la fiction, Christophe Fiat (*Nietzsche*, les Pérégrines) celui de la non-fiction, Sophie Loizeau (*l'Ile du renard polaire de To Kirsikka*, Champ Vallon) celui de la Poésie/Marc Alyn, Sébastien Gendron (*Dans le collimateur*, PKJ) celui du roman jeunesse et Simon Parcot (*le Chant des Pentes*, Le mot et le reste) celui de la révélation pour un deuxième roman.

## Plumes &amp; presse

Plumes de presse se tient du 13 au 16 mai à l'université de Montpellier Paul-Valéry avec notamment un colloque mardi sur les magazines du polar en France 1945-1989, une journée mercredi sur les 80 ans de la Série noire, jeudi sera dédié à «reportage et bande dessinée» avec la projection le soir au cinéma Diagonal de la série *l'Affaire du Grélé*. Must : expo sur Nuit et jour, groupe de presse sensationnaliste des années 50. Place Albert 1<sup>er</sup>, 34090.

## Dans le couloir du temps soviétique Un enfant polonais explore son immeuble géant, par Tomasz Różycki

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

**T**adeusz, le narrateur des *Voleurs d'ampoules*, habite en Pologne, à Opole; mais le texte ne vise pas le réalisme. Le récit de ce personnage s'ouvre ainsi, «Ecoutez, je vais vous raconter comment ma Mère a sauté.» C'est un chant qui raconte une époque révolue, vécue par Tadeusz à la fin des années 1970, ou au début des années 1980. Quand il prend la parole, ou la plume, il a l'âge de savoir ce que furent la Seconde Guerre mondiale, la naissance du bloc soviétique, la création de la RDA, celle de Solidarité, et sur tout cela, il a sa petite idée. Il fait le départ entre ce qui marche, ce qui est raisonnable, et ce qui ne fonctionne pas - le système communiste, en premier lieu. Tadeusz dresse un inventaire de ce qu'il y avait et de ce qui manquait chez lui et dans son pays, dans les pays mitoyens et jusqu'au Mur de Berlin. Son enfance passée auprès de parents aimants et qui s'aimaient avait pour cadre une «barre», un immeuble très haut, très laid, semblable à tant d'autres. Il y avait dans l'immeuble un couloir de 5 000 mètres qui parcourait les combles, il y avait des vitres brisées et des éclats de verre au sol; l'endroit dégageait une odeur très désagréable à cause des déjections humaines qui le jonchaient. Du bruit s'échappait des appartements. Au bas de l'immeuble il y avait des mégots, du pipi, des vêtements mis à sécher et qui s'étaient envolés. Les Polonais manquaient également, en ce temps-là, de nourriture, d'argent, de justice, de liberté, d'espoir. L'immeuble est la partie pour le Tout, une miniature de la Pologne fermée sur elle-même, sale, sombre, vieillissante, attaquée. Les êtres sont vidés de leurs qualités. A l'accumulation d'ordures, de règles, de désillusions, de brimades, correspond le vide existentiel. La petite famille de Tadeusz le collmate grâce à la dérision, à la malice et à l'amour.

Ce premier roman caustique, alerte, parfois lyrique et dénué de sentimentalisme est le premier livre traduit en France de Tomasz Różycki. Né en 1970, il est en Pologne un poète reconnu qui enseigne la littérature à l'univer-

sité d'Opole et traduit en polonais Mallarmé, Rimbaud, et Segalen. C'est avec un humour noir et une vivacité cinglante que le narrateur, une fois adulte, témoigne d'une «*existence en communauté dans l'interdépendance communiste*». Il le fait à travers le récit de sa déambulation dans un immeuble qui se métamorphose en labyrinthe. Manquant d'ampoules, des habitants en volaient dans les parties communes. Tadeusz craignait l'obscurité mais trouvait un certain plaisir dans cette promenade : il parcourait le monde, il observait le mal qui détruisait et paralysait son pays, et il y réfléchissait. Un jour il s'était aventuré dans le couloir à la demande de son père, qui lui avait confié une mission. Elle consistait à aller chercher un moulin à café chez un voisin amical, Stefan. La mère de Tadeusz avait réussi à obtenir du café en grains, marchandise rare et convoitée. Il fallait maintenant le moudre sans éveiller les soupçons des envieux. Cette expédition est l'épopée de Tadeusz, une histoire par le bas du quotidien sous le joug communiste.

Les descriptions, denses et drôles, sont aussi pleines et inventives que l'initiative individuelle est réduite à néant en Pologne dans ces années-là. Tadeusz nous présente un élément fondamental de son immeuble : son vide-ordures. L'examen s'étale sur deux pages, deux pages que le vide-ordures mérite. Le narrateur traduit «*le vacarme*» produit par les bouteilles qui y étaient balancées : «*ces entrechoquements, borborygnes et bruits de flatulences résonnaient dans tout l'immeuble et au-delà. L'orchestre des ordures : ba-da-boum, cling, clang et clong, bing, crac. Parfois je m'imaginais voyager là-dedans, roulant dans ce cloaque du néant, à l'intérieur de ces entrailles visqueuses jusqu'au rectum.*» Laver le couloir et l'immeuble est «*un travail de Sisyphe*». Les habitants sont condamnés à l'impuissance. Du sommet de la barre on distingue un quartier résidentiel composé de maisons individuelles, réservées aux privilégiés. Y vivent les délateurs, les affairistes, les membres de la police d'Etat ou de la «police volontaire populaire», «en un mot, des bolchos». «*Jalousie et ressentiment*» sont les sentiments que fabrique le système. Le temps a passé, les parents de Tadeusz ont été anéantis, mais le narrateur boucle la boucle de la plus jolie des façons en racontant le saut de sa mère, comme il l'avait annoncé au début. La mère s'est élancée et ses pas ont laissé des traces. «*De telles traces, vous devez me croire, seul l'Amour peut en laisser.*»

«L'orchestre des ordures: ba-da-boum, cling, clang et clong, bing, crac. Parfois je m'imaginais voyager là-dedans, roulant dans ce cloaque du néant.»

**TOMASZ RÓŻYCKI** LES VOLEURS D'AMPOULES Traduit du polonais par Isabelle Macor, Noir sur Blanc, 192 pp., 21,50 € (ebook : 16 €).



François Sureau, à Paris, chez lui, en mars 2024. PHOTO RÉMY ARTIGES

## More à la guerre Le limier intemporel de François Sureau

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

**L**es aventures de Thomas More sont l'occasion pour François Sureau - qui a publié des fictions, des essais et des récits personnels - de s'essayer au roman policier. D'inventer même un personnage de détective à ajouter à la liste de ceux qui mènent l'enquête de feuilleton en feuilleton. De ceux avec qui l'académicien et avocat agrandi. C'est évident d'entrée de jeu. Si le lecteur tombe en pleine guerre (plutôt à la fin, les Français viennent de s'incliner devant la Prusse), on tombe aussi dans une matrice policière bien régressive. Classité du style, indications en tête de chapitre des étapes à venir, proximité avec Hercule Poirot, Maigret ou Sherlock Holmes. Pas grand-chose qui dépasse : du recousu main. François Sureau rend hommage à ses lectures de jeunesse et à un type de héros. «Un personnage que son talent, sa complexion, sa vocation précisément de déchiffreur dénigmes rendent agréable à suivre, dit-il dans un entretien au *Grand Continent*. L'essentiel, ce n'est pas le crime, c'est la vérité des caractères.»

### 1 Qui est son héros ?

Son détective s'appelle Thomas More, homonyme de l'érudit anglais, auteur d'*Utopia*. Nous découvrons More pour la première fois à travers les impressions de l'adjudant-chef Martineau. «*Plutôt grand, mince, un vi-*

*sage régulier mais marqué, 50 ans peut-être; tempes dégarnies, des cheveux blonds et frisés lui faisaient autour de la tête une sorte d'auréole.*» Moins arrogant que Poirot, il fume la pipe comme Maigret (la sienne a un fourneau sculpté à l'image de Bismarck, c'est d'époque) et dispose d'un docteur Watson qui l'accompagne partout, Seligmann. On ne comprend pas toujours d'où viennent ses déductions, mais il a une grande mémoire, la manie de ne pas répondre aux questions personnelles (voir question 3) et une forte tendance à faire fonctionner ces petites cellules grises, version Agatha Christie.

### 2 Quels sont le lieu et la date du crime ?

L'histoire se passe dans les Ardennes, peu après la bataille de Sedan et la capitulation. L'ancien commissaire spécial à la Sûreté impériale à Paris va être appelé à résoudre trois crimes.

Et c'est un peu dans une ambiance sabre et gouillon. Les protagonistes sont des militaires (c'est le cas aussi de deux des victimes). Guillaume Ier en personne demande à Thomas More de résoudre l'assassinat d'une jeune carmélite - troisième victime - perpétré dans le château de Bellevue où Napoléon III a signé la reddition. Dans la dernière partie, plusieurs églises brûlent inexplicablement.

«...mais croyez-vous en Dieu ?» lui demande Selig-  
mann. «More ne répondit pas, ou bien le bruit du galop effaça sa réponse.»

mann. «More ne répondit pas, ou bien le bruit du galop effaça sa réponse.»

### 3 Qu'est-ce qui distingue More des autres détectives ?

L'amour des lettres traverse le livre. Sureau ne résiste pas à imaginer la rencontre de More et de Rimbaud. Son livre est parsemé de références à Dumas, Diderot, Musset, Humboldt... Il met aussi dans la bouche de son héros des phrases de Nabokov ou d'Apollinaire, sans sourcer, Seligmann ne comprendrait pas... Car à la différence du détective classique, More est un voyageur temporel, qui intervient à des moments historiques cruciaux ou en lien avec des personnages aux destins exceptionnels (comme ici Emile de la Ronce). Dans ce premier tome, l'écrivain s'amuse à faire référence en note à une huitième enquête qui se déroule en Algérie, *le Métier de Bédouin*. A-t-il prévu aussi loin ? Après tout, Maigret figure dans 75 romans. ▶



**FRANÇOIS SUREAU**  
LES AVENTURES  
DE THOMAS MORE  
T.1 LES ENFANTS PERDUS  
Gallimard, 160 pp., 19 €  
(ebook : 13,99 €).

# FOOD/

## Les restos routiers prennent la pause

**Le photographe Guillaume Blot a parcouru la France pour immortaliser ces lieux emblématiques de la route et d'une certaine vision d'une gastronomie populaire.**

Par  
**QUENTIN GIRARD**

**D**es serviettes à carreaux, blanches et bordeaux, pliées sur l'assiette. Des nappes à fleurs. Des pots de moutarde de Dijon Amora et de la mayonnaise Maille. Des bocaux de pickles. Un pichet de rouge. Des chaises de cantine aux cadres rouges en métal et au dos blanc. Sur l'un d'eux est écrit «Camille», avec un cœur. Un quart de blanc en terrasse. Une pizza, fromage, tomates, classique. Un distributeur de cahouètes. Une belle choucroute avec son visage dessiné, sourire et yeux saucisse, nez en patate. Le demi de bière. Les tomates avec leur vinaigrette blanche. Ou le plateau dessert, avec yaourt, clafoutis, crème caramel. Je ne sais pas vous, mais à cette énumération, ça y est, nous, on a faim et on a une sacrée envie de s'attabler pour un gratin d'an-douillettes. Avec les gens, des femmes, des hommes, des serveurs, plongeurs, cuistots, travailleurs, conducteurs, mangeurs, heureux, nostalgiques, aux visages souriants et parfois burinés par la vie.

### «Cuisine roborative»

Depuis 2018, le photographe indépendant Guillaume Blot, qui travaille pour de nombreux journaux dont *Libération*, parcourt les départementales et nationales françaises pour photographier les routiers, ces restaurants ancrés dans la mythologie du macadam. Après des milliers de kilomètres chaque été dans sa «Blotmobile», le surnom qu'il donne à sa voiture, son travail fait l'objet d'un livre, qui sort ce mois-ci, intitulé sobrement *Restos routiers* (1). S'inspirant du britannique Martin Parr et du suédois Lars Tunbjörk, influencé par le réalisateur du réel Alain Cavalier, on y retrouve la même formule que dans son opus précédent, *Rades*, publié en 2023 et véritable succès d'édition: un travail au flash, ultra-coloré, joyeux et réconfortant, comme une plongée dans un monde qui paraît à tous familiers sans forcément l'être. Tout le monde sait ce que c'est, un routier, un restaurateur qui accueille principalement des conducteurs de camion avec un grand parking et des douches, mais «tout le monde n'y a pas forcément mis les pieds, n'osant pas toujours y rentrer», dit Guillaume Blot à *Libé*. De 4500 dans les années 1970, il ne serait plus que 700 environ aujourd'hui. Et la tendance ne devrait pas s'inverser, entre les difficultés finan-

cieres, la pénibilité au travail, la concurrence des chaînes sur les autoroutes ou les changements d'habitude alimentaire. Le photographe en a visité 120 avec le célèbre panonceau bleu et rouge lancé dans les années 1930 par le guide *Les Routiers*. Au fil des années, il y a noté les évolutions, en a vu fermer, d'autres mis en vente, et n'a pas toujours ménagé son estomac. «*J'aime y passer du temps*, dit-il. *Tu manges bien et pas très cher, souvent entre 16 et 18 euros pour entrée-plat-dessert et quart de rouge.*» Il sourit: «*Après, ce sont souvent les critères de la cuisine roborative et traditionnelle, rarement végétarienne ou légère. Quand j'y vais deux fois dans la même journée, je fais du sport derrière.*» Le midi, les clients sont les habitants ou les ouvriers du coin, tandis que les routiers mangent un sandwich sur le pouce, pressés par le temps. Le soir, en revanche, quand les moteurs des camions refroidissent, à eux les grandes salles. L'ambiance change du tout au tout. Son travail dessine en creux une carte de la France en dehors des radars médiatiques, celle de la diagonale du vide, du relais du Banc de pierre à Cracy-au-Mont dans l'Aisne, au Bosquet à Saint-Pardoux-Isaac dans le Lot-et-Garonne en passant par l'Escale Village à Déols dans l'Indre ou les Ombrelles à Montrond-les-Bains dans la Loire. On y découvre des espaces de sociabilité, des «*cantines*», des «*secondes maisons*», comme disent les clients. On y devine aussi parfois les difficultés, les lieux d'un autre temps à entretenir et les horaires à rallonge. «*Il faut être à minima passionné par le bitume et le service*, raconte

Guillaume Blot. *La plupart ouvrent à 4h30 et ferment à minuit. C'est des horaires hyper étendus avec des marges très faibles, pour réussir à maintenir des prix attractifs.*» Cette semaine encore, le photographe était dans un resto tenu par une mère et sa fille, car ce sont souvent des affaires de famille. Discrètement, la fille lui a confié qu'elle allait mettre en vente, dès que sa mère accepterait d'arrêter. «*C'est tellement dur de s'en sortir*», lui a-t-elle dit.

### «Populaires et touchants»

Equivalent des *diners* à l'américaine, qui nous sont presque plus connus, portés par les films et les séries venus des US, «*il était temps qu'un livre comble nos lacunes, particulièrement dans un pays qui revendique à l'envi sa popote et son régionalisme, mais qui défend plus ses étoilés que ses buffets à volonté, alors que la France compte presque autant d'ouvriers que de cadres et professions intellectuelles supérieures*», se réjouit dans l'une des deux postfaces l'autrice Nora Bouazzouni. En ce week-end de pont de mai, des millions de Français seront sur les routes et tous, loin s'en faut, ne s'arrêteront pas dans ces «*lieux de restauration de passage, populaires et touchants*», comme les décrit le dramaturge Mohamed El Khatib. Pourtant, ce que nous disent les photos de Guillaume Blot, c'est qu'au bout de ces parkings, derrière ces portes, existe toujours un monde qui mérite qu'on s'y attarde, pour le plaisir du ventre et du vivre ensemble. ▶

(1) Restos routiers de Guillaume Blot, Gallimard, 184 pages. Disponible jeudi.

## LES COUPS DE CŒUR DE GUILLAUME BLOT

### ÉTABLISSEMENTS

■ **Chez Vero et Gaëla** à Santilly (Eure-et-Loire): «Deux copines qui tiennent depuis dix-huit ans leur resto. Un décor inspiré par Betty Boop et Mylène Farmer. C'est un des plus colorés que je connaisse et la cuisine est de qualité» ■ **Le Relais 6** à Cussy-les-Forges (Yonne): «Le patron Jean-Luc est fan absolu de Johnny Hallyday. Il a tout décoré à l'intérieur sur ce thème et a un Johnny en carton, taille réelle» ■ **Chez Mimi** à Fargues-sur-Oubise (Lot-et-Garonne): «Mimi a 71 ans, dont 48 de service. Elle tue ses propres canards pour faire sa popote. C'est une vraie cuisine paysanne, du crue, excellente.»

### PLATS

■ **La tête de veau**: «Elle revient dans tous les restos. J'en ai mangé encore une mercredi, au Petit Perichoisi (Seine-et-Marne), où elle est disponible chaque jour» ■ **La choucroute** de la table d'Othe (Aube): «Elle est préparée à merveille. Ils sont cinq en cuisine à la réaliser» ■ **Les mousses au chocolat** des Pyramides (Deux-Sèvres): «L'endroit ressemble à une pyramide de l'extérieur. J'aime leur buffet dessert avec des mousses au granola. Un plaisir coupable.»



Au sein de différents restaurants routiers à travers la France.  
PHOTOS GUILLAUME BLOT



# RADAR/

## «Les femmes noires hétéros vivent d'abord l'amour par le rejet»

Dans un entretien croisé, l'autrice Christelle Murhula et la militante antiraciste Chiguecky Ndengila, toutes deux afroféministes, sondent et analysent les difficultés auxquelles font face les femmes noires en France dans leurs relations avec les hommes.

Recueilli par  
**KATIA DANSOKO**  
**TOURÉ**  
Photo **NOLWENN BROD**

**A**mour noir, enquête sur l'expérience des personnes afrodescendantes en France. C'est le titre de la substantielle enquête (300 pages et quelque 200 répondants) qu'a dévoilé, mi-mars, la militante antiraciste et cofondatrice de la revue *Face B* (1), Chiguecky Ndengila, 32 ans. Ce travail de recherche militant fait écho à l'essai éclairant et pédagogique, *Amours silencieuses, repenser la révolution romantique dans les marges* (2), signé Christelle Murhula, journaliste et autrice de 29 ans. «Le racisme structure les relations hétérosexuelles au même titre que le patriarcat», clament-elles, de concert. Toutes les deux afroféministes, elles démontrent, dans un entretien croisé, à quel point la révolution romantique a oublié les femmes noires en partant du constat qu'on ne pense pas celles-ci comme des femmes amoureuses.

### INTERVIEW

venter l'amour», pour reprendre le titre de l'essai de Mona Chollet. Les femmes ont ainsi compris qu'elles pouvaient embrasser de nouvelles formes de relations. Cela passe par ne plus vivre avec son conjoint, avoir une chambre à soi, ouvrir le couple, embrasser le polyamour, le lesbianisme ou alors privilégier l'amitié à l'amour...

**Chiguecky Ndengila:** Je me souviens, en effet, que la première fois que j'ai entendu parler de révolution romantique, c'était dans le podcast *le Coeur sur la table* de Victoire Tuailon. J'ai trouvé cela intéressant de questionner notre rapport à l'amour à travers des dimensions que j'avais moi-même pu expérimenter.

**Vous constatez, toutes les deux, des limites à cette révolution romantique...**

**C.N.:** Si, dans *le Coeur sur la table*, les questions posées étaient intéressantes, en tant que femme noire, je ne me sentais pas tellement concernée par les réponses. Grandir en tant que femme noire en France, c'est intégrer que tu ne peux pas être un objet de désir et d'amour. A titre personnel, j'ai longtemps évolué avec l'idée que je ne pouvais qu'être hyposexualisée ou alors hypersexualisée, parce que noire.

**En 2025, qu'entend-on par révolution romantique ?**

**Christelle Murhula:** La révolution romantique est apparue au cours des années 2020. On a assisté à une profusion de productions apportant à déconstruire le couple hétérosexuel ou «réin-

ne sont jamais évoquées en termes de révolution romantique.

### Comment l'expliquer ?

**C.M.:** Ce sentiment de Chiguecky s'explique par le fait que cette révolution romantique est devenue une sorte d'outil de développement personnel destiné à des femmes blanches, bourgeoises, hétérosexuelles et citadines. Ces dernières ont droit à une ribambelle de guides pratiques pour mieux vivre au sein de leur couple hétérosexuel, mieux vivre leur sexualité et leurs rapports amoureux. Et comme la femme blanche est perçue comme étant la femme universelle, la norme, on part du postulat que le vécu de celle-ci est commun à celui de toutes les femmes. Les femmes noires sont donc les grandes oubliées.

**L'enquête révèle d'ailleurs les difficultés auxquelles font face les femmes noires sur le marché de l'amour...**

**C.N.:** Dans cette enquête, qui comble un brin l'absence de chiffres sur le sujet dans la mesure où les statistiques ethniques sont interdites en France, 72% des répondants sont des femmes. De plus, 73% des répondants sont hétéros et 56% sont âgés de 25 à 34 ans. On y apprend, en effet, que l'expérience de l'amour pour les femmes noires en France est compliquée. Interrogées sur les représentations du couple noir en grandissant, 69 % d'entre

elles affirment qu'elles sont mauvaises, et cela, tant au regard de la sphère médiatique que de la sphère privée. Cela conditionne, en partie, un rapport compliqué à l'amour une fois adulte. J'ai aussi été frappée par la question du colorisme [discrimination basée sur une hiérarchisation faite entre les carnations, les peaux claires étant considérées comme préférables aux peaux foncées, ndlr]: 45% des femmes interrogées affirment avoir déjà été complexées par leur couleur de peau dans le cadre de rapports amoureux. C'est énorme! Et, pour la plupart, elles expliquent composer avec une féminité qui se situe à la marge.

**C.M.:** Il faut ajouter à cela les problématiques d'hyposexualisation et d'hyposexualisation déjà évoquées par Chiguecky. Dans le premier cas, les femmes noires sont considérées comme des corps, des objets. On leur accole des clichés comme celui d'avoir forcément des grosses fesses ou une forte poitrine.

Ainsi, ces corps sur lesquels on projette une forme de besérialité qui annule tout romantisme, il faut pouvoir les conquérir, les dompter. Dans le cas de l'hyposexualisation, la femme noire n'est tout simplement pas considérée comme un être avec qui l'on peut faire l'amour.

**La première question de l'enquête porte sur le pre-**

**mier souvenir raciste. Pourquoi ?**

**C. N.:** L'enfance est une période déterminante pour réaliser la place qui vous est conférée dans la société. C'est aussi le lieu des premiers émois amoureux. Quand, enfant, vous êtes rejetés sur le plan amoureux parce que vous êtes noire, la parole de l'autre devient une croyance avec laquelle vous allez longtemps évoluer. Le racisme est systématiquement corrélaté à l'amour et structure les relations hétérosexuelles au même titre que le patriarcat.

**C.M.:** Je peux moi-même témoigner. A 5 ans, le garçon dont j'étais amoureuse a, un jour, refusé de me donner la main parce que, selon lui, je





Christelle Murhula  
et Chiguecky Ndengila,  
à Paris, le 4 avril.

ressemblais à du caca. En grandissant, les rejets corrélatifs à de l'hyposexualisation se sont multipliés. Je me suis aussi retrouvée à devenir l'amie, la bonne pote. En discutant avec mes amies noires, mes sœurs ou cousines, j'ai constaté que les femmes noires vivent d'abord l'amour par le rejet. Et cela nous pousse à nous mettre dans une bulle dans laquelle on ne se voit pas ni comme une fille ni comme une femme. On se voit comme une personne noire, soit comme un genre à part entière que l'on ne peut pas aimer.

#### **Est-ce déjà l'expression de la misogynoir?**

**C.N.** : La misogynoir, c'est, de fait, se retrouver à la fois vic-

time de sexismes et de racisme. On se retrouve à une intersection où l'on est complètement déshumanisé. Cette déshumanisation s'exprime aussi dans la sphère publique contre Aya Nakamura, la candidate de la Star Ac Ebony ou à la dernière Miss France, Angélique Angarni-Filopon. Elle peut venir des hommes noirs. Ces derniers faisaient partie de la horde, qui, sur les réseaux sociaux, utilisait le hashtag #ToutEstNoirSaufMaMeuf, en 2016. Ce sont les mêmes hommes noirs qui affirment ensuite que leur mère, femme noire, est la plus importante à leurs yeux. Ce comportement et ces réactions sont complètement irrationnels.

On ne peut pas les comprendre sans se pencher sur la question du désamour que les afrodescendants peuvent avoir pour eux-mêmes.

**C.M.** : J'aimerais ajouter que cette misogynoir est aussi l'apanage des femmes. Je pense à celles qui ont le teint clair, le cheveu lisse ou qui ne sont pas noires. Elles peuvent s'en servir pour asseoir le fait que leur féminité est beaucoup plus noble.

#### **Quels sont les stéréotypes afférents à la femme noire dans le couple?**

**C.N.** : Certains hommes, mêmes noirs, ont tendance à considérer que les femmes noires ont beaucoup de caractère, qu'elles sont fortes, pas assez dociles. Il y a aussi

cette question de puissance et de résilience vis-à-vis de la féminité noire qui me marque beaucoup. Cette dernière image que l'on nous accolte extrait de la relation amoureuse toute forme de douceur ou de sensibilité. On suppose que la femme noire peut tout supporter et cela n'est jamais remis en cause.

**C.M.** : Et comme les femmes noires sont forcément fortes, il est beaucoup moins grave de leur faire du mal, de les écraser avec une charge mentale démultipliée. Sans compter que ces stéréotypes nous privent de notre individualité et de notre diversité.

**C.N.** : Rappelons également que cette résilience n'est pas innée, elle n'est pas inscrite

dans nos gènes. On a le droit de craquer. Il y a aussi ce paradoxe avec l'image de femme noire vue comme matérialiste et très dépendante, soit la «gold-digger». Nous sommes forcément représentées à travers ces deux extrêmes : femme forte ou femme dépendante. Il n'y a pas d'entre-deux.

#### **L'enquête porte sur ce que vousappelez «l'amour noir»...**

**C.N.** : J'estime que l'amour noir, c'est d'abord s'aimer soi-même en tant que personne noire. Mais cette notion est, surtout, le fruit d'un contexte où un couple formé par deux personnes noires est considéré comme anormal. Aux Etats-Unis, on parle de «black love» pour réaffirmer une forme de fierté à la teneur politique corrélée, parfois, à un souci de préservation. Aussi, la notion d'amour noir n'a de sens que dans un contexte géographique très précis, soit dans les pays qui ne sont pas à dominante afrodescendante. Il ne s'agit pas de dire qu'une femme noire doit forcément se mettre en couple avec un homme noir. Ce n'est absolument pas la panacée. Mais l'amour noir peut être un rempart contre le racisme qui structure la société. Ou même contre le racisme intrafamilial [racisme exprimé par les proches ou le conjoint à l'endroit de la personne racisée et/ou de ses enfants dans un couple mixte]. Dans l'enquête, rappelons qu'une grande majorité des femmes hétéros interrogées affirment ne pas avoir grandi avec de bonnes représentations de l'amour noir, dans la sphère médiatique et privée.

**C.M.** : Moi, j'ai eu la chance d'être élevée par des parents qui, aujourd'hui, sont toujours mariés et amoureux. On ne met malheureusement pas assez en avant ce modèle dans la sphère médiatique. On est allé chercher ce type de représentation aux Etats-Unis, à travers les sitcoms et séries – même si la femme a toujours le teint beaucoup plus clair que celui de son conjoint... En France, je pense à la série *En place*, où les personnages de Jean-Pascal Zadi et Fadily Camara sont en couple. Ils se disputent, se rabibochent. C'est un couple complètement

normal. Comme le dit Chiguecky, Mais voilà, cette représentation reste extrêmement rare dans les médias français.

#### **Pourquoi?**

**C.M.** : J'estime qu'il existe une sorte de propagande autour du couple mixte (dans les fictions ou la publicité françaises, l'homme noir est souvent en couple avec une femme blanche), comme si le métissage allait enrayer le racisme. On cherche à gommer la négritude. Si l'amour noir n'est pas forcément la représentation parfaite et absolue du couple, il faut rappeler que deux personnes noires peuvent vivre une relation saine. Cela dit, quand on parle d'amour noir, il ne faut pas oublier l'amitié, les rapports familiaux ou les communautés que l'on peut se créer au sein d'associations par exemple.

#### **A vous entendre, les femmes noires sont condamnées à ne jamais pouvoir évoluer sereinement sur le marché de l'amour...**

**C.M.** : Je pense que les femmes noires prennent peu à peu conscience qu'elles ont leur place sur le marché de l'amour hétéro. Elles comprennent les violences systémiques qui s'exercent à leur endroit, de la misogynoir au colorisme. Ces sujets sont de plus en plus documentés. Dès lors que tu comprends toi-même ces mécanismes, tu peux aussi les faire comprendre à celui avec qui tu es en couple, ce qu'implique le fait d'être une femme noire dans notre société, lui demander pourquoi il a choisi d'être avec toi (surtout s'il s'agit d'un homme blanc).

L'idée est de faire sauter les tabous sans, pour autant, se retrouver assommé par la charge raciale. C'est ainsi que l'on peut faire naître la sérénité dans le rapport amoureux et dans le couple.

**C.N.** : Oui, de plus en plus de voix ont à cœur de raconter nos vécus vis-à-vis de l'amour pour mieux nous inscrire dans la révolution romantique. A commencer par ton essai, Christelle (*rires*) ! Et c'est plutôt encourageant. ■

(1) Face B, quand la langue raconte nos identités (Novembre 2024, Bissau Media/Faces Cachées)

(2) Editions Daronnes, 2022.



Environ 10 000 hommes en France utilisent la contraception thermique. PHOTO GUILLAUME BLOT

**«Libé» s'est rendu à Ivry-sur-Seine à un atelier de fabrication d'objets de contraception pour les hommes, organisé par l'association Otoko et le collectif Zéro millions, où une vingtaine de participants étaient présents.**

Par  
**ADAM LEBERT**

**L**'espace d'un instant, Jeff, 34 ans, professeur de musique, devient l'élève. Ce dimanche, fin mars, il participe à un atelier de fabrication de contraceptifs masculins, organisé à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne) par l'association Otoko et le collectif Zéro millions. C'est sa première fois, et pour l'occasion, il est venu accompagné de sa petite amie, Doxy, 33 ans. En un an et demi de relation – sa première –, elle a déjà testé plusieurs contraceptifs: un stérilet hormonal, dont la pose a été «très douloreuse», ainsi que quatre pilules différentes. Maux de tête, nausées, douleurs à la poitrine, règles dououreuses... A mesure que l'hôtesse de vente parle des effets secondaires qu'elle a subis, les larmes lui montent aux yeux. «Le plus dur, ça a été la dépression, raconte-t-elle. Un jour, on a eu une discussion où je lui ai dit que ce n'était plus possible pour moi d'assumer la responsabilité de la contraception.» Jeff lui caresse le dos. «Avant, je pensais que la contraception était une affaire de femmes, regrette le jeune homme. Puis, un ami m'a parlé de la méthode thermique.»

**Prévention.** La contraception thermique, Samuel Flambard, 29 ans, en a fait sa spécialité depuis la création en 2021 de son projet Otoko – «homme» en japonais. Son objectif: rendre cette méthode accessible, «pour rééquilibrer la charge [mentale, physique et financière] liée à la contraception», explique l'ancien étudiant de Science Po, qui revendique une démarche féministe. Lui fabrique des anneaux en silicone, conçus pour remonter les testicules près du bas-ventre afin de réduire la production de spermatozoïdes grâce à la chaleur naturelle du corps – un principe similaire à celui du slip chauffant. En 2024, il a organisé 42 ateliers dans 17 villes et cinq pays.

Bien que la méthode thermique ne fasse pas partie des trois méthodes

## «Pourquoi devrait-elle porter la charge contraceptive?»

de contraception masculine officiellement reconnues en France par la Haute Autorité de santé (préservatif, vasectomie et retrait), Samuel Flambard estime aujourd'hui à 10 000 le nombre d'utilisateurs en France, en s'appuyant notamment sur les ventes de l'anneau Andro-switch, dont la commercialisation a été arrêtée. En effet, faute d'études conséquentes sur son efficacité, l'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé en a interdit la promotion en 2021. «Si les gens l'utilisent, c'est qu'ils en ont besoin, donc il y a un vrai enjeu à accompagner les usages pour réduire les risques», soutient le

jeune homme. Une préoccupation partagée par le Collège de la médecine générale et par Marjolaine, une sage-femme de 25 ans venue participer à l'atelier «pour en savoir plus et en parler à [ses patients]. Accompagné par des membres du collectif Zéro millions et engagé pour la contraception masculine, Samuel Flambard déroule son discours sous l'œil attentif des 20 participants. «Les études disponibles n'ont pas été réalisées sur un nombre de personnes suffisant, admet-il. C'est donc à votre niveau que vous devrez évaluer l'efficacité de cette méthode, en vous renseignant d'abord auprès d'un cadre de santé

pour connaître les contre-indications, puis en réalisant régulièrement des spermogrammes.» Ces examens, partiellement remboursés sur ordonnance – que certains médecins hésitent à délivrer –, permettent de mesurer le nombre de spermatozoïdes par millilitre de sperme. Pour qu'elle soit efficace, rappellent les intervenants, la contraception thermique requiert le port du slip chauffant ou de l'anneau pendant quinze heures par jour afin de réduire le nombre de spermatozoïdes à moins d'un million par millilitre. Entre l'anneau, qui se place autour du pénis et de la peau du scrotum, et le slip chauffant, que l'on enfile comme un harnais, c'est affaire de goût... et de confort.

Après plus d'une heure d'informations et de prévention, le cours magistral se transforme en travaux pratiques de chimie. Les chaises disparaissent pour laisser place à une table couverte de pots de silicone et de couleurs. Le groupe se scinde en deux, entre ceux qui veulent fabriquer des anneaux et ceux qui souhaitent concevoir un slip chauffant sur les machines à coudre. Les premiers partent tester la taille de l'anneau dans les toilettes du Comptoir de ressources et d'implications citoyennes d'Ivry-sur-Seine. Il y a Emilien (1), un étudiant de 20 ans, ici sur les conseils d'un ami, qui a «galéré» à le mettre, puis Marvin, 33 ans, conducteur de train, pour qui «c'était très fluide».

**Démoulés.** Ce dernier est accompagné de sa compagne, Solène, avec qui il est depuis seulement une semaine. «On a parlé de contraception en même temps que des tests pour les MST, et je me suis dit: "Pourquoi ce serait à elle de porter la charge et pas à moi?" Solène voit cette démarche d'un bon œil, elle qui n'a jamais abordé la question de la charge contraceptive avec ses anciens compagnons, car «ça a toujours été comme ça». Après les avoir moulés selon la taille de chacun et passés au four, les anneaux sont prêts à être démoulés, sous le regard de Léandre, 25 ans, étudiant. Lui n'est pas en couple, mais aimeraient évoquer la contraception masculine avec sa future compagne.

De l'autre côté de la pièce, Basile, 27 ans, s'applique à coudre le tissu destiné à devenir un slip chauffant. En couple et adepte de la méthode thermique depuis deux ans, il raconte: «Au départ, j'utilisais les anneaux. C'était efficace, mais avec mon travail de boulanger, je bougeais beaucoup et ça commençait à me faire mal. J'ai donc décidé d'arrêter et d'essayer les slips chauffants.» Il l'assure: «S'ils ne me plaisent pas, je retournerai aux anneaux, qui étaient devenus une habitude, comme des chaussettes qu'on met chaque matin.»

Après trois heures et demie d'atelier, Jeff et Doxy sont sur le départ, leurs deux anneaux colorés à la main. Le jeune homme, qui ne souhaite pas avoir d'enfant, le promet: si la contraception thermique ne leur convient pas, Doxy n'aura plus à souffrir de la charge contraceptive. Il est prêt à opter pour la vasectomie. ♦

(1) Le prénom a été modifié.

# RADAR

## IA : Grok déshabille des femmes sans leur consentement

Une nouvelle tendance dystopique se pointe sur le réseau X : des utilisateurs demandent à Grok, l'IA générative d'Elon Musk, de déshabiller les femmes sur leurs publications. Il suffit de mentionner @Grok sous une photo avec une phrase toute simple. Aussitôt, l'IA répond avec une photo de la femme en question, en sous-vêtements. Une fonctionnalité jusque-là inconnue sur l'écosystème X. Dans certains cas, les images sont téléchargeables sous forme de liens mais dans d'autres, elles sont publiques et donc visibles par tout le monde, sans que la femme concernée ne puisse y faire quoi que ce soit. Et comme si ce n'était pas suffisant, les photos modifiées sont stockées sur les serveurs de Grok, là encore sans le moindre consentement.

AUGUSTIN LASSAUSSOIS

# Binchotan

Ce charbon connu pour purifier l'eau du robinet est aussi utilisé pour le barbecue. Fabriqué au Japon à partir de branches de chêne ubamegashi, il brûle à une température très élevée, n'émet pas de dioxyde de carbone, ne produit pas de flamme, préserve les saveurs des aliments et peut être réutilisé.

## POURQUOI VOUS NE POUVEZ PLUS ALLER À LONDRES AVEC VOTRE COMTÉ

Si vous vous rendez prochainement au Royaume-Uni et que vous envisagez d'y apporter une meule de comté, un beau camembert ou un saucisson sec, pour grignoter ou les offrir à vos hôtes, oubliez tout de suite. Depuis le 12 avril, les voyageurs en provenance de l'Union européenne ne peuvent en effet plus y pénétrer avec de la viande ou des produits laitiers, afin d'éviter la propagation de la fièvre aphteuse. En 2001, le Royaume-Uni avait été touché par cette épidémie et préférerait donc éviter qu'elle ne se répande à nouveau sur l'île. Il va donc falloir terminer votre sandwich jambon-mental avant de passer le tunnel sous la Manche, sous peine de régler une amende de 5 900 euros. Ça fait cher le casse-dalle... Mais c'est l'occasion de manger là-bas un cheddar britannique ou une belle portion de rosbif ou de jambon de York. Pas si pire, finalement. K.H.-G.



Les jardins du château de Villandry (Indre-et-Loire). PHOTO JEAN-FRANCOIS FORT. HANS LUCAS.

## L'art topiaire retrouve la forme (et des couleurs)

Des cônes, des boules, des pyramides et autres formes géométriques – et parfois animales – surplombant des alignements de buis ou d'ifs. Aux pieds des très nombreux châteaux hexagonaux, comme à Bournazel (Aveyron) ou Villandry (Indre-et-Loire), l'art topiaire rythme l'allure paysagère des parterres dits à la française.

Et pour cause : cette tradition paysagère, qui remonte à l'Antiquité et s'est aussi exprimée en Asie (Chine et Japon), a d'ailleurs connu son apogée au XVII<sup>e</sup> siècle, où elle est devenue l'emblème du classicisme français, dans les allées dessinées par

André le Nôtre à Vaux-le-Vicomte (Seine-et-Marne), puis à Versailles. Depuis, le modèle, d'abord concurrencé par le «naturel» à l'anglaise le siècle suivant et les remous de l'histoire, a pris un coup dans les branches. Sans compter l'introduction dans nos contrées au début des années 2000 de la pyrale du buis, insecte asiatique invasif dont les Chenilles raffolent et dévorent les feuilles de l'arbuste.

L'art topiaire est toutefois mis à l'honneur ce week-end en Europe à l'occasion des quatrièmes journées mondiales – des portes ouvertes et ateliers dans les jardins partenaires. Des passionnés

cherchent à faire reconnaître et promouvoir un savoir-faire. «Plein de jardins utilisent l'art topiaire de façon amusante aujourd'hui !» vante leur organisateur Patrick Salembier, président de l'Association française pour l'art topiaire et le buis, qui fédère depuis 2003 amateurs, paysagistes et propriétaires de jardins. C'est un parti pris esthétique. Cela revient extrêmement à la mode.» Preuve en est, selon l'adepte qui plaide pour la transmission de cet art : la créativité contemporaine en matière de taille ornementale, associée à des jardins plus libres ou déjantés. Autour de son manoir du

XV<sup>e</sup> siècle dans le Perche (Orne) par exemple, Philippe Dubreuil a adopté la cisaille pour apporter de la structure à ses jardins du Montperthuis. «Chez les particuliers, j'essaie aussi de créer des vagues d'arbustes persistants. Cela rend le jardin moins sage et plus doux, plaide le paysagiste primé. Le gros sujet, c'est l'entretien, il faut des jardiniers qui connaissent et aiment bien.» Peu gourmands en eau et résistants aux aléas climatiques, le buis et les ifs nécessitent en effet d'être taillés une à deux fois l'an, selon la complexité des formes et les végétaux.

FLORIAN BARDOU



Attraction sportive de ce dimanche, la confrontation entre le FC Barcelone et le Real Madrid en Liga sera aussi scrutée par les passionnés de musique et de mode. Le club catalan a collaboré avec Travis Scott et Spotify pour dégainer un maillot spécial. La tunique portée par les joueurs a été dessinée par le rappeur américain qui y a inséré en sponsor ventral le nom de son label Cactus Jack, remplaçant temporairement le logo Spotify. Commercialisés le 2 mai et vendus 400 euros pièces, les 1 899 exemplaires se sont écoulés en quelques heures. B.F. PHOTO FCBARCELONA

# Baroud d'humeur

**Patrice Franceschi** L'écrivain aventurier est aussi un proche des services, qui intervient dans les conflits extérieurs et défend la cause kurde.



**I**a son uniforme, cuir et bottes camarguaises, même quand il est reçu à l'Elysée. Il est vintage, look *Crocodile Dundee*. Carcasse sèche, tatouée, abdos saillants sous le tee-shirt, l'œil chasseur et la tchatche bariolée par un demi siècle d'épopées autour du monde. Patrice Franceschi est à lui seul un voyage. Quatre bises mentholées, il tutoie direct dans son bar fétiche de Saint-Germain-des-Prés. «*O mon âme n'aspire pas à la vie immortelle mais épouse le champ du possible*», s'échauffe-t-il, citant Pindare, puis Cervantes, Conrad et Kessel. L'écrivain sort de chez Grasset, qui édite sa *Dernière Lutte avant l'aube*, singulière odyssée en quête d'une mer chimérique. C'est court, brumeux, bien en deçà de *Première Personne du singulier*, distinguée en 2015 par le prix Goncourt de la nouvelle. Mais Patrice Franceschi a son public, comme Sylvain Tesson, qu'il a publié à ses débuts. Il donne partout des conférences, y compris pour des entreprises soucieuses d'offrir aux cadres dirigeants ses topo sur l'esprit d'équipe et le goût du risque. Il a une autre vie, cachée, qui le conduit sur les terrains de guerre, dans les hautes sphères sécuritaires, jusqu'à l'Elysée où il est écouté. «*Mais je me méfie des politiques. Je préfère largement la compagnie des Papous ou des Indiens.*»

## LE PORTRAIT

On lui dit ne rien comprendre à son existence. Il en rit, lâche «*c'est normal*». Ses compagnons de route attestent de sa sincérité. Bernard Kouchner l'a connu jeune volontaire sur les boat people: «*C'est un être unique*.» Jean-Michel Blanquer, ex-ministre de l'Education, lui a confié une mission sur le SNU (Service national universel), vite avortée, avant de découvrir à ses côtés le Kurdistan: «*Patrice est un homme d'exception, dont je partage les causes*.» L'amiral Bernard Rogel, ancien chef de l'état-major particulier d'Emmanuel Macron: «*Il faut le manière avec des pinces mais il est courageux, il a les valeurs des marins, la solidarité désintéressée*.»

Franceschi n'a qu'une boussole: la liberté. Il s'est tôt fait la belle, à 18 ans, alors qu'il démarrait ses études de médecine, logé à Paris, Porte de Champerret. C'était bien gris après une enfance soleil à Toulon puis Abidjan, Alger, Dakar. Père officier parachutiste, corse comme la mère, quatre frères, tous élevés à l'église et au scoutisme, et lui, déjà baroudeur, dévoreur de livres, résolu à «*vivre comme dans le Club des Cinq*». Le 21 janvier 1974, il s'est donc échappé en stop direction Marseille, premier bateau vers la Guyane. Pas un sou, le voilà chercheur d'or, coupeur de bois, terrassier, avant de se tirer au Brésil, ses parents inquiets ayant mobilisé les gen-

darmes pour le rechercher. Giscard d'Estaing a abaissé la majorité à 18 ans, il lui rend grâce, lui qui n'a jamais voté. Retour en France.

Franceschi évoque du bout des lèvres ce qu'il n'a jamais dit: son recrutement à 21 ans, par le Sdece (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage), l'ancêtre de la DGSE. Il a suffi d'un coup de fil, alors qu'il rongeait son frein dans une modeste école de journalisme: «*Vous allez faire votre service militaire, il y a une autre voie possible*.» Rendez-vous au café, deux hommes en civil vendaient une vie d'aventure, au service de la France. Il fut formé à tout: tirer, plonger, sauter en parachute, piloter un bateau, un avion... Premières opérations en Afrique. Franceschi refuse d'en dire plus, juste un énigmatique: «*Je me suis toujours donné à moi-même mes propres missions*.» Il s'est ainsi épanoui dans une zone grise, lui permettant de mener l'existence de ses rêves, écrire et combattre, «*par le glaive et la plume*». «*A l'époque, les services valorisaient ce type de profil*», note l'ex-patron de la DGSE Bernard Bajolet, qui apprécie le spécimen. Baptême du feu en Afghanistan, en 1980, souvenir ému des moudjahidin en lutte contre les Soviétiques, les chameaux chargés d'armes, les camarades morts au combat dont il fallut fermer les yeux. Il y en aura tant d'autres. Franceschi a tôt cessé de croire en Dieu.

Il a humé le Liban en 1982, après le massacre de Sabra et Chatila. «*J'ai trouvé les Palestiniens très antisémites*», déplore-t-il, sans masquer la proximité alors tissée avec Israël, où il obtiendra son brevet de parachutiste avec Tsahal. «*Ce qui ne veut pas dire, précise-t-il, que je souscris à leur politique actuelle*.» En 1991, Franceschi s'est engagé auprès des Kurdes d'Irak, puis de Turquie, avant de se rapprocher, en 2011, de ceux de Syrie. Il s'est pris d'amitié pour ces musulmans modérés, laïcs, égalitaires avec les femmes, amis d'Israël, précieux combattants contre les islamistes et les barbares de Daech. «*Patrice a été le premier à nous soutenir quand la crise syrienne a éclaté*», se souvient Khaled Issa, représentant du Rojava en France. L'écrivain fut de ceux qui, parmi d'autres, ont convaincu François Hollande de soutenir militairement les Kurdes, avant les Américains. Bernard Bajolet se souvient de «*sa connaissance précieuse du terrain*». L'amiral Rogel, lui, loue «*son rôle d'éveilleur de conscience, même s'il a pu nous mettre dans une position délicate vis-à-vis des Turcs*».

L'été 2017, Franceschi était au cœur de la bataille finale de Raqqa. «*La guerre la plus apocalyptique que j'aie connue. Il faisait 50 degrés, il y avait des cadavres partout, des pièges dans tous les sens, et ces jihadistes français, hommes, femmes, tous jeunes, avec une idéologie totale, une soif de sang inouïe. J'ai plaidé pour ne pas les rapatrier en France. Ce sont des bombes humaines, ça va nous péter à la gueule.*»

A l'époque, Franceschi, menacé par les islamistes, a refusé une protection, préférant obtenir l'autorisation de porter une arme. Il a continué à plaider partout la cause des Kurdes, allant même rencontrer, en 2017 dans sa villa d'Auteuil, un Sarkozy, qui lui demanda: «*Et avec tout ça, vous gagnez combien?*» Le romancier s'en amuse: «*Sarko ne peut pas comprendre. Moi, je ne fais pas de business. Je pense que l'argent pourrit tout. Quand on possède, on a peur de perdre, on se refroidit, on s'amollit.*»

Lui fait encore ses 500 pompes par jour. Il ne possède qu'un compte en banque alimenté par les droits de ses livres, ses films, ses conférences, soit environ 5000 euros par mois. Il ne léguera pas grand-chose à son épouse suédoise, de vingt ans sa cadette. A ses quatre enfants, il pense avoir offert «*l'essentiel*», une armature, des valeurs, des leçons de poésie. Pas facile d'en trouver dans le monde actuel, il en convient: «*J'ai l'impression de vivre en clandestin dans une société dénuée de sens, avec des gens surtout préoccupés par la liberté de consommer.*» La guerre est aux portes de l'Europe, en Ukraine, où le combattant, bizarrement, ne s'aventure pas: «*Pas envie de risquer ma vie pour une guerre fratricide qui n'aurait jamais dû exister.*» A ses yeux, Macron «*en fait trop*». Il préfère le voir engager la France aux côtés des Kurdes et des Arméniens. Franceschi rentre d'une énième mission à la frontière du Haut-Karabakh, où menacent les Azéris, soutenus par les Turcs. Il repartira bientôt. Ultime leçon pour la route: «*Il faut tenter de sortir de la vie meilleur qu'on y est entré.*»

Par **SOPHIE DES DÉSERTS**  
Photo **ALEXIS VETTORETTI**

**Répertoire**

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

**Disquaire achète au meilleur Prix****DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD  
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

**Gros Stocks et Collections****Contactez-nous 07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles

Déplacement en France

avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

**Réponse très rapide PAIEMENT CASH****ANTIQUAIRE EXPERT  
EN ARTS ASIATIQUES**

**Achète comptant**  
porcelaines, statues, vases, bouddhas,  
mobiliers, laques, paravents...  
Décorations asiatiques : corail, jade...



**MAISON ALEXANDRA**  
**06 15 02 23 98**

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

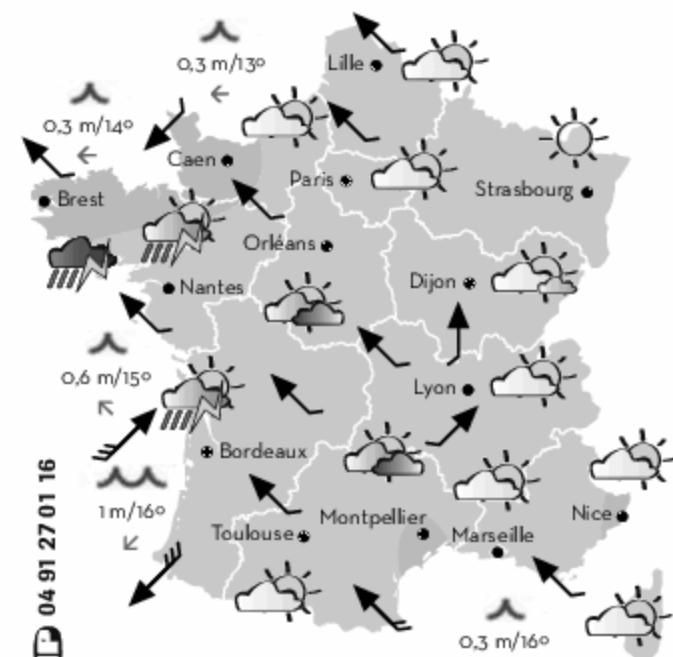
Vous voulez passer  
une annonce dans

Vous avez accès à internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne  
<http://petites-annonces.liberation.fr>**SAMEDI 10**

Le soleil s'impose sur les 3/4 Nord et Est du pays. Près de l'Atlantique et dans le Sud-Ouest, le ciel est chaotique.

L'APRÈS-MIDI Le temps se dégrade sur la façade atlantique jusqu'en Occitanie, avec des averses orageuses en soirée. À l'avant, le ciel alterne nuages et éclaircies de la Basse-Normandie au Midi toulousain. Le beau temps persiste sur une large moitié Nord-Est.



-10/0°	1/5°	6/10°	11/15°	16/20°	21/25°	26/30°	31/35°	36/40°
Sciel	Éclaircies	Nuageux	Pluie	Couvert	Orage	Pluie/neige	Neige	



FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	9	21	Lyon	10	20	Alger	16	20
Caen	8	21	Bordeaux	12	22	Berlin	10	17
Brest	10	17	Toulouse	13	23	Bruxelles	9	21
Nantes	11	20	Montpellier	14	18	Jérusalem	21	31
Paris	10	23	Marseille	14	21	Londres	10	21
Strasbourg	6	20	Nice	11	19	Madrid	10	17
Dijon	9	22	Ajaccio	11	21	New York	11	17



est  
habileté  
pour  
toutes  
vos  
annonces  
légales  
sur les  
départements

75 93 94

de 9h à 18h au  
01 87 39 84 00  
ou par mail  
[legales-libe@teamedia.fr](mailto:legales-libe@teamedia.fr)



[www.liberation.fr](http://www.liberation.fr)  
113, avenue de  
Choisy,  
75013 Paris  
tél: 01 88 47 98 80  
contact  
[@liberation.fr](mailto:@liberation.fr)

Édité par la SARL  
Liberation  
SARL au capital de  
23 243 662 €  
113, av. de Choisy,  
75013 Paris  
RCS Paris:  
382.028.199

Principal  
actionnaire  
Presse  
Indépendante  
SAS

Cogérants  
Dov Alfon,  
Amandine  
Bascoul-Romeu

Directeur de la  
publication  
Dov Alfon

Directeur de la  
rédaction  
Dov Alfon

Directeur délégué

de la rédaction

Paul Quinio  
Stéphanie Aubert,  
Hamdam  
Mostafavi,  
Lauren Provost,  
Alexandra  
Schwartzbrod

Directeur artistique  
Nicolas Valoteau

**ABONNEMENTS**

Site:  
[abo.libération.fr](http://abo.liberation.fr)  
abonnement  
[@liberation.fr](http://@liberation.fr)  
tarif abonnement  
1 an France  
métropolitaine:  
384€  
tél: 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ  
Libé plus  
113, av. de Choisy,  
75013 Paris  
publicité  
[@liberation.fr](mailto:@liberation.fr)

PETITES  
ANNONCES  
& CARNET  
10, bd de Grenelle  
75015 Paris  
tél: 01 87 39 80 20  
annonces  
[@teamedia.fr](mailto:@teamedia.fr)

IMPRESSION  
Midi Print  
(Gallargues), POP  
(La Courneuve),  
Nancy Print  
(Jarville), CILA  
(Héric)  
Imprimé en  
France  
Membre de  
l'ACP  
CPPAP: 1125 C  
80064. ISSN:  
0335-1793.

ACPM



[www.lachainemeteo.com](http://www.lachainemeteo.com)

vos prévisions gratuites à 15 jours

www.lachainemeteo.com



# Instagram demande une réglementation européenne exigeant la vérification de l'âge et un accord parental sur l'app store.

De nos jours, les ados peuvent télécharger toutes sortes d'applications depuis les app stores, y compris celles qui ne sont pas adaptées à leur âge. Offrir aux parents un meilleur contrôle sur ces téléchargements, directement là où se fait le téléchargement, peut contribuer à renforcer la sécurité des ados en ligne.

En savoir plus : [Instagram.com/AccordParental](https://Instagram.com/AccordParental)

